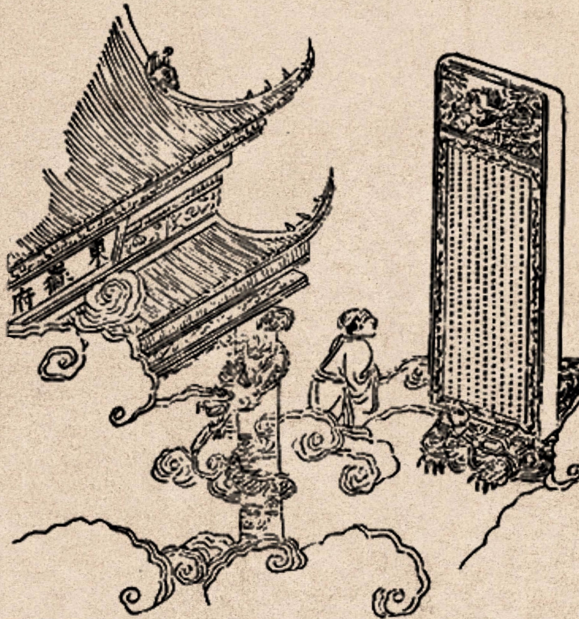


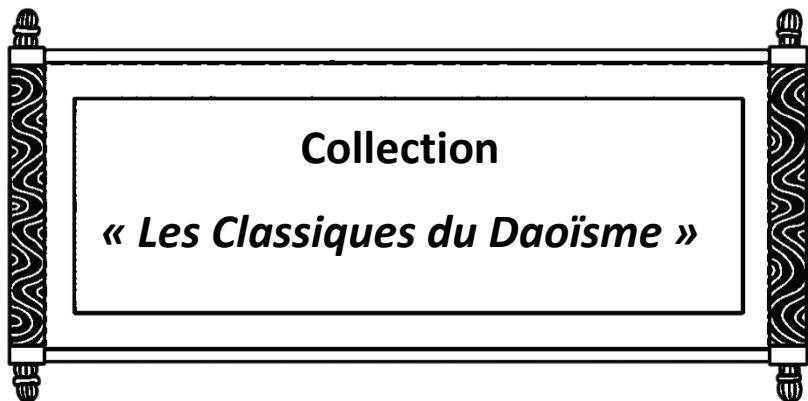
Laozi

Collection  
«Les Classiques du Daoïsme»

# Traité du Très-Haut sur l'Action et la Réponse

Tàishàng Gǎnyìng Piān  
太上感應篇



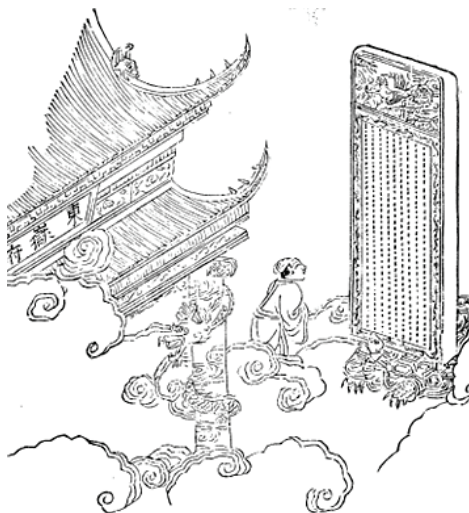


# Traité du Très-Haut sur l'Action et la Réponse

Tàishàng Gǎnyìng Piān

太上感應篇

de Laozi (Tàishàng Lǎojūn 太上老君)







## **Avis de diffusion**

**Cet ouvrage dans sa version électronique est destiné à une diffusion libre et non commerciale.**

**Vous êtes autorisé à en imprimer des exemplaires pour votre usage personnel, à le reformater ou le redistribuer** sur support numérique ou papier, **à condition que tout éventuel prix demandé ne couvre que les frais d'impression**, sans aucun bénéfice ni redevance.

**Toute utilisation à but lucratif est strictement interdite.** Pour toute question relative à ce texte ou à sa diffusion, veuillez contacter l'auteur.

Romain GOURMAND : r.gourmand@gmail.com

© 2025 : *Texte librement diffusé dans l'esprit du partage et de la transmission du Dào*

---

## **Soutenir Purple Cloud Press**

*Purple Cloud Press* diffuse les enseignements du *Temple des Cinq Immortels* et les traductions du Maître Lǐ (Lǐ Shǐfù). Vous pouvez leur adresser un don direct (virement international vers l'Australie) ou via Wise/PayPal.

### **Coordonnées bancaires :**

Daniel Spigelman – Westpac Bank (Australie)

BSB 732 054 | Compte 705 042 | SWIFT WPACAU25

Votre soutien contribue à la préservation et à la diffusion des enseignements du Dào.

---

## **Soutenir Acupuncture Sans Frontières International**

**Association humanitaire française** d'aide médicale et de transmission en acupuncture et médecine traditionnelle chinoise. Vos dons permettent de financer des missions de soin et de formation dans le monde entier.

### **Faire un don en ligne :**

<https://www.acupuncture-sfi.org/>





**Droits réservés pour l'édition papier : © 2025, Romain GOURMAND**

« Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

# Avant-propos éditorial

---

Le *Tàishàng Gǎnyìng Piān* (太上感應篇), que l'on traduit par *Traité du Très-Haut sur l'Action et la Réponse*, est l'un des textes moraux les plus influents et les plus diffusés de la tradition daoïste. Court, clair et d'une grande simplicité apparente, il expose une doctrine universelle : chaque pensée, chaque parole et chaque action de l'être humain suscitent une résonance cosmique et appellent une conséquence, heureuse ou malheureuse. Cette loi de rétribution, dite « action et réponse » (*gǎnyìng* 感應), enracine l'éthique humaine dans l'ordre même du *Dào* 道.

Attribué par révérence au Très-Haut Seigneur Lao (*Tàishàng Lǎojūn* 太上老君), c'est-à-dire à Laozi divinisé, le texte n'a pas d'auteur identifié. Il s'agit moins d'une attribution historique que d'un sceau d'autorité : placer le texte sous le nom du Très-Haut revenait à garantir sa valeur doctrinale et spirituelle. Les études modernes situent sa composition entre les *Sòng du Nord* (*Běi Sòng* 北宋, X<sup>e</sup>–XI<sup>e</sup> siècles) et les *Sòng du Sud* (*Nán Sòng* 南宋, XII<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècles). On sait qu'il circulait déjà largement à la fin des *Sòng* et sous les *Yuán* 元, intégré dans des recueils de moralité populaire (*shànshū* 善書), avant de connaître sous les *Míng* 明 et les *Qīng* 清 une diffusion sans précédent.

Le contexte historique éclaire sa portée. Alors que les écoles de l'alchimie interne développaient des doctrines complexes et ésotériques, le *Tàishàng Gǎnyìng Piān* venait rappeler une évidence : sans droiture morale, sans bienveillance, sans respect du juste, toute quête spirituelle demeure vaine. Il reprend ainsi une intuition déjà présente chez les Maîtres célestes (*Tiānshī Dào* 天師道), mais formulée dans une langue simple et accessible à tous, marquant une étape essentielle de la « popularisation » du daoïsme. À travers lui, la tradition daoïste rejoint les sagesse confucéennes et bouddhiques en affirmant l'importance de la vertu quotidienne.

L'histoire éditoriale du *Gǎnyìng Piān* témoigne de cet élan universel. Des préfaces datées de 1233 et 1235 attestent déjà de sa large distribution. À partir des *Míng*, il est intégré dans les recueils de moralité populaire et accompagné de registres de mérite et de démerite (*gōngguò gé* 功過格), invitant chacun à inscrire quotidiennement ses actions pour mesurer leur rétribution. Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, des éditions illustrées (*túshuō* 圖說) apparaissent : elles enrichissent le texte de scènes édifiantes inspirées d'événements historiques ou légendaires, offrant au lecteur une pédagogie

visuelle qui rend le message moral encore plus concret. Sous les *Qīng*, le traité devient un véritable « catéchisme daoïste » diffusé dans les temples, les associations caritatives et les foyers ; on l’enseigne aux enfants comme on apprend les Classiques confucéens.

Le *Tàishàng Gǎnyìng Piān* reflète ainsi la volonté du daoïsme de rendre accessibles à tous ses enseignements fondamentaux. Il dépasse les clivages doctrinaux : ses valeurs éthiques rejoignent le confucianisme par l’accent mis sur la droiture (*zhèng* 正) et la piété filiale (*xiào* 孝), et le bouddhisme par la notion de rétribution karmique. Ce syncrétisme moral incarne le climat intellectuel et religieux des *Sòng* et des *Míng*, marqué par la recherche d’une sagesse universelle au service de la société.

Sa structure est simple : après une ouverture solennelle affirmant que le bonheur et le malheur n’ont pas de porte, mais sont appelés par l’homme lui-même, le texte dresse de longues listes d’actions néfastes à éviter et de vertus à cultiver. Cette pédagogie cumulative et répétitive favorise la mémorisation et la récitation rituelle. Sa clarté explique pourquoi il fut adopté dans l’éducation morale aussi bien que dans les pratiques religieuses.

Sur le plan doctrinal, le traité insiste sur l’unité entre la vie intérieure et l’ordre cosmique. La résonance (*gǎnyìng*) n’est pas une punition extérieure : elle est le reflet naturel des actes humains dans la trame subtile de l’univers. Pour l’adepte du *Dào*, cultiver la vertu n’est pas seulement un devoir moral, mais une condition nécessaire pour que le *qì* 氣 circule librement et que le *shén* 神 demeure lumineux. Sans cette purification, l’alchimie interne (*nèidān* 內丹) et le *Qì Gōng* 氣功 eux-mêmes perdraient leur efficacité.

Dans la Chine moderne, le *Tàishàng Gǎnyìng Piān* n’a jamais cessé d’être lu, commenté et récité. On le retrouve dans les temples, affiché dans les maisons, étudié dans les écoles et expliqué par les maîtres contemporains. Il unit les élites lettrées et les pratiquants populaires dans une même quête d’harmonie. Sa force réside dans sa simplicité : montrer que la transformation spirituelle commence par la droiture quotidienne, et que l’homme, en cultivant le bien et en cessant le mal, s’accorde naturellement avec la grande résonance du *Dào*.

Cette traduction propose de restituer au lecteur francophone non seulement le texte original, mais aussi son souffle éthique, énergétique et spirituel. Le choix de la version illustrée (*túshuō* 圖說) s’inscrit dans cette volonté : les images anciennes qui l’accompagnent ne sont pas de simples ornements, mais de véritables enseignements visuels qui rapportent des événements passés et des exemples concrets, permettant de mieux saisir



l'essence morale et initiatique du livre. Elles traduisent en scènes vivantes la loi de résonance entre les actes et leurs conséquences, rappelant que le *Tàishàng Gǎnyìng Piān* fut conçu autant pour être vu que lu, afin d'éveiller la conscience du peuple comme celle des lettrés.

Car si les temps ont changé, la question demeure universelle : *comment nos actes résonnent-ils dans l'univers, et quelle trace laissons-nous dans le tissu invisible de la Vie ?*

Le *Tàishàng Gǎnyìng Piān* répond par la simplicité : agir avec droiture, cultiver le bien, écarter le mal, et laisser le *Dào* 道 accomplir son œuvre.

Romain GOURMAND



# Biographie de Xīng Dé (興德)

---

Xīng Dé, de son nom profane Dù Sōngfēng 杜松峰, est né en 1964 à Shāngqiū 商丘, dans la province du Hénán (河南). Son parcours illustre l'itinéraire singulier d'un chercheur spirituel ayant traversé plusieurs traditions avant de se consacrer pleinement à la Voie du Dào.

Dès l'âge de douze ans, il s'initie aux arts martiaux : d'abord les disciplines externes du Shaolin, puis les arts internes du Wǔdāng Tàijí (武当太极). Parallèlement, sa quête le conduit à explorer les textes fondamentaux de diverses traditions religieuses : bouddhisme, christianisme, islam. Durant de longues années, il voyage dans les montagnes de Chine à la recherche de maîtres, recevant les enseignements de nombreux experts. Cette multiplicité de lignées explique la richesse de son bagage spirituel et la diversité de ses noms initiatiques.

En 1991, il devient officiellement adepte du Dào. Cinq ans plus tard, en 1996, il se fait moine daoïste sur le mont Wǔdāng, cœur spirituel et martial du courant, et choisit une vie de renonçant. C'est sur le Bái Mǎ Shān (白马山, *Mont du Cheval Blanc*), dans le district de Zhāngwān (张湾, Hubei), qu'il établit son ermitage et traverse de grandes épreuves dans des conditions extrêmement austères. Là, il se consacre à l'étude et à la pratique de l'*alchimie interne* (內丹 nèidān), de la médecine traditionnelle daoïste, des talismans, des rituels et des incantations sacrées.

En 2000, il devient abbé du Wǔxiān Miào 五仙庙 (*Temple des Cinq Immortels*). Il est reconnu comme 30<sup>e</sup> génération de la lignée Longmén (龙门派 *Porte du Dragon*), branche du courant Quánzhēn (全真, *Perfection Totale*), et 20<sup>e</sup> génération de la lignée Chún'yáng (纯阳派), issue de Lǚ Dòngbīn (吕洞宾). Il est également maître ritueliste de haut rang, spécialisé dans les cérémonies d'expiation et de repentir (经忏 jīngchàn).

Outre ses responsabilités religieuses, il a fondé une communauté internationale autour du Temple des Cinq Immortels, accueillant des disciples venus de Chine comme de l'étranger. Il a notamment inspiré la traduction et la diffusion de classiques comme le *Tàishàng Gǎnyìng Piān* (太上感应篇), enrichi de ses propres commentaires, permettant à un lectorat mondial de mieux comprendre la portée spirituelle et morale de ce texte fondateur.

La version en anglais de cet ouvrage est disponible sur le site internet de *Purple Cloud Institute* : <https://purplecloudinstitute.com/>

Xīng Dé se définit pourtant avec humilité :

*« Je ne veux pas faire de publicité sur moi. Je ne suis qu'un mendiant ; être en vie est déjà une immense grâce. La renommée et les honneurs n'ont plus d'importance. Si mes disciples appliquent correctement les enseignements reçus et aident les autres, je suis déjà heureux. »*

La place de Xīng Dé s'inscrit dans le renouveau contemporain du Wǔdāng, qui conjugue transmission traditionnelle et ouverture internationale. Le Temple des Cinq Immortels, dont il est abbé, est devenu un lieu de pèlerinage et de formation où se rencontrent chercheurs chinois et occidentaux. En ce sens, son œuvre prolonge la vocation du Quánzhēn : unir ascèse individuelle, morale universelle et service de la société.

Xīng Dé est ainsi un témoin de la vitalité du daoïsme vivant : héritier d'une lignée ancienne, mais aussi passeur pour une humanité en quête de sens. Ses enseignements, à travers textes, pratiques et rituels, relie l'homme à la Voie du Ciel et offrent un chemin de transformation intérieure et de résonance universelle.

Tout le monde l'appelle plus simplement Lǐ Shīfù 李师傅, soit Maître Lǐ.

# Préface

---

Depuis les temps anciens, la Voie du Ciel et de la Terre ne fait jamais acception de personne : elle répond aux hommes selon leurs actes et résonne avec leur cœur. C'est sur ce principe immuable qu'a été composé le *Tàishàng Gǎnyìng Piān*, que l'on appelle « le premier des livres de bien ». Concis dans ses paroles et profond dans ses enseignements, ce traité expose la loi de rétribution et de résonance qui relie le visible et l'invisible, l'homme et le cosmos.

Les sages de jadis enseignaient déjà que malheur et bonheur n'ont pas de porte fixe : chacun les appelle par ses pensées, ses paroles et ses actes. Les familles qui cultivent la vertu voient croître leur descendance et prospérer leur maison ; celles qui s'adonnent au mal accumulent les calamités, et les malheurs se transmettent de génération en génération. Ce principe, aussi sûr que l'ombre inséparable de la forme, demeure inchangé à travers les siècles.

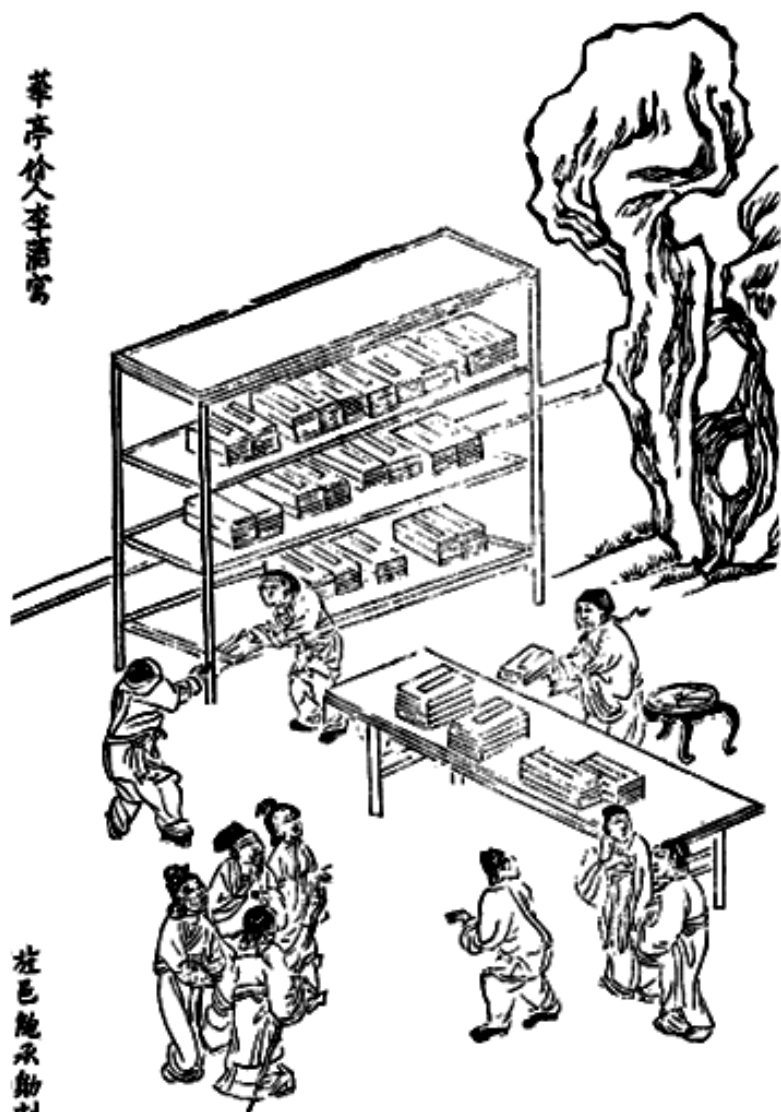
Aussi ce texte fut-il, dès les dynasties Sòng 宋 et Míng 明, largement diffusé, jusqu'à connaître sous les Qīng 清 un développement particulier grâce aux éditions illustrées (*túshuō* 圖說). Chaque passage y est accompagné d'une scène concrète, afin que les enfants, les familles et même les simples villageois puissent contempler d'un seul regard les conséquences du bien et du mal. Ainsi, l'enseignement n'est pas seulement lu, mais aussi vu, et les images viennent sceller dans le cœur le message de la Voie.

Le *Tàishàng Gǎnyìng Piān* n'est pas une invention d'époque tardive, mais la voix du Très-Haut, transmise pour guider les générations. Il proclame que celui qui cultive la bonté attire sur lui protection et prospérité, tandis que celui qui s'abandonne à l'avidité ou à la cruauté se condamne aux malheurs. La loi est simple et universelle : ce que l'on sème, on le récolte tôt ou tard.

Copier, imprimer et diffuser ce livre n'est pas une tâche ordinaire : c'est une œuvre de vertu. Celui qui le transmet accumule des mérites invisibles ; celui qui l'enseigne offre à autrui une lampe pour éclairer sa conduite ; celui qui l'applique transforme sa propre destinée. Que ce traité circule de maison en maison, et le peuple tout entier s'en trouvera instruit. Alors la société se pacifiera d'elle-même, et les bénédictions descendront du Ciel.

Ainsi, le lecteur est invité à recevoir ce texte avec respect et à le pratiquer avec vigilance. En lui se trouve un miroir de la conduite humaine, une règle pour orienter ses pas, et une promesse de résonance avec la Voie éternelle.

華亭人李滿宮



莊邑龍承勛刻



《太上老君》 原文  
《Tàishàng Lǎojūn》 Yuánwén

**Texte originel du Très-Haut Seigneur Lǎo**



太上曰：‘禍福無門，惟人自召；善惡之報，如影隨形。’

**Tàishàng yuē: “Huò fú wú mén, wéi rén zì zhào; shàn è zhī bào, rú yǐng suí xíng.”**

Le Très-Haut dit :

*« Le malheur et le bonheur n’ont pas de porte : c’est l’homme lui-même qui les appelle. La rétribution du bien et du mal suit l’être comme l’ombre accompagne la forme. »*

**Traduction contextuelle :**

Tàishàng Lǎojūn dit :

*« Le malheur et le bonheur n’ont pas de porte par où entrer : c’est entièrement l’homme qui les appelle lui-même. Le bien reçoit une rétribution favorable, le mal reçoit une rétribution néfaste, tout comme l’ombre suit étroitement le corps, cela ne se trompe jamais. »*

**Commentaire :**

Le *Tàishàng Gǎnyìng Piān* s’ouvre par une sentence d’une grande force. Dès l’abord, le texte écarte l’idée d’un destin imposé de l’extérieur ou d’une fatalité aveugle. Le sort de l’homme ne dépend ni d’une divinité capricieuse ni d’un hasard insaisissable : il naît des résonances engendrées par nos pensées, nos paroles et nos actes. L’image de l’ombre, inséparable du corps, illustre avec évidence ce lien entre cause et effet : ce que l’on sème, tôt ou tard, se manifeste.

Pour Xīng Dé, maître daoïste de notre temps, ces mots révèlent la loi universelle de cause et effet, désignée dans le texte par *chéngfù* 承負. Le cœur en est le pivot : lorsqu’il s’incline vers le bien, même sans action accomplie, déjà les divinités bienveillantes se rapprochent ; lorsqu’il se laisse envahir par le mal, même sans passage à l’acte, les influences sombres se tiennent prêtes. Ce n’est donc pas seulement un code de morale extérieure, mais une véritable éducation intérieure : purifier son intention, c’est déjà transformer son destin.

Dans la lecture alchimique, cette loi agit dans la texture subtile du corps. Le malheur se traduit par l’épuisement des trois trésors (*Jīng, Qì, Shén*) lorsqu’on se livre à la convoitise, à la colère ou à l’illusion. Le bonheur, lui, s’incarne dans l’harmonie de ces mêmes trésors nourris par la lumière intérieure. La « porte » évoquée par le texte n’est pas un seuil extérieur, mais la *Porte de la Vie* (*Mìngmén* 命門), que l’on ouvre ou referme par la qualité de son souffle et de son intention. Chaque mouvement du cœur

laisse une empreinte immédiate dans la circulation énergétique : cultiver la bienveillance raffine l'Essence et illumine l'Esprit ; céder aux poisons mentaux obscurcit la clarté et dissipe la force vitale.

Ainsi, ce premier vers, souvent rapproché du principe bouddhique du karma, prend en daoïsme une teinte singulière. Il rappelle que la loi du retour n'est pas seulement une morale sociale, mais une réalité vibrante du corps et du cosmos. Celui qui s'y conforme entre en résonance avec le Dào, et sa vie devient chemin de longévité et de clarté.

---

是以天地有司過之神，依人所犯輕重，以奪人算。算減則貧耗，多逢憂患；人皆惡之，刑禍隨之，吉慶避之，惡星災之；算盡則死。

**Shì yǐ Tiāndì yǒu sī guò zhī shén, yī rén suǒ fàn qīng zhòng, yǐ duó rén suàn. Suàn jiǎn zé pín hào, duō féng yōu huàn; rén jiē è zhī, xíng huò suí zhī, jí qìng bì zhī, è xīng zāi zhī; suàn jìn zé sǐ.**

C'est pourquoi il existe, entre Ciel et Terre, des esprits chargés d'enregistrer les fautes. Selon la gravité des transgressions, ils retranchent des années de vie. Lorsque le compte diminue, surviennent pauvreté et pertes, et l'on rencontre fréquemment des soucis et des malheurs. Les hommes alors le rejettent, les châtiments et désastres le suivent, les bonheurs l'évitent, et les étoiles néfastes l'accablent. Lorsque le compte est épuisé, c'est la mort.

### **Traduction contextuelle :**

Ainsi, entre Ciel et Terre, il existe des divinités chargées de surveiller les fautes. Selon la gravité des crimes commis par les hommes, elles retranchent de leur durée de vie (cent jours constituent un *suàn* 算, douze ans constituent un *jì* 紀). Non seulement la vie est ainsi écourtée, mais encore l'homme mauvais se voit appauvri et dépouillé, accablé de soucis et de malheurs. Tous le détestent, les châtiments le poursuivent, les événements fastes s'éloignent de lui, tandis que les influences néfastes et les étoiles funestes s'abattent sur lui. Lorsque la totalité de son destin est retranchée, alors vient pour lui l'heure de la mort.

### **Commentaire :**

Les commentateurs ont vu dans ces lignes l'image d'une justice cosmique inscrite au cœur même de l'ordre du monde. Les « *dieux qui consignent les fautes* » (*sīguò zhī shén* 司過之神) ne sont pas seulement des figures mythologiques : ils incarnent la conscience universelle, présente dans chaque être comme dans la trame du cosmos. La vie est mesurée en « *unités de destin* » (*suàn* 算), comparables à des jetons qui s'éteignent peu à peu au fil des fautes accumulées. Cette vision concrète visait à éveiller l'attention des disciples : chaque pensée, chaque acte, même infime, pèse dans la balance de l'existence.

Pour Xīng Dé, ces divinités sont à comprendre aussi comme des forces intérieures. Le calcul des mérites et des fautes se joue dans la résonance du cœur avec le Dào. Lorsque l'esprit s'obscurcit et se détourne de la droiture, l'énergie se disperse, et apparaissent pauvreté, malheur, maladie. Ce ne sont pas des châtiments imposés de l'extérieur, mais les conséquences

naturelles d'un désordre intérieur. La mort elle-même n'est pas perçue ici comme une punition, mais comme l'aboutissement inéluctable d'un capital vital épuisé.

Dans la lecture alchimique, ces esprits « *qui retranchent* » représentent les puissances internes qui président à la durée de vie : les *Trois Cadavres* (*Sān Shī* 三尸), installés dans le corps, mais aussi les divinités du Ciel et de la Terre qui reflètent nos états intérieurs. Le « *compte de vie* » correspond à la réserve d'Essence (*Jīng* 精) déposée à la naissance. Une vie gouvernée par les désirs et les passions consume ce trésor, jusqu'à assécher le souffle vital et affaiblir le corps. À l'inverse, celui qui cultive la vertu entretient et accroît ce capital, car un *Shén* lumineux attire les influences favorables et repousse les étoiles néfastes.

Ainsi, cette strophe n'est pas seulement une fable sur des divinités célestes qui noteraient nos fautes : elle révèle un principe essentiel du *Nèidān* 内丹, l'alchimie interne. Chaque mouvement du cœur ouvre ou ferme les canaux de l'énergie vitale. Plus l'Essence est dissipée, plus l'homme devient vulnérable aux désordres du monde et aux troubles intérieurs ; quand la réserve est épuisée, la mort advient. Mais l'alchimie vise précisément à inverser ce processus : non pas seulement préserver le compte, mais le nourrir, en transmutant le souffle ordinaire en souffle d'éternité.

---

又有三臺北斗神君，在人頭上，錄人罪惡，奪其紀算。又有三尸神，在人身中，每到庚申日，輒上詣天曹，言人罪過。月晦之日，灶神亦然。凡人有過，大則奪紀，小則奪算。其過大小，有數百事，欲求長生者，先須避之。

**Yòu yǒu Sān Tái Běidǒu Shénjūn, zài rén tóu shàng, lù rén zuǐ'è, duó qí jì suàn. Yòu yǒu Sān Shī Shén, zài rén shēn zhōng, měi dào gēngshēn rì, zhé shàng yì Tiān cáo, yán rén zuìguò. Yuè huì zhī rì, Zào Shén yì rán. Fán rén yǒu guò, dà zé duó jì, xiǎo zé duó suàn. Qí guò dàxiǎo, yǒu shù bǎi shì, yù qiú chángshēng zhě, xiān xū bì zhī.**

Il y a aussi les Trois Terrasses, Divins Seigneurs du Chariot du Nord, qui se tiennent au-dessus de la tête des hommes : ils consignent les fautes et retranchent du registre vital.

Il existe également les Trois Esprits-Cadavres qui résident dans le corps : à chaque jour Gēngshēn, ils montent au tribunal céleste pour rapporter les transgressions.

Le dernier jour du mois, le Dieu du Foyer agit de même. Chaque fois qu'un homme commet une faute, les grandes retranchent une année, les petites retranchent des jours de vie. Il existe plusieurs centaines de fautes, grandes et petites : celui qui désire atteindre la longévité doit d'abord les éviter.

#### **Traduction contextuelle :**

Les Trois Divinités des Terrasses sont responsables des richesses en or et en jade, des charges et dignités, ainsi que des terres. Les Divinités du Chariot du Nord (Běidǒu) président à la prolongation de la vie, consignent la mort, le malheur et le bonheur. Elles se tiennent au-dessus de la tête des hommes, inscrivant leurs fautes et retranchant leur durée de vie selon la gravité des cas.

Il existe aussi les Trois Esprits-Cadavres : le Cadavre supérieur, Péng Jù, réside dans la tête ; le Cadavre médian, Péng Zhì, réside dans la poitrine ; le Cadavre inférieur, Péng Jiǎo, réside dans l'abdomen. À chaque jour Gēngshēn (57<sup>e</sup> du cycle sexagésimal), ils montent au Tribunal céleste pour dénoncer les fautes des hommes.

De même, le Dieu du Foyer (Zàoshén), à la fin de chaque mois, se rend lui aussi au Ciel pour rapporter les bonnes et mauvaises actions. Ainsi, nul ne peut échapper au regard des divinités : quand la faute est grave, elle retranche douze ans de vie ; quand la faute est légère, elle retranche cent jours.

En tout, les fautes, grandes ou petites, se comptent par centaines. Celui qui veut prolonger ses jours et accroître sa longévité doit avant tout éviter de tomber dans ces transgressions.

### **Commentaire :**

Les commentateurs traditionnels ont vu dans ce passage deux grandes lignes d'interprétation. D'une part, la surveillance céleste : les Sān Tái Běidǒu Shénjūn 三臺北斗神君 incarnent la fonction de la Grande Ourse, pivot du ciel qui ordonne la durée des vies. Tels des greffiers divins, ils notent le mérite et la faute. D'autre part, la surveillance intérieure : les Sān Shī Shén 三尸神, les *Trois Cadavres* logés dans la tête, la poitrine et l'abdomen, dénoncent sans cesse les transgressions de l'homme auprès des autorités célestes. À ce réseau s'ajoute le Zào Shén 灶神, dieu du foyer, qui observe la vie domestique et rend compte au Ciel à la fin de chaque mois. Tout se passe comme si l'homme vivait sous une administration spirituelle permanente, intérieure et extérieure, qui lui rappelle qu'aucune action ne peut être dissimulée.

Xīng Dé invite à lire ces images moins comme des croyances littérales que comme des symboles éducatifs. La Grande Ourse figure le principe cosmique de régulation des vies. Les Trois Cadavres représentent les tendances négatives du corps : maladies, désirs, pensées égoïstes qui se nourrissent de notre vitalité et précipitent la décrépitude. Quant au dieu du foyer, il reflète le feu intérieur qui éclaire notre quotidien ; s'il est souillé, il atteste de notre désordre. En d'autres termes, vivre dans l'ignorance et la confusion, c'est voir son propre organisme « *dénoncer* » les fautes sous forme de déséquilibres, auxquels le Ciel répond immanquablement.

Dans la perspective du *Nèidàn* 內丹, ces images acquièrent une profondeur supplémentaire. Les Trois Cadavres ne sont pas de simples démons mythiques : ils correspondent aux forces entropiques logées dans les trois *Dāntián*. Leur dénonciation lors du jour *Gēngshēn* 庚申 associé au métal, aux poumons et à la mort, signifie que chaque cycle énergétique met en lumière nos déséquilibres. L'alchimiste interne s'efforce donc de « *les expulser* » (*chú sān shī* 除三尸), en purifiant ces tendances destructrices pour préserver le capital vital. Les dieux de la Grande Ourse rappellent la correspondance entre le ciel étoilé et le microcosme humain : le mouvement des astres répond à la circulation de l'énergie dans le corps. Enfin, le dieu du foyer symbolise le *feu* de transformation interne (*huǒ* 火), foyer alchimique qu'il faut maintenir pur et équilibré, sans quoi tout raffinement est compromis.



Ce passage avertit ainsi que nul ne peut cacher ses fautes : elles s'impriment dans le corps et se reflètent dans le cosmos. Vouloir atteindre la longévité, c'est d'abord se libérer des innombrables transgressions qui minent l'énergie. L'alchimie ne consiste pas seulement à pratiquer des techniques, mais à cultiver une conduite pure, afin que les forces célestes et corporelles cessent de retrancher du capital vital et se mettent au contraire à l'alimenter.

Les textes anciens précisent les Trois Cadavres : le Qīng Gǔ 青古 (*Vieil Esprit Bleu*), logé dans la tête, trouble l'esprit et excite les désirs ; le Bái Gǔ 白姑 (*Dame Blanche*), résidant dans la poitrine, altère la respiration et agite les émotions ; le Xuě Shī 血尸 (*Cadavre Sanglant*), installé dans l'abdomen, attise les appétits charnels et l'avidité. À chaque jour *Gēngshēn*, ils montent rapporter les fautes au Ciel, ce qui traduit, du point de vue alchimique, l'usure naturelle du corps et la manifestation des déséquilibres. L'alchimiste ne cherche pas à les détruire par la violence rituelle, mais à les « affamer » : réduire leurs nourritures que sont les pensées obscures, les comportements dissolus et les émotions déchaînées. La respiration, la rétention du souffle, la méditation lumineuse sur les *Dāntián*, ainsi que l'accumulation de vertu, sont autant de moyens de tarir leur puissance.

Dans certains manuels, leur expulsion marque une étape décisive : le corps, vidé de ces parasites, devient un vase pur capable de raffiner l'Essence (*Jīng* 精) en Souffle (*Qì* 氣), puis le Souffle en Esprit (*Shén* 神). Cette purification interne s'accompagne souvent du jeûne par abstention des céréales (*bigǔ* 辟穀), pratique qui vise à affamer les Trois Cadavres en coupant leur nourriture terrestre et en nourrissant à la place le corps d'un souffle subtil et lumineux. Le *bigǔ*, en cessant d'alimenter les forces de décomposition, prépare ainsi la transmutation alchimique : le corps devient un vase vide où les énergies impures se dissolvent et où les souffles purs peuvent circuler librement. Les Trois Cadavres représentent dès lors les obstacles qu'il faut dépasser pour « inverser le cours naturel » (*nìxíng* 逆行) qui mène de la naissance à la mort.

Le Bào pǔ zǐ 抱朴子 de Gé Hóng 葛洪 (surnommé le *Maître qui embrasse la simplicité*), au IV<sup>e</sup> siècle, décrit déjà les Trois Cadavres comme des entités nuisibles qui, aux jours *Gēngshēn*, quittent l'homme endormi pour rapporter ses fautes. Certains pratiquaient alors le jeûne et la veille pour les en empêcher. Le *Huángtíng jīng* 黃庭經 (*Classique de la Cour Jaune*) évoque, lui, les « esprits internes » qui peuplent les organes, bénéfiques ou destructeurs selon qu'on cultive ou non la vertu.

Quant aux grands diagrammes<sup>1</sup> du *Nèidān*, comme le *Xiūzhēn tú* 修真圖 (*Carte de la Culture de la Perfection*) ou le *Nèijīng tú* 內經圖 (*Carte du Paysage Intérieur*), ils placent les Trois Cadavres dans les trois *Dāntián*, en les reliant à l'obscurcissement du *Shén*, à l'agitation des émotions et à la dissipation de l'Essence.

Ainsi, les Trois Cadavres condensent tout le processus de dégénérescence, tandis que la Grande Ourse et le dieu du foyer figurent la surveillance du ciel et du quotidien. L'homme est pris entre ces trois regards. Pour celui qui cultive la Voie, l'enjeu n'est pas seulement d'éviter des fautes morales, mais de désamorcer les causes énergétiques de la mort. Purifier les organes et les *Dāntián*, transformer le corps en temple des esprits lumineux : telle est la tâche de l'alchimiste. L'exhortation morale se fait alors programme de pratique intérieure : éviter les fautes, c'est couper la nourriture des Cadavres ; cultiver la vertu, c'est nourrir la lumière qui dissout leur emprise.

---

---

<sup>1</sup> Voir le livre *Voyage dans les Cartes du Corps Daoïste. Traductions et Commentaires*. Ed. Independently published (2025)

是道則進，非道則退。不履邪徑，不欺暗室；積德累功，慈心於物；忠孝友悌，正己化人；矜孤恤寡，敬老懷幼；昆蟲草木，猶不可傷。宜憫人之凶，樂人之善；濟人之急，救人之危。見人之得，如己之得；見人之失，如己之失。不彰人短，不炫己長；遏惡揚善，推多取少。受辱不怨，受寵若驚；施恩不求報，與人不追悔。

**Shì dào zé jìn, fēi dào zé tuì. Bù lǚ xié jìng, bù qī àn shì; Jī dé lěi gōng, cí xīn yú wù; Zhōng xiào yǒu tì, zhèng jǐ huà rén; Jīn gū xù guǎ, jìng lǎo huái yòu; Kūnchóng cǎomù, yóu bù kě shāng. Yí mǐn rén zhī xiōng, lè rén zhī shàn; Jì rén zhī jí, jiù rén zhī wēi. Jiàn rén zhī dé, rú jǐ zhī dé; Jiàn rén zhī shī, rú jǐ zhī shī. Bù zhāng rén duǎn, bù xuàn jǐ cháng; È è yáng shàn, tuī duō qǔ shǎo. Shòu rǔ bù yuàn, shòu chǒng ruò jīng; Shī ēn bù qiú bào, yǔ rén bù zhuī huǐ.**

S'il s'agit de la Voie, avance ; s'il n'est pas de la Voie, recule. Ne foule pas les sentiers détournés, ne trompe pas dans l'ombre. Accumule les vertus et multiplie les mérites, garde un cœur de compassion envers tous les êtres. Sois loyal, filial, amical et fraternel ; corrige-toi toi-même et transforme autrui par ton exemple. Aie pitié des orphelins, assiste les veuves, honore les anciens, protège les jeunes. Même les insectes et les plantes ne doivent être blessés. Aie compassion du malheur d'autrui, réjouis-toi de sa bonté. Secours celui qui est dans l'urgence, sauve celui qui est en péril. Considère le gain d'autrui comme ton propre gain, et la perte d'autrui comme ta propre perte. Ne révèle pas les défauts d'autrui, ne mets pas en avant tes qualités. Réprime le mal et fais éclater le bien, cède le plus et prends le moins. Subis l'insulte sans rancune, reçois les honneurs comme une crainte. Accorde une faveur sans attendre de retour, et ne regrette jamais ce que tu as donné.

### **Traduction contextuelle :**

Se conformer à la raison céleste et s'accorder au cœur des hommes, c'est suivre le Dào. Il faut s'y engager résolument, avancer avec le Dào. À l'inverse, contredire la raison céleste et heurter le cœur des hommes, c'est s'éloigner du Dào : il convient de s'en détourner avec dégoût et distance, car l'agir contraire est rejeté par le Dào. Celui qui pratique le Dào doit :

- ne pas fréquenter de lieux obscurs ou malhonnêtes ;
- ne pas commettre de mauvaises actions dans le secret ;
- accomplir des œuvres justes et accumuler largement des mérites invisibles (*yīndé* 陰德) ;
- nourrir un cœur de compassion et protéger toutes les créatures ;

- demeurer loyal envers son pays, filial envers ses parents, fraternel avec ses frères et sœurs ;
- d'abord rectifier sa propre conduite, puis aider autrui à se transformer ;
- prendre en pitié et secourir les orphelins et les veuves sans appui ;
- respecter les anciens et chérir les enfants ;
- ne pas nuire même aux plus infimes insectes ni aux végétaux dénués de sentiment.

Lorsque d'autres rencontrent le malheur, il faut compatir comme s'il s'agissait de soi-même ; lorsqu'ils accomplissent de bonnes actions, il faut s'en réjouir comme pour son propre mérite. En cas d'urgence, il faut prêter secours avec générosité ; face au danger, intervenir sans délai. Lorsque l'on voit autrui dans la réussite, il faut s'en réjouir comme de sa propre réussite et même s'efforcer de les soutenir davantage ; lorsqu'on les voit dans l'échec, il faut compatir comme pour son propre échec et leur porter secours par tous les moyens.

Ne pas répandre les défauts des autres, ne pas mettre en avant ses propres qualités. Empêcher les mauvaises actions, promouvoir les bonnes. Céder aux autres ce qui est en trop et se réserver ce qui est moindre. Subir l'humiliation sans rancune. Recevoir les faveurs avec crainte et vigilance. Accorder ses bienfaits sans attendre de retour, faire l'aumône sans éprouver de regret.

### **Commentaire :**

Ce passage expose une éthique du Dào qui ne se limite pas à l'évitement des fautes mais propose une véritable voie de transformation. « *Avancer quand c'est le Dào, reculer quand ce n'est pas le Dào* » signifie que la mesure de l'action n'est pas l'intérêt personnel mais l'accord avec le principe universel. Cette fidélité se traduit par une rectitude discrète : refuser les chemins tordus, rester sincère même dans l'obscurité.

Viennent ensuite les vertus relationnelles : loyauté, piété filiale, amitié, respect entre frères. La vertu n'est pas une ascèse solitaire mais un rayonnement qui transforme le cercle social. On y reconnaît l'influence du confucianisme, intégrée dans une perspective daoïste : rectifier son propre cœur, c'est contribuer à rectifier le monde.

Mais le texte élargit la compassion au-delà du cercle humain : « *même les insectes et les plantes ne doivent pas être blessés* ». C'est une marque du daoïsme, qui voit l'homme comme un microcosme interdépendant de l'ensemble des êtres. Respecter la vie jusque dans ses formes les plus infimes, c'est maintenir l'équilibre global. Ainsi, secourir les malheureux, se

réjouir des réussites d'autrui, partager ses ressources, tout cela est déjà respiration avec le souffle du Dào.

Les maximes suivantes proposent une pédagogie intérieure : ne pas mettre en avant les défauts d'autrui, ne pas s'enorgueillir de ses qualités ; accueillir l'humiliation sans colère, recevoir les honneurs sans complaisance ; offrir ses bienfaits sans attente de retour, ni regret d'avoir donné. L'homme de bien agit avec un cœur clair, sans calcul, et son action devient ainsi transparente au Dào.

Pour Xīng Dé, « *avancer quand c'est le Dào* » n'est pas seulement un principe moral, mais une boussole énergétique : aligner intention, parole et acte sur le Cœur *xīn* 心 droit, et se retirer dès que quelque chose menace de disperser le Qì. « *Ne pas tromper dans la chambre obscure* » n'est pas seulement une maxime de droiture, mais l'expression de la sincérité (*chéng* 誠) comme vibration intérieure : même seul, le corps-temple demeure lumineux. « *Accumuler les vertus, nourrir la compassion* » n'appelle pas des actions spectaculaires mais des gestes simples, répétés, qui calibrent le souffle et préviennent les fuites. Le faisceau confucéen des vertus familiales est lu comme une hygiène du cœur : apaiser les liens, c'est calmer les vents émotionnels. Et le respect des insectes et des plantes souligne que préserver la vie, même la plus infime, c'est préserver la grande circulation dont nous faisons partie.

L'équanimité se révèle dans les épreuves : se réjouir du gain d'autrui, porter ses pertes comme les siennes ; supporter l'humiliation sans rancune, recevoir une faveur comme un sursaut inattendu. Ces attitudes colmatent les brèches par où s'échappent *Jīng* et Qì, et empêchent le *Shén* de s'enfler d'orgueil. Enfin, donner sans attente ni regret éteint le calcul mental qui brûle trop le four alchimique ; il permet un feu doux, constant, favorable au raffinage de l'Essence en Souffle et du Souffle en Esprit.

Pour l'alchimiste, ce passage trace les conditions préalables du travail intérieur. Sans vertu, pas de raffinement durable : l'énergie se disperse, les démons internes prolifèrent. La sincérité est pureté du temple intérieur, car le corps est habité par des esprits lumineux. Respecter la vie jusque dans les plus petites créatures, c'est s'aligner sur le flux universel du Qì ; aider les autres, c'est fluidifier ce souffle, car donner au-dehors renforce le dedans. Celui qui reste égal face à l'éloge ou au blâme conserve son énergie intacte : c'est la base de la stabilisation du Souffle et de la transmutation de l'Essence. Ici, l'éthique et la technique se rejoignent : cultiver la vertu, c'est déjà préparer le vase où l'alchimie pourra s'accomplir.



所謂善人，人皆敬之，天道佑之，福祿隨之，眾邪遠之，神靈衛之；所作必成，神仙可冀。欲求天仙者，當立一千三百善；欲求地仙者，當立三百善。

**Suǒ wèi shàn rén, rén jiē jìng zhī, Tiāndào yòu zhī, fú lù suí zhī, zhòng xié yuǎn zhī, shénlíng wèi zhī; Suǒ zuò bì chéng, shénxiān kě jì. Yù qiú Tiānxiān zhě, dāng lì yīqiān sānbǎi shàn; yù qiú Dìxiān zhě, dāng lì sānbǎi shàn.**

Celui qu'on appelle « *homme de bien* » : tous l'honorent, la Voie du Ciel le protège, la fortune et la prospérité l'accompagnent, les forces mauvaises s'éloignent de lui, et les esprits lumineux le gardent. Tout ce qu'il entreprend se réalise, et l'immortalité peut être espérée. Celui qui désire devenir Immortel céleste doit accomplir mille trois cents bonnes actions ; celui qui désire devenir Immortel terrestre doit en accomplir trois cents.

#### **Traduction contextuelle :**

Celui qui peut ainsi observer avec rigueur et mettre en pratique ces préceptes de bonté est respecté par tous. Le Ciel le protège, la fortune et la prospérité viennent à lui sans qu'il les recherche. Les esprits mauvais et les étoiles néfastes le craignent et n'osent l'atteindre. Les divinités bienveillantes le protègent en tout lieu, de sorte que tout ce qu'il entreprend se déroule avec aisance. De plus, il peut parvenir à devenir dieu ou immortel.

Celui qui souhaite atteindre le rang d'*immortel céleste* (tiānxiān 天仙), capable de raffiner ensemble forme et esprit et de s'unir au Dào dans la vérité, doit accomplir mille trois cents bonnes actions. Celui qui souhaite devenir *immortel terrestre* (dìxiān 地仙), qui n'a plus faim ni soif, insensible au froid comme au chaud, doit accomplir trois cents bonnes actions.

#### **Commentaire :**

Le texte affirme que « *l'homme de bien est honoré par tous, le Dào du Ciel le protège, la fortune et la prospérité l'accompagnent, les influences néfastes s'éloignent et les esprits le gardent. Tout ce qu'il entreprend s'accomplit, et il peut espérer l'immortalité. Celui qui désire atteindre l'état d'immortel céleste doit accomplir mille trois cents bonnes actions ; celui qui aspire à l'immortalité terrestre doit en accomplir trois cents* ».

Cette promesse repose sur un principe simple : la vertu attire naturellement la protection des forces invisibles. L'homme qui accumule des mérites marche sur un chemin dégagé : les obstacles se dissipent, la chance s'accorde à ses pas, ses entreprises trouvent leur achèvement. Plus encore,

cette accumulation de bien ouvre à la perspective de l'immortalité, non pas comme un miracle accordé de l'extérieur, mais comme le fruit d'une résonance entre le Ciel, la Terre et le Cœur humain.

La distinction entre l'« *immortel terrestre* » et l'« *immortel céleste* » décrit deux degrés de réalisation. L'immortel terrestre est celui qui, ayant raffermi son souffle vital et apaisé ses passions, échappe au dépérissement ordinaire : retiré dans les montagnes, il prolonge son existence dans la discrétion des siècles. L'immortel céleste, lui, franchit un seuil supérieur : son Esprit transfiguré s'élève vers les palais du Ciel, libre du cycle des naissances et des morts. Dans la lecture alchimique, l'immortel terrestre correspond à la conservation des Trois Trésors (*Jīng, Qì, Shén*) et à la stabilité du vase intérieur, tandis que l'immortel céleste suppose leur transmutation en un corps subtil de lumière, apte à s'unir au cosmos.

Xīng Dé souligne le sens pédagogique des chiffres avancés : mille trois cents et trois cents ne désignent pas une comptabilité mécanique, mais des images du chemin. Trois cents actes de bien signifient déjà une fondation solide pour une vie longue et harmonieuse ; mille trois cents traduisent la persévérance dans une clarté telle qu'elle ouvre les portes de l'ascension spirituelle. Ce n'est pas la quantité qui importe, mais la constance et la sincérité : chaque acte de bonté raffine le souffle, éclaire l'esprit et rapproche de l'état d'immortel.

Ainsi, ce passage ne propose pas un barème moral mais une échelle de perfection. De la vertu qui prolonge la vie terrestre à la vertu qui illumine jusqu'à l'éternité céleste, le chemin est tracé : chaque pas accompli dans le bien est déjà une avancée vers l'immortalité.

---



苟或非義而動，背理而行；以惡為能，忍作殘害；陰賊良善，暗侮君親；慢其先生，叛其所事；誑諸無識，謗諸同學；虛誣詐偽，攻訐宗親；剛強不仁，狠戾自用；是非不當，向背乖宜；虐下取功，諂上希旨；受恩不感，念怨不休；輕蔑天民，擾亂國政；賞及非義，刑及無辜；殺人取財，傾人取位；誅降戮服，貶正排賢；凌孤逼寡，棄法受賂；以直為曲，以曲為直；入輕為重，見殺加怒；知過不改，知善不為；自罪引他，壅塞方術；訕謗聖賢，侵凌道德。

**Gǒu huò fēi yì ér dòng, bèi lǐ ér xíng; Yǐ è wéi néng, rěn zuò cán hài; Yīn zéi liángshàn, àn wǔ jūn qīn; Màn qí xiānshēng, pàn qí suǒ shì; Kuǎng zhū wúshí, bàng zhū tóngxué; Xū wū zhà wěi, gōng jié zōngqīn; Gāngqiáng bù rén, hěnlì zì yòng; Shífēi bù dàng, xiàng bèi guāi yí; Nüè xià qǔ gōng, chǎn shàng xī zhǐ; Shòu ēn bù gǎn, niàn yuàn bù xiū; Qīngmiè tiānmín, rǎoluàn guózhèng; Shǎng jí fēi yì, xíng jí wúgū; Shā rén qǔ cái, qīng rén qǔ wèi; Zhū xiáng lù fú, biǎn zhèng pái xián; Líng gū bī guǎ, qì fǎ shòu lù; Yǐ zhí wéi qū, yǐ qū wéi zhí; Rù qīng wéi zhòng, jiàn shā jiā nù; Zhī guò bù gǎi, zhī shàn bù wéi; Zì zuì yīn tā, yōngsè fāngshù; Shàn bàng shèngxián, qīnlíng dàodé.**

S'il advient que l'on agisse sans justice et marche à l'encontre de la raison ; que l'on prenne le mal pour une force et se complaise à causer des destructions cruelles ; que l'on trahisse les gens de bien et méprise en secret son souverain ou ses parents ; que l'on traite ses maîtres avec arrogance et trahisse ceux auxquels on doit service ; que l'on trompe les ignorants, calomnie ses compagnons, mente et trahisse ses proches ; que l'on soit dur, violent et arrogant, incapable de bienveillance ; que l'on juge mal du vrai et du faux, que l'on opprime les inférieurs et flatte les supérieurs ; que l'on reste ingrat aux bienfaits reçus et entretienne sans fin la rancune ; que l'on méprise le peuple et trouble le gouvernement, que l'on récompense l'injustice et punisse l'innocent ; que l'on tue pour s'enrichir ou renverse autrui pour obtenir sa charge ; que l'on massacre ceux qui se soumettent, abaisse les justes et repousse les sages ; que l'on opprime les faibles, abandonne la loi pour des pots-de-vin, confonde le droit et le tordu, transforme la faute légère en grave, ajoute sa colère au châtement ; que l'on connaisse ses fautes sans les corriger, connaisse le bien sans l'accomplir ; que l'on rejette sa propre faute sur autrui et bloque la voie des méthodes justes ; que l'on insulte les sages et bafoue la Voie et la Vertu. Tout cela est s'opposer au Dào.

### **Traduction contextuelle :**

Il y a des gens qui, au contraire, transgressent la justice et nourrissent des pensées mauvaises, qui vont à l'encontre de la raison céleste et commettent des actions perverses. Ainsi :

- ils considèrent les actes mauvais comme une preuve de capacité ;
- ils se montrent cruels en blessant les hommes et en détruisant les êtres ;
- ils nuisent en secret aux personnes droites et sincères ;
- ils trompent leurs supérieurs et leurs parents derrière leur dos ;
- ils sont arrogants et grossiers envers leurs maîtres ;
- ils négligent leurs propres responsabilités ;
- ils abusent de l'ignorance des simples pour les induire en erreur ;
- ils calomnient leurs compagnons et ruinent leur réputation ;
- ils sont hypocrites, rusés et dépourvus de sincérité ;
- ils injurient leurs proches et leurs parents de clan ;
- ils ont un tempérament violent, une nature féroce et tordue ;
- ils s'entêtent dans leur voie, refusant toute remontrance ;
- ils prennent le faux pour le vrai, et le vrai pour le faux ;
- ils se lient aux hommes mauvais et aux affaires pernicieuses, et s'éloignent des gens de bien et des bonnes actions ;
- ils oppriment leurs subordonnés et s'approprient leurs mérites pour les faire passer pour les leurs ;
- ils flattent leurs supérieurs et les courtisent servilement ;
- ils ne rendent pas les bienfaits reçus ;
- ils gardent rancune des torts subis et ressassent sans cesse ;
- ils méprisent les besoins du peuple, trahissent leur pays et gouvernent par la transgression et le désordre ;
- ils récompensent des gens sans mérite et punissent les innocents ;
- ils convoitent la richesse jusqu'à tuer ;
- ils intriguent et complotent pour s'emparer d'une charge ;
- ils exécutent ceux qui se sont déjà rendus ;
- ils chassent les justes et écartent les sages ;
- ils humilient les orphelins et oppriment les veuves ;
- fonctionnaires, ils abandonnent la loi pour accepter des pots-de-vin, confondant le droit et le tort, infligeant de lourdes peines pour de légères fautes ;
- voyant un condamné à mort, ils ne ressentent aucune pitié mais l'accablent encore d'injures ;
- connaissant leurs fautes, ils refusent de les corriger ;
- voyant une bonne action, ils ne veulent pas la faire ;

- coupables eux-mêmes, ils entraînent les autres pour se défaire de leur responsabilité ;
- ils cachent des recettes et des techniques qui pourraient sauver les gens ;
- ils dénigrent et ridiculisent l'enseignement des sages ;
- ils diffament et maltraitent ceux qui ont de la vertu.

### **Commentaire :**

Cette longue énumération agit comme un miroir dressé devant le lecteur. Les anciens commentateurs y voyaient une sorte de code pénal spirituel : autant de fautes qui diminuent le capital vital et appellent inévitablement la rétribution.

Xīng Dé souligne qu'il ne s'agit pas de simples interdits sociaux, mais de la description précise des forces qui minent le champ énergétique. Tromper, flatter, opprimer, ce n'est pas seulement nuire à autrui : c'est aussi disperser son propre souffle et obscurcir son esprit. Chaque faute est une fuite d'énergie, une fissure dans le vase alchimique.

On observe que ces transgressions se déploient sur trois cercles : la relation à soi-même (mensonge, orgueil, rancune), la relation aux autres (parents, maîtres, amis, supérieurs ou inférieurs), et la relation au cosmos (mépris des « *hommes du Ciel* », atteinte à la vertu). L'homme qui s'y abandonne se coupe de la circulation du Dào à tous les niveaux, intérieur, social et cosmique.

Dans la perspective du *Nèidàn* 內丹, chacune de ces fautes agit comme un parasite interne : le ressentiment consume l'énergie des reins, l'avidité brûle le cœur, le mensonge obscurcit le palais du cerveau. « *Prendre le mal pour force* », c'est attiser le *feu violent* (*lì huǒ* 烈火), celui qui détruit et épuise au lieu de raffiner. Or l'alchimie interne exige un *feu doux* et régulé (*wén huǒ* 文火), capable de transformer patiemment l'Essence en Souffle et le Souffle en Esprit. Sans vertu, l'athanor interne se fissure ou se vide.

Ce passage n'est donc pas une simple exhortation morale : il décrit l'anatomie des désordres énergétiques. Se détourner du juste, c'est briser l'équilibre du souffle ; mépriser les maîtres, c'est couper la transmission de la lumière ; flatter ou corrompre, c'est empoisonner le feu interne. Le *Tàishàng Gǎnyìng Piān* avertit avec force : chaque injustice, chaque cruauté, chaque duplicité est une blessure infligée à son propre corps subtil, une dette inscrite dans la circulation de la vie.



射飛逐走，發蟄驚棲；填穴覆巢，傷胎破卵；願人有失，毀人成功；危人自安，滅人自益；以惡易好，以私廢公，竊人之能，蔽人之善；形人之醜，訐人之私；耗人貨財，離人骨肉；侵人所愛，助人為非；逞志作威，辱人求勝；敗人苗稼，破人婚姻；苟富而驕，苟免無恥；認恩推過，嫁禍賣惡；沽買虛譽，包貯險心；挫人所長，護己所短；乘威迫脅，縱暴殺傷；無故剪裁，非禮烹宰；散棄五穀，勞擾眾生；破人之家，取其財寶；決水放火，以害民居；紊亂規模，以敗人功；損人器物，以窮人用。

**Shè fēi zhú zǒu, fā zhé jīng qī; Tián xué fù cháo, shāng tāi pò luǎn;  
Yuàn rén yǒu shī, huǐ rén chéng gōng; Wēi rén zì ān, jiǎn rén zì yì;  
Yǐ è yì hào, yǐ sī fèi gōng, qiè rén zhī néng, bì rén zhī shàn; Xíng rén  
zhī chǒu, jié rén zhī sī; Hào rén huò cái, lí rén gǔ ròu; Qīn rén suǒ  
ài, zhù rén wéi fēi; Chěng zhì zuò wēi, rǔ rén qiú shèng; Bāi rén  
miáo jià, pò rén hūn yīn; Gǒu fù ér jiāo, gǒu miǎn wú chǐ; Rèn ēn  
tuī guò, jià huò mài è; Gū mǎi xū yù, bāo zhù xiǎn xīn; Cuò rén suǒ  
cháng, hù jǐ suǒ duǎn; Chéng wēi pò xié, zòng bào shā shāng; Wú  
gù jiǎn cái, fēi lǐ pēng zǎi; Sǎn qì wǔ hú, láo rǎo zhòng shēng; Pò  
rén zhī jiā, qǔ qí cái bǎo; Jué shuǐ fàng huǒ, yǐ hài mín jū; Wěn luàn  
guī mó, yǐ bài rén gōng; Sǔn rén qì wù, yǐ qióng rén yòng.**

On tire sur les oiseaux en vol et on les chasse, on réveille et effraie les bêtes en hibernation ; on bouche les terriers et renverse les nids, on blesse les fœtus et casse les œufs. On souhaite la perte d'autrui et sabote sa réussite ; on met autrui en péril pour assurer sa propre sécurité, on diminue les autres pour s'accroître soi-même. On échange le bien contre le mal, sacrifie l'intérêt public au privé, vole les talents d'autrui et dissimule leurs vertus ; on fait ressortir la laideur d'autrui et calomnie ses affaires privées. On accapare les richesses d'autrui et sépare les proches ; on s'empare de ce qu'autrui aime et aide autrui à faire le mal. On exerce sa volonté par la menace, on humilie pour triompher ; on ruine les moissons d'autrui et détruit des mariages. On devient orgueilleux dès que l'on a de l'argent, on se déshonore pour éviter une peine ; on refuse la reconnaissance et rejette la faute sur autrui, on jette le blâme et vend le vice. On achète des réputations vaines et nourrit des desseins perfides ; on entrave les talents d'autrui pour protéger ses propres lacunes. On abuse de sa puissance pour contraindre, on laisse libre cours à la violence et au meurtre ; on mutile sans raison et commet des actes contraires aux rites et à l'humanité. On disperse et gaspille des biens, harassant et tourmentant les êtres ; on détruit la maison d'autrui pour s'emparer de ses trésors ; on creuse les digues et met le feu pour nuire aux foyers du peuple. On bouleverse les normes et les

plans pour faire échouer l'œuvre d'autrui, on détériore ses outils pour appauvrir leur usage.

**Traduction contextuelle :**

Fautes à éviter — (suite, énumération) :

- Tuer les oiseaux en plein vol ; abattre et poursuivre les bêtes sauvages.
- Creuser les terriers et déranger les animaux hibernants ; effrayer les oiseaux qui nichent.
- Détruire les terriers et les nids, rendant les insectes, oiseaux et bêtes incapables de trouver un abri.
- Blesser les animaux en gestation ; casser les œufs et les nids des oiseaux et autres animaux.
- Se réjouir du malheur d'autrui, éprouver une joie malsaine devant l'échec des autres (schadenfreude).
- Craindre la réussite d'autrui et œuvrer en secret à lui nuire pour le faire échouer.
- Plonger sciemment quelqu'un dans une situation dangereuse afin d'assurer sa propre sécurité.
- Diminuer la propriété d'autrui pour accroître son profit personnel.
- Échanger sciemment du mauvais contre du bon (arnaquer autrui par troc ou vente).
- Porter atteinte à l'intérêt public au profit d'un avantage privé.
- Voler les résultats, le travail ou les fruits d'autrui et s'en attribuer la paternité.
- Cacher ou occulter les bonnes actions d'autrui ; étaler les scandales et dévoiler les secrets intimes d'autrui.
- Gaspiller ou dilapider les biens d'autrui.
- Semer la discorde au sein d'une famille, briser les liens entre parents et enfants.
- S'approprier ce qui est cher au cœur d'un autre (objets d'affection).
- Aider quelqu'un à commettre des méfaits ou à faire le mal.
- Se livrer à ses désirs et user de son pouvoir pour tyranniser et contraindre autrui.
- Humilier les autres pour satisfaire son besoin de triomphe.
- Détruire ou nuire aux récoltes et aux productions agricoles d'autrui.
- Briser ou compromettre l'union conjugale d'autrui.
- S'enrichir par la chance et, au lieu de pratiquer le bien, devenir orgueilleux et débauché.
- Échapper de peu à la punition ou au malheur et n'éprouver aucun honte ni remords.
- Revendiquer comme sien le bienfait ou le mérite accompli par un autre.

- Se défaire des responsabilités et transférer la faute ou le malheur sur autrui.
- Par l'argent ou la ruse, obtenir places, honneurs et récompenses indûment.
- Nourrir des desseins perfides et malveillants en secret.
- Réduire l'espace et les moyens d'expression des talents d'autrui, empêcher ses capacités de s'épanouir.
- Cacher ses propres défauts et refuser de se repentir.
- Employer la force ou l'autorité pour contraindre et écraser les autres.
- Laisser libre cours à la violence, blesser et tuer des personnes.
- Tailler des vêtements par mode au prix d'atteintes (tuer des animaux pour son appétit) ; sacrifier des animaux pour le plaisir de manger.
- Gaspiller et jeter des grains, ne pas respecter les réserves alimentaires.
- Imposer des corvées, user de travaux forcés et tourmenter le peuple.
- Ruiner la fortune d'autrui, provoquer la faillite pour s'emparer de ses biens.
- Percer des digues, détourner les eaux, ou allumer des incendies pour détruire maisons et vies.
- Perturber l'ordre et les procédures, faire perdre le travail et l'effort des autres.
- Endommager les instruments et objets d'autrui, les rendre inutilisables.

### **Commentaire :**

Ce passage déroule une litanie d'actes qui, mis bout à bout, composent le tableau de la dégradation morale et sociale. Pour les anciens lecteurs, ce n'était pas seulement une suite d'interdits, mais le diagnostic précis de ce qui corrompt la vie commune et affaiblit le tissu vital du monde.

Comme le souligne Xīng Dé, chacun de ces gestes n'est jamais isolé : il lance des ondes dans le champ humain et cosmique, crée des frictions dans la trame du Qì 氣 et attire des résonances de retour. Même des actes en apparence insignifiants, comme boucher un terrier ou renverser un nid, perturbent la chaîne de la vie et trouvent écho jusque dans les registres célestes.

Du point de vue du Nèidàn 內丹, ces violences, qu'elles soient physiques, morales ou sociales, se traduisent énergétiquement. Détruire des semences, ruiner un foyer, briser une relation, c'est fracturer les lieux où s'accumule et se régénère l'Essence (Jīng). Porter atteinte aux gestations et aux habitats, c'est appauvrir le réservoir de souffle qui soutient les générations. Humilier, calomnier, spolier, c'est disperser le Qì, attiser le feu des passions, créer des vides dans le Shén et ouvrir des brèches par où s'engouffrent les influences perverses. L'image du sabotage des outils ou du travail d'autrui dit la même

chose : on obstrue les canaux de production et d'échange du souffle, on prive la communauté de circulation, et l'on fragilise son propre champ intérieur.

Xīng Dé traduit ces injonctions dans le langage de la pratique : protéger la vie, la semence, l'œuvre d'autrui, c'est maintenir l'harmonie du vase intérieur et du grand réseau cosmique. L'altruisme concret (défendre les cultures, préserver les habitats, respecter les liens familiaux) nourrit la grande circulation et attire la protection des esprits. À l'inverse, la violence répétée et l'égoïsme systématique offrent aux Trois Cadavres et aux greffiers célestes la matière pour retrancher le « *compte* » vital.

Il y a aussi une lecture sociale et pédagogique. L'énumération ne vise pas seulement l'individu, elle éduque la sensibilité collective : en évoquant la nourriture, le foyer, les mariages, la réputation ou l'ordre public, le texte rappelle que la vertu n'est pas une idée abstraite, mais l'hygiène minimale d'une civilisation durable. Protéger le semis, ne pas rompre un mariage, ne pas usurper la place d'un autre, ce sont des gestes qui assurent la continuité de la communauté, et qui permettent au pratiquant de déployer son alchimie intime dans un champ social où le *Qì* circule.

Ainsi, ces lignes sont à la fois une mise en garde éthique, politique et énergétique. Elles révèlent que tout acte intéressé ou destructeur s'inscrit dans une économie cosmique : attaquer les habitats, spolier, humilier ou détruire le travail d'autrui, c'est creuser des brèches dans le vase intérieur et nourrir les causes de la souffrance. À l'opposé, préserver la vie, la semence, les œuvres et les liens, c'est accomplir la première pratique alchimique, celle qui empêche la fuite du *Jīng*, stabilise le *Qì* et protège le *Shén*.

---



見他榮貴，願他流貶；見他富有，願他破散；見他色美，起心私之；負他貨財，願他身死；干求不遂，便生咒恨；見他失便，便說他過；見他體相不具而笑之，見他材能可稱而抑之。

**Jiàn tā róngguì, yuàn tā liúbiǎn; Jiàn tā fùyǒu, yuàn tā pòsàn; Jiàn tā sè měi, qǐ xīn sī zhī; Fù tā huòcái, yuàn tā shēn sǐ; Gān qiú bù suì, biàn shēng zhòuhèn; Jiàn tā shī biàn, biàn shuō tā guò; Jiàn tā tǐxiàng bù jù ér xiào zhī, jiàn tā cái néng kě chēng ér yì zhī.**

En voyant sa gloire et son rang, on souhaite qu'il soit déchu ; en voyant sa richesse, on souhaite qu'elle se disperse. En voyant sa beauté, on fait naître en soi des pensées de convoitise ; en s'appropriant ses biens, on souhaite sa mort. Si ses demandes échouent, on engendre aussitôt malédictions et haine. En constatant sa perte, on se met immédiatement à révéler ses fautes. En voyant son physique imparfait on se moque de lui ; en voyant ses talents, on les rabaisse.

#### **Traduction contextuelle :**

Fautes à éviter — (suite) :

- Voir autrui en dignité, richesse et prestige, et souhaiter qu'il soit destitué ou déchu.
- Voir quelqu'un vivre dans l'abondance et souhaiter que sa maison soit ruinée et ses biens dispersés.
- Voir la femme ou la fille d'autrui belle et naître en soi des pensées impures de convoitise sexuelle.
- Quand quelqu'un vous doit de l'argent, souhaiter sa mort pour n'avoir pas à être remboursé.
- Ne pas obtenir par des désirs excessifs ce qu'on veut, et alors maudire et nourrir la haine contre les autres.
- Quand quelqu'un traverse un revers, s'empresse de rappeler et de colporter ses fautes passées.
- Voir une personne au physique disgracieux et, au lieu de la plaindre, s'en moquer et la railler.
- Voir le talent d'autrui et, au lieu de louer, le dénigrer et le rabaisser.
- En secret, inculquer des poisons, des maléfices ou des intrigues pour nuire à autrui.

#### **Commentaire :**

Ces lignes du *Tàishàng Gǎnyìng Piān* dressent le portrait d'un cœur corrompu. Mais il ne s'agit pas seulement d'un réquisitoire moral : le texte trace une véritable cartographie des forces qui détruisent la vie intérieure

et défont le tissu social. Les anciens commentateurs y voyaient un avertissement clair : l'envie, la malveillance, la calomnie ou la joie prise au malheur d'autrui épuisent la réserve de vie confiée à chacun. Dans le langage populaire qui a assuré le succès du traité, de telles attitudes « appellent » la punition, non par colère d'un dieu arbitraire, mais parce que l'ordre moral du monde réagit comme une loi de résonance : ce que l'on sème, on le récolte. Les rancunes intérieures deviennent vite des gestes visibles : la pensée haineuse prépare la parole diffamante, puis la main qui dépouille ou blesse, et c'est toute une chaîne de ruptures qui s'installe.

Xīng Dé approfondit cette lecture en montrant que ces tendances sont d'abord des états vibratoires. Désirer la chute d'un autre ou se réjouir de son échec n'est pas une simple idée fugitive, mais une perturbation réelle qui affecte le Qì. La haine attire autour de soi des résonances de même tonalité ; l'homme qui nourrit ces affects ouvre des canaux de fuite où se dispersent le souffle vital et la stabilité du Shén. Alors les forces bienveillantes se retirent comme on écarte sa main d'un feu brûlant. Ici, l'éthique est déjà pédagogie énergétique.

Dans la perspective du Nèidàn 內丹, ces états sont corrosifs. L'envie et la rancune attisent le *feu violent* (yánhuǒ 炎火), qui consume l'Essence (Jīng 精), disperse le Qì et agite le Shén. Souhaiter la mort d'autrui, c'est mettre en mouvement des motifs de mort dans son propre champ intérieur, que les Trois Cadavres s'empressent de dévorer. La calomnie et la raillerie, quant à elles, percent la membrane du palais supérieur : elles dissipent la clarté de l'esprit et rendent la méditation instable. À l'inverse, une pensée bienveillante allume le feu doux et constant qui permet le raffinement ; la haine, elle, provoque l'explosion qui brise le vase.

Le texte invite ainsi à reconnaître que la moralité est déjà pratique énergétique. Ne pas se réjouir du malheur d'autrui, ne pas nourrir la rancune, ne pas réduire quelqu'un à ses défauts ni étouffer ses talents : autant d'attitudes qui referment les brèches par où s'échappe l'Essence. Xīng Dé propose une contre-pratique simple : dès qu'une émotion hostile surgit, la reconnaître, la dissoudre par la respiration consciente, et rediriger l'intention vers la bienveillance comme par un geste d'aide, une prière silencieuse, une pensée d'encouragement. Ces micro-actes répétés recomposent peu à peu le champ vital et attirent la protection invisible des esprits.

La portée sociale n'est pas moindre. Lorsque la malveillance devient un jeu collectif, lorsque le succès d'autrui nourrit le ressentiment, la confiance entre les hommes se délite. Or cette confiance est le socle même qui permet au pratiquant d'œuvrer intérieurement. Protéger la réputation d'un

frère, se réjouir sincèrement du bonheur d'un autre, encourager les talents : ces gestes nourrissent la cité autant que le vase intérieur.

En définitive, ces phrases rappellent que l'éthique est la première des techniques. Éteindre la jalousie, s'abstenir de médire, ne pas souhaiter le mal, ce sont déjà des disciplines spirituelles. Elles stabilisent le souffle, préservent l'Essence et ouvrent la voie au travail alchimique, qui peut alors porter ses fruits.

---



埋壘厭人，用藥殺樹；恚怒師傅，抵觸父兄；強取強求，好侵好奪；擄掠致富，巧詐求遷；賞罰不平，逸樂過節；苛虐其下，恐嚇於他；怨天尤人，呵風罵雨；鬥合爭訟，妄逐朋黨；用妻妾語，違父母訓；得新忘故，口是心非；貪冒於財，欺罔其上；造作惡語，讒毀平人；毀人稱直，罵神稱正；棄順效逆，背親向疏；指天地以證鄙懷，引神明而鑒猥事。

Mái gǔ yàn rén, yòng yào shā shù; Huì nù shīfù, dǐchù fùxiōng;  
 Qiáng qǔ qiáng qiú, hào qīn hào duó; Lǚ lüè zhì fù, qiǎo zhà qiú  
 qiān; Shǎng fá bù píng, yì lè guò jié; Kē nüè qí xià, kǒng hè yú tā;  
 Yuàn tiān yóu rén, hē fēng mà yǔ; Dòu hé zhēng sòng, wàng zhú  
 péng dǎng; Yòng qī qiè yǔ, wéi fù mǔ xùn; Dé xīn wàng gù, kǒu shì  
 xīn fēi; Tān mào yú cái, qī wǎng qí shàng; Zào zuò è yǔ, chán huī  
 píng rén; Huī rén chēng zhí, mà shén chēng zhèng; Qì shùn xiào nì,  
 bèi qīn xiàng shū; Zhǐ Tiāndì yǐ zhèng bǐ huái, yǐn shén míng ér jiàn  
 wěi shì.

On enterre des poisons et malmène les gens ; on emploie des substances pour empoisonner et tuer les arbres. On nourrit de la colère contre ses maîtres et se heurte à ses pères et frères. On prend et exige par la force, aimant envahir et s’emparer ; on s’enrichit par pillage et use de ruses pour obtenir des promotions. On pratique des récompenses et des châtements inévitables, vit dans l’excès et les plaisirs des fêtes ; on est cruel envers ses subordonnés et terrorise autrui. On se plaint du Ciel et blâme les hommes, invective vent et pluie ; on se livre à querelles et procès, chasse imprudemment amis et partis. On profère paroles de concubine qui violent l’enseignement parental ; on obtient du neuf en oubliant l’ancien, la bouche dit une chose et le cœur en pense une autre. On se jette avidement sur les biens et trompe ses supérieurs ; on profère paroles malveillantes pour calomnier les gens simples. On détruit ceux qui se disent droits et insulte les dieux en se prétendant juste ; on abandonne l’obéissance pour imiter la rébellion, tourne le dos aux siens pour se jeter vers les étrangers. On invoque le ciel et la terre pour légitimer des pensées mesquines, et appelle les esprits mêmes à témoigner d’affaires indignes.

#### **Traduction contextuelle :**

Fautes à éviter — (suite) :

- Employer des arts maléfiques, des pratiques de sorcellerie ou des enchantements pour séduire et tromper les gens.
- Utiliser des poisons pour tuer ou blesser les plantes, les insectes et la végétation.

- Nourrir de la haine contre son maître, lui tenir rancune, s'emporter et le traiter sans respect.
- S'autoriser à heurter, frapper ou injurier père, mère et aînés.
- S'emparer violemment des biens d'autrui ; prendre plaisir à piller et à spolier.
- Ne pas travailler honnêtement, mais mettre sa richesse sur la rapine et la fraude.
- Chercher l'avancement par des moyens rusés et malhonnêtes.
- Accorder récompenses et châtiments avec partialité ; manquer d'équité.
- Se complaire dans l'oisiveté et les plaisirs, sans mesure ni retenue.
- Maltraiter avec cruauté ses subordonnés ou ses serviteurs.
- Intimider les autres, semer la peur dans les cœurs.
- Quand les choses vont mal, rejeter la faute sur les dieux ou sur les autres.
- En cas d'intempéries, insulter et maudire le vent et la pluie.
- Inciter autrui à se battre, provoquer des conflits et encourager des procès.
- S'affilier aveuglément à des bandes ou sectes illégales, participer à des actions malfaisantes.
- Prendre pour guide les paroles des femmes et concubines qui vont contre la raison, et désobéir aux enseignements des parents.
- Aimer le neuf et mépriser l'ancien ; être inconstant et ingrat envers le passé.
- Dire une chose en public et penser tout le contraire en secret (hypocrisie).
- Détourner et corrompre des fonds, dissimuler des malversations aux supérieurs.
- Fabriquer des calomnies pour nuire à des innocents ; monter des pièges et des dénonciations.
- Salir la réputation et la dignité d'autrui tout en se croyant soi-même juste.
- Insulter et blasphémer les divinités tout en se prétendant impartial.
- Abandonner ce qui est conforme à l'ordre du Ciel et imiter ce qui lui est contraire.
- Rompre les liens du sang, négliger ses proches et se montrer servile envers des étrangers.
- Avoir de mauvaises intentions et pourtant appeler le Ciel à témoin ; commettre des actes impurs tout en demandant aux divinités d'y veiller (cynisme et hypocrisie).

### Commentaire :

Ces lignes brossent le portrait d'une âme qui s'épuise à nuire. Creuser des pièges pour autrui, empoisonner les arbres, insulter son maître ou contrarier ses parents ; s'enrichir par le pillage, s'élever par la tromperie ; distribuer récompenses et peines selon l'arbitraire, se vautrer dans l'ivresse des fêtes pendant que d'autres peinent à vivre ; terroriser les subordonnés, se plaindre du Ciel, maudire la pluie et le vent : tous ces gestes participent d'un même mouvement, celui qui détruit les fondements de la vie. Le texte juxtapose ainsi outrages contre la nature et outrages contre l'humain pour rappeler qu'ils relèvent d'une seule dynamique : celui qui ravage le monde extérieur porte en lui-même une graine de ravage.

Les commentateurs traditionnels y voyaient la carte d'un désordre politique et moral. Un homme qui agit ainsi ne commet pas seulement des fautes personnelles : il brise l'armature d'une société et attire sur lui les ripostes des registres célestes.

Xīng Dé reprend cette lecture mais en souligne l'aspect énergétique : chaque action malveillante résonne comme une note dissonante dans le champ vital, créant une onde qui appelle des échos de même tonalité. Enfermer, voler, humilier, c'est alimenter un feu interne dévoyé : l'orgueil allume une flamme trop vive qui consume le *Jīng* 精 ; la rapacité creuse des cavités par où se glissent les forces perverses.

Pour le *Nèidàn* 內丹, ces images sont littérales. Empoisonner un arbre ou briser une gestation symbolise la destruction de la source de vie. Le *Jīng* est semence et continuité ; attaquer la semence extérieure ou sociale revient à appauvrir la semence intérieure. Les violences relationnelles (trahison, usurpation, destruction du foyer) ouvrent des brèches dans les *canaux* (*mài* 脈) où se disperse le *Qì* 氣. Une autorité tyrannique, en instillant la peur et la colère, fait s'enflammer le foie et le cœur, trouble le *Shén* 神 et favorise l'installation des Trois Cadavres. Inversement, protéger la semence, respecter les foyers, maintenir l'ordre juste, ce sont des actes qui conservent l'Essence, stabilisent le Souffle et préservent l'Esprit : les conditions nécessaires pour que l'alchimie interne puisse se déployer.

Xīng Dé invite à lire ces interdits comme des diagnostics : chaque fois que l'un de ces comportements surgit en soi ou autour de soi, c'est le signe qu'un travail intérieur s'impose. La prescription n'est pas seulement morale mais technique : apaiser l'avidité par un geste de restitution, ramener la colère par la respiration, réparer un lien par un acte de service sincère. Ces petites réparations répétées calibrent le *feu interne* (*huǒhòu* 火候) et ferment les fissures par où fuit l'Essence.

Sur le plan collectif, le passage rappelle que l'éthique fonde le milieu dans lequel la pratique peut s'accomplir. Un monde où l'on pille, où l'on ment, où l'on brise semences et foyers n'offre pas le champ stable nécessaire au raffinement intérieur. Protéger la terre, les maisons, les semences et les œuvres d'autrui, c'est servir à la fois la communauté et son propre vase intérieur.

En pratique, le texte suggère un art de la vigilance : reconnaître l'impulsion hostile dès qu'elle surgit, la freiner par quelques respirations profondes, transformer l'intention en acte réparateur comme restituer, soigner, aider, offrir une pensée de bénédiction à la vie offensée, végétale ou humaine. Ces gestes concrets nourrissent *Jīng* et *Qì*, fortifient le *Shén*, et referment les brèches que la malveillance ne cesse d'ouvrir.

---



施與後悔，假借不還；分外營求，力上施設；淫欲過度，心毒貌慈；穢食餒人，左道惑眾；短尺狹度，輕秤小升；以偽雜真，採取姦利；壓良為賤，謾驀愚人；貪婪無厭，咒詛求直。

**Shī yǔ hòuhuǐ, jiǎjiè bù huán; Fēn wài yíng qiú, lì shàng shī shè;  
Yínyù guò dù, xīn dú mào cí; Huì shí wèi rén, zuǒdào huò zhòng;  
Duǎn chǐ xiá dù, qīng chéng xiǎo shēng; Yǐ wěi zá zhēn, cǎiqǔ jiān lì;  
Yā liáng wéi jiàn, màn mò yúrén; Tānlán wú yàn, zhòuzǔ qiú zhí.**

Donner avec regret, prêter sans rendre ; désirer toujours plus que ce qui est juste, imposer aux autres au-delà de leurs forces ; s'abandonner à des désirs excessifs, nourrir un cœur empoisonné sous une apparence compatissante ; donner aux autres une nourriture impure, séduire la foule par des voies détournées ; employer de fausses mesures et de faux poids, mêler le faux au vrai pour en tirer profit ; rabaisser les gens honnêtes et tromper sans scrupule les ignorants ; être insatiable dans sa cupidité et recourir aux malédictions pour obtenir justice.

#### **Traduction contextuelle :**

Fautes à éviter — (suite) :

- Faire l'aumône ou donner des biens, puis le regretter aussitôt.
- Emprunter des biens ou de l'argent et refuser de les rendre.
- Ne pas respecter sa condition et poursuivre follement des choses inaccessibles.
- Dans la nourriture et la vaisselle, rechercher l'excès de luxe et de raffinement.
- Se livrer à la luxure démesurée, s'abandonner aux désirs sans retenue.
- Avoir le cœur empli de malveillance mais montrer un visage de bonté et de douceur.
- Vendre ou donner aux autres des aliments souillés ou impurs.
- Employer la sorcellerie ou des pratiques occultes pour séduire et tromper la multitude.
- Utiliser des mesures, poids et contenants falsifiés ; mêler du faux au vrai pour vendre et obtenir un gain frauduleux.
- Fort de son pouvoir ou de sa richesse, contraindre des familles honnêtes à des métiers déshonorants.
- Tromper ou insulter les personnes simples et ignorantes.
- Nourrir une avidité sans fin pour la renommée, le profit et le pouvoir.
- Maudire le Ciel, la Terre et les divinités pour se justifier et prétendre avoir raison.

### Commentaire :

Ce passage poursuit l'énumération des comportements qui détournent l'homme de la Voie. Il dénonce l'inconstance du cœur : donner puis regretter, emprunter sans rendre, rechercher au-delà de ce que l'on mérite, ou s'épuiser en dépenses insensées. Tous ces gestes traduisent une avidité intérieure, opposée à la constance et à la sincérité qui sont l'empreinte du Dào.

Xīng Dé attire l'attention sur le contraste entre l'apparence et la réalité : un cœur rempli de poison peut se cacher derrière une façade de compassion. Nourrir autrui avec des aliments impurs n'est pas seulement une faute matérielle, mais le symbole d'une corruption plus profonde : transmettre un souffle vicié au lieu d'un souffle vital pur. Dans l'ordre de l'alchimie interne, c'est comme introduire un *Qì* impur dans le vase, obstruant les canaux et détruisant le raffinement du *Jīng* et du *Shén*.

Viennent ensuite les tromperies dans les échanges : mesures tronquées, balances falsifiées, mélange du faux et du vrai. Ces fraudes ne sont pas de simples délits économiques ; elles sont l'image de l'incapacité du cœur à discerner l'authentique du factice. Pour le *Nèidàn* 內丹, c'est l'équivalent d'une erreur fatale : confondre le plomb et le mercure, manquer l'union juste du Yīn et du Yáng.

La mention des « *profits dévoyés* » et de l'oppression des honnêtes gens décrit la perversion de la fonction sociale : le juste est rabaissé, le naïf exploité, l'ordre cosmique inversé. L'avidité sans fond et le recours aux malédictions pour se donner raison achèvent ce tableau : le Cœur, au lieu d'être un miroir limpide, devient un puits obscur où s'accumulent les causes de malheur.

En somme, toutes ces fautes convergent vers une même conséquence : l'énergie vitale se gaspille dans l'excès, le *Shén* s'assombrit dans le mensonge, et la Voie se brise sous l'avidité. Pour l'adepte du Dào, les éviter n'est pas seulement obéir à une morale : c'est préserver la clarté des souffles intérieurs, la condition même de l'immortalité spirituelle.

---

嗜酒悖亂，骨肉忿爭；男不忠良，女不柔順；不和其室，不敬其夫；每好矜誇，當行妒忌；無行於妻子，失禮於舅姑；輕慢先靈，違逆上命；作為無益，懷挾外心；自咒咒他，偏憎偏愛；越井越灶，跳食跳人；損子墮胎，行多隱僻；晦臘歌舞，朔旦號怒；對北涕唾及溺，對灶吟詠及哭；又以灶火燒香，穢柴作食；夜起裸露，八節行刑；唾流星，指虹霓；輒指三光，久視日月；春月燎獵，對北惡罵，無故殺龜打蛇……如是等罪，司命隨其輕重，奪其紀算。算盡則死；死有餘責，乃殃及子孫。

Shì jiǔ bèi luàn, gǔròu fèn zhēng; Nán bù zhōng liáng, nǚ bù róushùn; Bù hé qí shì, bù jìng qí fū; Měi hào jīn kuā, dāng xíng dùjì; Wú xíng yú qī-zǐ, shī lǐ yú jiù-gū; Qīng màn xiān líng, wéi nì shàng mìng; Zuòwéi wú yì, huái xié wài xīn; Zì zhòu zhòu tā, piān zēng piān ài; Yuè jīng yuè zào, tiào shí tiào rén; Sǔn zǐ duò tāi, xíng duō yǐn pì; Huì là gē wǔ, shuò dàn hào nù; Duì běi tì tuò jí nì, duì zào yín yǒng jí kū; Yòu yǐ zào huǒ shāo xiāng, huì chái zuò shí; Yè qǐ luǒ lù, bā jié xíng xíng; Tuò liú xīng, zhǐ hóng ní; Zhé zhǐ sān guāng, jiǔ shì rì yuè; Chūn yuè liǎo liè, duì běi è mà, wú gù shā guī dǎ shé... Rú shì děng zuì, Sī Mìng suí qí qīng zhòng, duó qí jì suàn. Suàn jìn zé sǐ; sǐ yǒu yú zé, nǎi yāng jí zǐsūn.

L'ivrognerie sème le désordre et fait naître des querelles parmi les proches ; les hommes perdent loyauté et droiture, les femmes ne montrent plus douceur et obéissance. Le foyer n'est plus harmonieux, on ne respecte plus son époux. On aime la vaine ostentation et nourrit la jalousie ; on néglige ses enfants et offense les beaux-parents. On méprise les ancêtres et transgresse les ordres supérieurs ; les actes sont vains et le cœur est plein d'intentions étrangères. On maudit autrui, on aime et on déteste par favoritisme. On franchit les puits et pénètre les foyers, on se jette sur la nourriture et blesse les gens ; on nuit aux enfants, provoque des avortements et multiplie les actions secrètes et perverses. On chante et danse lors des veilles rituelles, et au premier jour du mois on pousse des cris de colère ; on adresse au nord larmes, crachats et souillures, on psalmodie et sanglote face au foyer. On brûle encens dans le foyer avec des combustibles impurs ; on se lève la nuit pour se montrer nu et commettre des actes iniques pendant les grandes fêtes. On crache sur les étoiles filantes, montre du doigt les arcs-en-ciel, atteste contre les Trois Luminaires et fixe trop longtemps le Soleil et la Lune ; au printemps et durant la chasse on allume des feux, insulte le nord, tue tortues et frappe serpents sans raison... Pour de tels crimes, les officiers du Destin, selon leur gravité, retranchent du registre vital : quand le compte est épuisé, vient la mort. La

mort porte encore de la dette, et les malheurs retombent sur les enfants et petits-enfants.

**Traduction contextuelle :**

Fautes à éviter — (suite et fin de l'énumération) :

- Aimer s'enivrer de vin au point d'être souvent ivre, perdre la mesure et troubler sa raison.
- Se quereller avec les siens, nourrir rancune et ne pas savoir céder.
- L'homme qui manque de loyauté et de bonté ; la femme qui n'est pas douce et docile.
- Le mari qui maltraite sa femme et provoque la discorde au sein du foyer.
- L'épouse qui manque de respect ou de fidélité envers son mari.
- L'homme vaniteux qui aime se flatter sans cesse ; la femme qui rivalise sans cesse pour être favorite et nourrit la jalousie.
- Ne pas traiter son épouse avec respect ni éduquer ses enfants dans la droiture.
- La belle-fille qui ne respecte pas ses beaux-parents, qui n'est ni filiale ni courtoise.
- Ne pas respecter les rites funéraires envers ses ancêtres ; ne pas manifester de piété lors des inhumations et des offrandes.
- Désobéir aux aînés et aux supérieurs.
- Se perdre dans les divertissements et les jeux au point de perdre ses objectifs ; mener des actions vaines et inutiles.
- Nourrir en secret des pensées de rébellion ou de perfidie.
- S'injurier soi-même en clamant sa fausse innocence, ou lancer des malédictions sur autrui pour apaiser sa colère.
- Traiter les gens de manière inéquitable, favoriser ses amis et exclure ceux qu'on déteste.
- Marcher au-dessus d'un puits, d'un foyer, sauter par-dessus la nourriture ou par-dessus une personne (tabous rituels).
- Noyer des nourrissons ou provoquer avortements.
- Mener une conduite obscène ou déshonnête.
- Organiser des chants et des danses au terme du mois ou à la fin de l'année ; le matin du premier jour accomplir cris et colères ; proférer injures et hurlements à l'aurore.
- Se moucher, cracher, uriner ou déféquer en faisant face au nord.
- Chanter ou pleurer en faisant face au foyer ; allumer l'encens avec le feu du foyer ; utiliser des branches souillées pour cuisiner.
- Se lever la nuit nu et exposé.

- Pendant les fêtes solsticiales et équinoxiales (Lìchūn, Lìxià, Lìqiū, Lìdōng, Chūnfēn, Qiūfēn, Xiàzhì, Dōngzhì), infliger des punitions corporelles ou tuer des êtres (interdit rituel).
- Cracher sur les étoiles filantes, pointer du doigt l’arc-en-ciel, désigner le Soleil, la Lune et les astres ; regarder longtemps ou fixer avec colère le Soleil et la Lune.
- Au printemps, incendier les bois et chasser ou massacrer les oiseaux et les animaux.
- Sans raison valable, tuer tortues ou serpent.

Les fautes ci-dessus font partie des cent-soixante-dix offenses énumérées. Selon la loi céleste des registres, la divinité du Destin réduit la durée de vie en proportion de la gravité des crimes : la réduction achevée entraîne la mort ; si la peine est encore insuffisante, les calamités retomberont sur les descendants.

### **Commentaire :**

Ce passage déroule une série d’interdits qui embrassent tous les plans de l’existence : abus des sens, désordres familiaux, manquements rituels, irrespect cosmique. L’ivresse et la débauche ouvrent la liste : elles troublent la clarté du *Shén*, sèment la discorde entre proches et brisent l’harmonie du foyer. La fidélité de l’homme et la douceur de la femme ne sont pas ici des carcans sociaux, mais les garants d’un équilibre des rôles qui reflète l’accord du Yīn et du Yáng. Lorsque le couple ou la famille se déchirent, le souffle vital se rompt, et la maison devient inhabitable aux esprits protecteurs.

Viennent ensuite la vanité, la jalousie, l’ingratitude envers les aïeux et l’irrespect des ancêtres : autant de signes d’un cœur qui s’éloigne de ses racines. Dans le langage de l’alchimie, c’est couper le lien avec la mémoire lumineuse du corps, perdre l’axe du *Mìng* 命, le *mandat vital*. De même, maudire autrui ou soi-même, cultiver des haines ou des amours biaisées, ce sont autant de fissures ouvertes dans le champ énergétique, où se glissent aussitôt les influences perverses.

Le texte mentionne aussi des gestes jugés polluants ou sacrilèges : franchir un puits ou un fourneau, symboles de l’Eau et du Feu ; cracher ou uriner vers le Nord, direction du pôle céleste ; chanter ou pleurer devant le foyer ; brûler de l’encens dans une flamme impure. Autant d’actes qui, aux yeux des anciens, offensent les puissances qui nourrissent et protègent la vie quotidienne.

Pour Xīng Dé, il ne faut pas y voir de simples superstitions, mais une pédagogie subtile : rappeler que les forces vitales, eau, feu, astres, doivent

être traitées avec respect. Profaner ces éléments, c'est ternir le vase intérieur, car l'univers n'est rien d'autre que notre miroir.

La liste s'élargit jusqu'aux actes cosmiques : pointer du doigt le Soleil, la Lune, les étoiles ; fixer trop longtemps leurs lumières ; insulter la direction du Nord ; tuer sans motif des animaux symboliques comme la tortue ou le serpent. Chacun de ces gestes rompt le lien de l'homme avec le ciel, chacun disperse l'accord qui relie microcosme et macrocosme. Or l'alchimie interne enseigne la contemplation respectueuse des astres et la sublimation des forces animales en soi (tortue, serpent, dragon, tigre) qui doivent être élevées et transformées, non détruites.

Le verdict est sans détour : pour toutes ces fautes, le Seigneur du Destin retranche, selon leur gravité, années ou unités de vie. Quand le compte est épuisé, la mort survient ; et si la dette demeure, le malheur s'abat sur les descendants. C'est la logique de la résonance universelle : le désordre d'un seul cœur ne détruit pas seulement l'individu, il marque la lignée entière. Le texte appelle donc à un respect intégral : du corps et de la famille, des maîtres et des ancêtres, du feu et de l'eau, des astres et des animaux. Ce respect n'est pas superstition, mais la manière juste d'habiter le monde, condition nécessaire pour que l'alchimie intérieure s'épanouisse et que le souffle vital se transmette sans rupture.

---

又諸橫取人財者，乃計其妻子家口以當之，漸至死喪。若不死喪，則有水火盜賊、遺亡器物、疾病口舌諸事，以當妄取之值。

**Yòu zhū héng qǔ rén cái zhě, nǎi jì qí qīzǐ jiākǒu yǐ dāng zhī, jiàn zhì sǐsàng. Ruò bù sǐsàng, zé yǒu shuǐhuǒ dàoézéi, yí wáng qìwù, jíbìng kǒushé zhū shì, yǐ dāng wàng qǔ zhī zhí.**

Ceux qui s'emparent injustement des biens d'autrui font porter ce fardeau à leurs femmes, à leurs enfants et à leur foyer, jusqu'à ce que la mort et le deuil les frappent. Si la mort ne survient pas, alors c'est sous forme d'inondations et d'incendies, de vols, de pertes matérielles, de maladies et de querelles, que se manifeste le prix de leur faute.

### **Traduction contextuelle :**

Pour ceux qui s'approprient par des moyens injustes les biens d'autrui, on prendra la vie de leur épouse, de leurs enfants et des membres de leur famille pour compenser la somme indûment obtenue, de sorte qu'ils périront peu à peu. Si, au contraire, la famille comprend des personnes vertueuses et pieuses, ou si les ancêtres ont accumulé de grands mérites, et qu'il n'est donc pas possible de leur ôter la vie, alors des calamités frapperont leurs biens pour compenser le vol : inondations, incendies, pillages, vols, disparition d'objets précieux, maladies nécessitant soins et prières, procès et querelles judiciaires, etc., autant d'avaries qui ruineront leurs fortunes pour équilibrer le compte des prises illicitement faites.

### **Commentaire :**

Le texte met ici en garde contre l'avidité et l'appropriation injuste. Pour les anciens commentateurs, la leçon est claire : le Ciel équilibre toujours les comptes. Ce qui a été pris sans droit ne demeure jamais ; il est restitué sous une autre forme, par des malheurs qui frappent les proches ou par des calamités qui atteignent la maison. La faute d'un seul corrompt la prospérité de tous ceux qui lui sont liés.

Xīng Dé relit ce principe dans une logique énergétique : prendre injustement, c'est introduire dans son champ vital une vibration de dette. Cette dette appelle naturellement une compensation, qui peut se manifester dans le corps (maladies), dans le foyer (querelles, pertes, deuils), ou dans l'environnement (incendies, inondations, vols). L'acte dévie le flux du Qì, et cette torsion se répercute tôt ou tard sur les proches, comme si la faute circulait dans le réseau familial.

Dans la perspective du *Nèidàn* 內丹, « voler la richesse » ne désigne pas seulement les biens matériels, mais aussi l'Essence (*Jīng*). Dissiper ou s'approprier injustement l'énergie d'autrui, par séduction, manipulation ou abus, c'est contracter une dette subtile. Le mécanisme de compensation agit alors de lui-même : si ce n'est pas la mort prématurée qui règle la faute, ce seront des dispersions comme les pertes, maladies, accidents. Le processus est le même que dans le four alchimique : si l'on force le raffinement et prend ce qui n'a pas mûri, on provoque une explosion ou une perte qui rétablit l'équilibre.

Les textes comparent souvent le *Jīng* à l'or ou au jade. Le *Xìng Mìng Guī Zhǐ* 性命圭旨 rappelle : « *Ceux qui cherchent la voie dans l'or et l'argent se trompent de trésor ; le vrai trésor est l'or du corps.* » L'accumulation injuste de richesses extérieures n'est que le reflet d'un désordre intérieur : la perte ou le détournement de l'Essence. Le *Xiūzhēn Tú* 修真圖 illustre ce danger : les organes y apparaissent comme des coffres de trésors ; voler ou tromper, c'est en réalité forcer ces coffres et introduire du désordre, qui finit par se retourner contre l'agresseur sous forme de maladies ou de malheurs domestiques.

Ainsi, la mise en garde du traité ne vise pas seulement le vol matériel. Elle révèle un principe plus profond : la véritable richesse est l'Essence vitale. Celui qui pille à l'extérieur ou dissipe à l'intérieur s'appauvrit inexorablement. Car l'univers réclame toujours compensation. L'adepte véritable, lui, protège et cultive son trésor interne. Il sait que le seul or durable est celui du *Dào*, l'or vivant du *Jīng* raffiné en *Qì*, puis en *Shén*.

---



又枉殺人者，是易刀兵而相殺也。取非義之財者，譬如漏脯救饑，鴆酒止渴；非不暫飽，死亦及之。

**Yòu wǎng shā rén zhě, shì yì dāo bīng ér xiāng shā yě. Qǔ fēi yì zhī cái zhě, pì rú lòu fǔ jiù jī, zhèn jiǔ zhǐ kě; Fēi bù zàn bǎo, sǐ yì jí zhī.**

Celui qui tue injustement les hommes, c'est comme s'il échangeait des armes pour être tué à son tour. Celui qui s'empare de richesses illégitimes ressemble à celui qui apaise sa faim avec de la viande pourrie, ou sa soif avec un vin empoisonné : s'il trouve un soulagement passager, la mort finit pourtant par l'atteindre.

### **Traduction contextuelle :**

Il y a aussi des personnes qui semblent avoir été tuées sans raison, apparemment victimes d'une injustice : en fait, c'est parce qu'elles ont autrefois tué d'autres personnes, et elles sont maintenant frappées par la lame d'autrui, un accident de la route, les ravages de la guerre, etc. Quiconque s'empare de richesses injustes est comme celui qui irait manger la chair trempée par l'eau qui fuit du toit, ou boire le vin macéré avec les plumes d'un oiseau venimeux : non seulement il ne trouvera pas un soulagement ou une subsistance provisoire, mais il perdra sa vie.

### **Commentaire :**

Le *Tàishàng Gǎnyìng Piān* condense ici la loi du retour en deux images saisissantes. Le meurtre appelle le meurtre : le sang versé attire inmanquablement le sang. La possession injuste, même si elle apporte un soulagement immédiat, est comparée à de la viande avariée pour apaiser la faim ou à un vin empoisonné pour étancher la soif : ce qui semble bénéfique devient poison et conduit à la mort. Les commentateurs traditionnels insistent sur cette clarté : nul ne peut croire échapper à la rétribution, car tout gain entaché d'injustice porte déjà en lui le germe de la ruine.

Xīng Dé lit dans ces images la description d'un processus énergétique. Tuer injustement ou s'emparer d'un bien illégitime, c'est attirer dans son propre champ une onde de violence. Cet acte s'imprime comme une semence invisible qui finit toujours par germer. Le répit est illusoire : en profondeur, le *Qì* se corrompt, le *Shén* s'assombrit, et les conditions de la destruction se mettent en place.

Dans la perspective du *Nèidàn* 內丹, ces avertissements prennent une dimension alchimique. Se nourrir de biens injustes ou d'actes sanglants, c'est ingérer une énergie impure qui agit comme un poison. Le corps et l'esprit peuvent sembler momentanément stimulés, mais la vitalité se

trouve rongée à la racine. De même que l'or véritable ne se forge qu'avec des matières pures, l'immortalité ne peut naître que de conduites droites. Introduire dans le vase intérieur une énergie entachée par le meurtre ou le vol, c'est souiller le processus du raffinement et inverser la transmutation.

Ainsi, derrière l'exhortation morale se dévoile une pédagogie subtile : tout gain injuste est une nourriture avariée, tout meurtre injuste une blessure retournée contre soi. Le pratiquant qui aspire au Dào doit comprendre que seule la droiture nourrit le souffle vital, et que toute transgression de l'ordre juste n'est qu'un poison à effet différé.

---

夫心起於善，善雖未為，而吉神已隨之；或心起於惡，惡雖未為，而兇神已隨之。其有曾行惡事，後自改悔，諸惡莫作，眾善奉行，久久必獲吉慶；所謂轉禍為福也。故吉人語善、視善、行善，一日有三善，三年天必降之福。兇人語惡、視惡、行惡，一日有三惡，三年天必降之禍。胡不勉而行之？

**Fú xīn qǐ yú shàn, shàn suī wèi wéi, ér jí shén yǐ suí zhī; Huò xīn qǐ yú è, è suī wèi wéi, ér xiōng shén yǐ suí zhī. Qí yǒu céng xíng è shì, hòu zì gǎi huǐ, zhū è mò zuò, zhòng shàn fèng xíng, jiǔjiǔ bì huò jíqìng; Suǒ wèi zhuǎn huò wéi fú yě. Gù jí rén yǔ shàn, shì shàn, xíng shàn, yī rì yǒu sān shàn, sān nián Tiān bì jiàng zhī fú. Xiōng rén yǔ è, shì è, xíng è, yī rì yǒu sān è, sān nián Tiān bì jiàng zhī huò. Hú bù miǎn ér xíng zhī?**

Lorsque le cœur s'élève vers le bien, même si l'acte n'a pas encore été accompli, déjà les esprits bénéfiques l'accompagnent. Mais lorsque le cœur s'élève vers le mal, même si l'acte n'a pas encore été commis, déjà les esprits néfastes le suivent. Celui qui a commis des fautes, mais qui se corrige et se repent, cesse toute mauvaise action et pratique sincèrement le bien, obtiendra avec le temps bonheur et réjouissance : c'est ce qu'on appelle transformer le malheur en bonheur.

Ainsi l'homme de bien qui parle, regarde et agit selon le bien : s'il accomplit trois biens en une seule journée, au bout de trois années le Ciel fera descendre sur lui ses bénédictions. Mais l'homme néfaste qui parle, regarde et agit selon le mal : s'il commet trois maux en une seule journée, au bout de trois années le Ciel fera descendre sur lui les désastres. Pourquoi ne pas s'appliquer à pratiquer le bien ?

### **Traduction contextuelle :**

Lorsqu'un bon mouvement s'élève dans le cœur, même si l'action n'a pas encore été accomplie, déjà les divinités bienveillantes en sont touchées et espèrent voir l'œuvre s'accomplir, de sorte qu'elles accordent leur bénédiction. À l'inverse, lorsqu'une mauvaise pensée surgit, même si l'acte n'a pas encore été commis, déjà les esprits néfastes s'en émeuvent, attendant que le mal soit à son comble pour faire tomber le désastre.

Si quelqu'un a commis des fautes mais vient ensuite à s'en repentir et à les corriger, s'il s'abstient désormais de tout mal et s'efforce d'accomplir toutes les bonnes actions, en persévérant ainsi, il parviendra assurément à la félicité et au bonheur. C'est ce qu'on appelle transformer le malheur en bénédiction.

Ainsi, l'homme vertueux, dont les paroles, le regard et les actes sont empreints de bonté, s'il persiste trois années sans relâche, voit sa bonté se purifier totalement et attire infailliblement bénédictions et bonheurs. (Il ne faut pas comprendre que les bénédictions n'arrivent qu'après trois ans, mais que c'est au terme de trois ans que l'on en perçoit pleinement les effets.)

De même, l'homme pervers, dont les paroles, le regard et les actes sont imprégnés de mal, s'il agit ainsi trois années durant, aura déjà causé d'innombrables maux aux hommes et aux êtres ; et s'il n'a pas corrigé sa conduite au bout de ces trois ans, il ne la corrigera jamais. Le malheur et le désastre s'abattront nécessairement sur lui. (Cela ne veut pas dire que le Ciel attend trois ans pour punir, mais plutôt que le Ciel ne renonce jamais aisément à sauver les hommes.)

Un homme qui ne pratique pas le bien, n'a-t-il donc pas peur du malheur ? Et ne désire-t-il pas recevoir la bénédiction ?

### **Commentaire :**

Ce passage répond directement à l'ouverture du traité : « *le malheur et le bonheur n'ont pas de porte, c'est l'homme qui les attire* ». L'accent est mis ici sur la puissance créatrice de l'intention : avant même l'action, l'orientation du cœur a déjà mis en branle les forces invisibles. Pour les anciens commentateurs, il s'agit d'une exhortation radicale : l'univers résonne à la simple pensée.

Xīng Dé insiste sur cette dimension vibratoire : chaque pensée est une graine, chaque mouvement intérieur émet une onde. Les « *esprits* » qui accompagnent le bien ou le mal ne sont pas tant des entités extérieures que des résonances énergétiques. Penser le bien, c'est déjà ouvrir une circulation lumineuse qui attire la protection. Penser le mal, c'est déjà fissurer le champ intérieur, appelant les influences sombres à s'y engouffrer.

Ce passage met aussi en lumière la possibilité de conversion. Même après avoir accumulé des fautes, la sincérité du repentir et la persévérance dans le bien purifient peu à peu le champ énergétique. Les ténèbres se dissipent comme une ombre devant la lumière. Le texte appelle cela « *transformer le malheur en bonheur* » (zhuǎn huò wéi fú 轉禍為福).

Dans la perspective du *Nèidàn* 內丹, c'est l'image même de la transmutation : le plomb obscur des désirs et des erreurs devient le mercure lumineux de la clarté et de la longévité.

Enfin, l'image des « *trois bonnes actions par jour, trois années pour recevoir la bénédiction* » souligne la vertu de la constance. Comme en alchimie, ce n'est pas l'exploit ponctuel qui importe, mais l'effort répété, goutte après goutte, jusqu'à ce que le vase intérieur soit plein. Trois ans forment un cycle complet, un temps de maturation. Symétriquement, persister trois ans dans le mal, c'est semer les graines d'une ruine certaine.

Ce passage est donc à la fois avertissement et encouragement. Il rappelle que l'univers répond immédiatement à l'intention, mais qu'il est toujours possible d'inverser le cours de sa destinée. Pour l'alchimiste, c'est là la véritable maîtrise du feu : orienter le cœur avec constance, afin que chaque souffle soit nourriture de la transmutation intérieure.

---



太上老君寶誥  
志心皈命禮

**Tàishàng Lǎojūn bǎogào**  
**Zhìxīn guīmìng lǐ**

Précieux Éloge du Très-Haut Seigneur Lao  
De tout cœur, je me tourne vers lui, je lui confie ma vie et je rends  
hommage.

**太上老君寶誥**

*Trésor d'Invocations au Très-Haut Seigneur Lao.* (bǎogào 寶誥 désigne un texte d'hommage ou de proclamation sacrée, un « précieux éloge » récité lors des rituels daoïstes pour exalter et invoquer une divinité.)

**志心皈命禮**

*De tout cœur, je me tourne vers lui, je lui confie ma vie et je rends hommage.* (zhìxīn 志心 : avec une intention entière, sincère. guīmìng 皈命 : se remettre, se consacrer à, litt. « retourner et confier sa destinée ». lǐ 禮 : rendre le salut rituel, faire révérence.)

**Commentaire :**

Le Bǎogào 寶誥, littéralement « proclamation précieuse », est une prière solennelle récitée dans les temples daoïstes pour invoquer une divinité, l'exalter et recevoir sa protection. Celui-ci est dédié à Tàishàng Lǎojūn 太上老君, Laozi divinisé, honoré comme l'un des plus hauts seigneurs du Dào.

La formule de fermeture « *De tout cœur, je me tourne vers lui, je lui confie ma vie et je rends hommage* » (zhìxīn guīmìng lǐ 志心皈命禮) marque un seuil rituel : le passage de la dispersion ordinaire à la concentration. En prononçant ces mots, le fidèle recueille son Cœur xīn 心, centre son intention et ouvre le canal de communication avec la divinité invoquée. L'offrande véritable n'est pas matérielle mais intérieure : une sincérité unifiée, libre de duplicité.

Xīng Dé souligne que le Bǎogào est en lui-même une pratique alchimique. « *Se confier* » (guīmìng 皈命) signifie aussi ramener les souffles dispersés à leur source, remettre son mandat vital non aux passions et aux illusions, mais au Dào. Le geste rituel de l'inclination n'est pas une soumission servile, mais l'ajustement du corps et du souffle à la rectitude cosmique.

Dans la lecture du *Nèidàn* 內丹, cette formule équivaut à allumer le four interne par la clarté du cœur. Le pratiquant concentre sa *volonté* (*zhì* 志), purifie son *esprit* (*xīn* 心), oriente son *destin* (*mìng* 命) vers le Dào, et scelle le tout par la *révérence rituelle* (*lǐ* 禮), qui harmonise l'intérieur et l'extérieur. C'est le moment où l'alchimie devient possible : la sincérité ouvre la porte du raffinement.

Les *Bǎogào* 寶誥 ont aussi une fonction pédagogique. Ces proclamations solennelles n'étaient pas seulement destinées aux grands rituels, mais servaient aussi de supports de mémoire et de concentration pour les disciples ordinaires. Leur rythme, leurs répétitions et leurs images frappantes permettaient de graver dans le cœur les principes fondamentaux du Dào.

En récitant ces formules, les fidèles apprenaient à recueillir leur *xīn*, à ordonner leur souffle, à orienter leur *mìng*. Le texte sacré devenait un fil conducteur : il enseignait, par la parole rituelle elle-même, comment transformer une dispersion quotidienne en focalisation intérieure. En ce sens, le *Bǎogào* est à la fois invocation, enseignement et pratique alchimique condensée.

---



隨方設教。歷劫度人。為皇者師、帝者師、王者師。假名易號。立天之道、地之道、人之道。隱聖顯凡。總千二百之官君。包萬億重之梵炁。化行今古。著道德凡五千言。主握陰陽。命雷霆用九五數。大悲大願。大聖大慈。太上老君。道德天尊。

**Suí fāng shè jiào, lì jié dù rén. Wéi huáng zhě shī, dì zhě shī, wáng zhě shī. Jiǎ míng yì hào, lì tiān zhī dào, dì zhī dào, rén zhī dào. Yīn shèng xiǎn fán, zǒng qiān èrbǎi zhī guān jūn. Bāo wànyì zhòng zhī fàn wú. Huà xíng jīn gǔ, zhù Dàodé fán wǔ qiān yán. Zhǔ wò yīnyáng, mìng léitíng yòng jiǔ wǔ shù. Dà bēi dà yuàn, dà shèng dà cí. Tàishàng Lǎojūn, Dàodé Tiānzūn.**

Selon les lieux, il établit l'enseignement ; à travers les kalpas<sup>2</sup>, il délivre les êtres. Il est le maître des empereurs, le maître des souverains célestes, le maître des rois terrestres. Il emprunte des noms et change de titres, afin d'établir la Voie du Ciel, la Voie de la Terre et la Voie de l'Homme. Il dissimule la sainteté et se manifeste parmi les hommes, gouvernant sur mille deux cents dignitaires et seigneurs. Il embrasse les myriades de couches du Vide infini. À travers l'ancien et le présent, il agit par transformation, et il a consigné la Voie et la Vertu en environ cinq mille caractères. Il tient en main le Yīn et le Yáng, il commande aux tonnerres et use du nombre neuf-cinq. Grande est sa compassion, grands sont ses vœux, grande est sa sainteté, grande est sa bienveillance. Le Très-Haut Seigneur Lao, Honorable Céleste du Dào et de la Vertu.

### **Commentaire :**

Ce passage du *Bǎogào* proclame l'universalité de Tàishàng Lǎojūn 太上老君. Son enseignement se déploie dans tous les lieux et à travers toutes les ères, franchissant les cycles cosmiques pour guider les êtres. La tradition religieuse daoïste le reconnaît ainsi comme un sauveur universel. Mais il n'enseigne pas seulement aux humbles : les empereurs, les rois et les souverains eux-mêmes reçoivent sa doctrine.

---

<sup>2</sup> Kalpa (劫, jié) : terme d'origine sanskrite (कल्प, *kalpa*), désignant dans la cosmologie indienne et bouddhique une période cosmique d'une durée incalculable, correspondant à un cycle complet de création, d'existence et de destruction de l'univers. Les textes bouddhiques distinguent les grands kalpas (*mahākalpa*) et les petits kalpas (*antarkalpa*), chaque grand kalpa se subdivisant en quatre phases : formation, stabilité, destruction et vacuité. Dans le contexte daoïste, le mot jié 劫 fut repris pour exprimer une idée semblable de cycle cosmique immense, servant à évoquer la mesure du temps céleste ou les longues périodes nécessaires à la transformation spirituelle.

Ses noms et ses titres varient selon les mondes et les temps : Tàishàng, Lǎojūn, Dàodé Tiānzūn. Chacune de ces appellations révèle une facette de son être, comme si l'incommensurable ne pouvait être nommé qu'à travers la multiplicité des attributs.

Le texte précise qu'il fonde les trois Voies : celle du Ciel, celle de la Terre et celle de l'Homme. Il incarne ainsi l'axe triple de l'ordre cosmique, où se rejoignent les souffles célestes, terrestres et humains. Tantôt il demeure caché dans la sainteté, tantôt il se manifeste sous une apparence ordinaire : principe d'« *incarnation* » qui fait de Laozi à la fois un maître visible et un mystère voilé.

Le *Bǎogào* rappelle aussi que c'est lui qui a composé les cinq mille caractères du *Dàodé jīng* 道德經 (*Le Livre de la Voie et de la Vertu*), condensant la sagesse du Dào en un seul livre. Il est celui qui tient dans sa main les forces du Yīn et du Yáng, qui commande au tonnerre par le nombre neuf-cinq, chiffre de la souveraineté suprême dans le *Yì Jīng* 易經 (*Classique des Mutations*). Et le texte s'achève sur ses titres solennels : « *grande compassion, grand vœu, grande sainteté, grande bienveillance* », avant de proclamer son nom vénérable : Dàodé Tiānzūn, l'« *Honorable Céleste du Dào et de la Vertu* ».

Pour l'adepte du *Nèidàn* 內丹, ce *Bǎogào* n'est pas seulement une louange extérieure : il dessine une carte intérieure. Lorsque le texte dit que Laozi fonde les trois Voies, cela résonne avec les trois trésors du corps *Jīng*, *Qì*, *Shén*, et avec les trois champs de cinabre, les *dāntián*. Quand il est dit qu'il tient le Yīn et le Yáng et qu'il commande au tonnerre, c'est une métaphore de la maîtrise du *feu interne* (*huǒhòu* 火候) et de l'énergie des reins, où le tonnerre symbolise l'éclair fulgurant né de l'union du Dragon et du Tigre.

Ainsi, réciter ce *Bǎogào* ne revient pas à invoquer une divinité lointaine : c'est faire appel en soi à la *Pureté originelle* (*Qīngjìng* 清淨) que Tàishàng Lǎojūn incarne, et aligner son propre vase intérieur sur le rythme éternel du Dào.

《太上感應篇》圖說目錄  
《Tàishàng Gǎnyìng Piān》 Túshuō Mùlù

**Table des matières illustrée du Traité  
des Réponses et des Rétributions du  
Très-Haut**



# Introduction à la partie illustrée du *Tàishàng Gǎnyìng Piān*

---

Les éditions illustrées du *Tàishàng Gǎnyìng Piān*, connues sous le nom de *Túshuō* (圖說, « illustrations et explications »), avaient pour but d'incarner visuellement la loi des rétributions et d'en rendre l'enseignement immédiatement accessible. Chaque exemple, tiré de l'histoire ou de la tradition, montre concrètement comment la piété, la droiture ou la bienveillance attirent bénédictions et prospérité, tandis que la luxure, l'avidité ou la cruauté conduisent inévitablement au malheur et à la ruine.

Le premier rouleau s'ouvre sur la *rétribution de la piété filiale suprême*, vertu cardinale de la tradition confucéenne, mise en image à travers des personnages comme Zhào Jǔxiān ou Dǒng Yǒng, dont la conduite vertueuse fut récompensée par le Ciel. Suivent des récits illustrant la *rétribution de l'absence de luxure*, de *l'amour de la justice*, et des exemples touchant aux plus hautes charges de l'État : ministres vertueux dont la probité fit la prospérité de leur lignée, ou au contraire ministres infidèles dont les fautes entraînèrent disgrâce et calamités.

Cette pédagogie par l'image s'étend aussi aux généraux et aux hommes de guerre, exaltant ceux qui, comme Cáo Bīn ou Dīng Wèi, incarnèrent la loyauté et le sens du devoir, et dénonçant ceux qui abusèrent de leur pouvoir ou firent couler le sang en vain. Le contraste entre bienfaits et malheurs, entre gloire durable et ruine précipitée, est rendu manifeste par ces récits exemplaires.

Le *Túshuō* n'est donc pas seulement un complément ornemental au texte du *Gǎnyìng Piān*. Il en est la mise en scène vivante, conçue pour que chacun, du lettré à l'humble villageois, puisse voir d'un seul coup d'œil la logique des causes et des effets.

Ces images, accompagnées de légendes explicatives, visaient à graver dans le cœur des lecteurs et des spectateurs la certitude que la Voie du Ciel répond toujours aux actes des hommes.



至孝之報

Zhìxiào zhī bào

Rétribution de la piété filiale  
suprême







京師趙居先，父年九十一，母年九十四，性皆嚴急。居先夫妻奉勤，禮孝行克，無有怠倦。每夕禁火，禱祝父母。所祈輒應。天帝遣飛天大神，每日監察，見其心常懇至。帝乃上奏，皆列官職。居先身證仙果。

**Jīngshī Zhào Jūxiān, fù nián jiǔshíyī, mǔ nián jiǔshísì, xìng jiē yánjí. Jūxiān fūqī fèngqín, lǐxiào xíng kè, wú yǒu dài juàn. Měi xī jìn huǒ, dǎozhù fùmǔ, suǒ qí zhé yìng. Tiāndì qiǎn fēitiān dàshén, měi rì jiānchá, jiàn qí xīn cháng kěnzhi. Dì nǎi shàngzòu, jiē liè guānzhí. Jūxiān shēn zhèng xiānguǒ.**

À la capitale vivait Zhào Jūxiān 趙居先. Son père avait quatre-vingt-onze ans, sa mère quatre-vingt-quatorze, et tous deux avaient un tempérament sévère et exigeant. Zhào Jūxiān et son épouse leur rendaient pourtant un service constant, avec respect et piété, sans jamais se lasser ni faiblir. Chaque soir, ils éteignaient le feu domestique et adressaient leurs prières pour le bien-être des parents. Leurs vœux étaient toujours exaucés.

L'Empereur du Ciel envoya alors un grand dieu volant pour observer chaque jour leur conduite. Voyant la sincérité constante de leur cœur, il en fit rapport. Le Ciel les inscrivit dans les registres des dignitaires, et Zhào Jūxiān reçut lui-même la confirmation de son fruit d'immortalité.

### **Commentaire :**

Cette illustration met en lumière la *piété filiale* (孝, xiào), une vertu centrale dans la tradition confucéenne mais également valorisée dans le Daoïsme. Zhào Jūxiān n'est pas présenté comme un sage retiré ou un alchimiste pratiquant de hautes disciplines, mais comme un homme ordinaire qui a élevé la dévotion envers ses parents au rang d'un véritable chemin spirituel. La scène montre comment l'attention sincère portée aux anciens peut devenir une voie d'accomplissement. Dans le contexte du *Gǎnyìng Piān*, il ne s'agit pas seulement d'un devoir familial, mais d'une pratique rituelle et cosmique : par sa piété, l'homme harmonise son cœur avec le Dào, ce qui attire la bienveillance des puissances célestes.

Aujourd'hui, cette histoire trouve une résonance particulière. Dans un monde où les liens familiaux se distendent parfois et où la société valorise davantage l'individualisme, l'exemple de Zhào Jūxiān rappelle que prendre soin des aînés et entretenir une gratitude active ne sont pas de simples devoirs sociaux : ce sont aussi des moyens d'approfondir notre humanité. La bienveillance intergénérationnelle devient une forme de spiritualité en acte, capable de transformer la vie quotidienne en un chemin d'éveil.

Cette histoire illustre avec force que la véritable spiritualité ne réside pas seulement dans les temples, les retraites ou les rituels, mais dans la fidélité quotidienne aux relations humaines les plus proches. Servir ses parents avec constance, patience et sincérité, même lorsque la tâche est lourde ou ingrate, manifeste un cœur accordé au Dào.

De nos jours, dans une société marquée par l'individualisme et la rupture des liens générationnels, l'exemple de Zhào Jūxiān nous rappelle que prendre soin de ses proches est une voie de transformation intérieure. Le respect envers les anciens, la gratitude envers ceux qui nous ont donné la vie, sont des pratiques spirituelles qui transforment la maison en sanctuaire et le quotidien en offrande.

Ainsi, chaque geste de piété et de sollicitude devient une prière silencieuse. Et comme le dit le *Gǎnyìng Piān*, le Ciel ne reste jamais sourd à un cœur sincère : celui qui sert avec humilité et dévouement attire inévitablement la bénédiction, et transforme sa propre vie en chemin d'immortalité.

---





西漢董永，家貧無以葬父。賣身備工，得錢營葬。上帝憐之，降織女為妻。日織一匹，贖其身。產一子。織女昇去。景帝時，永舉孝廉，為中尉。仲舒武帝初，以賢良對策，為世大儒。

**Xī Hàn Dǒng Yǒng, jiā pín wú yǐ zàng fù. Màishēn bèi gōng, dé qián yíngzàng. Shàngdì lián zhī, jiàng Zhīnǚ wéi qī. Rì zhī yī pǐ, shú qí shēn. Chǎn yī zǐ, Zhīnǚ shēng qù. Jǐngdì shí, Yǒng jù xiàolián, wéi zhōngwèi. Zhòngshū Wǔdì chū, yǐ xiánliáng duìcè, wéi shì dàrú.**

Sous la dynastie des Han occidentaux, Dǒng Yǒng vivait dans une grande pauvreté et n'avait pas de quoi offrir une sépulture à son père défunt. Pour accomplir son devoir filial, il se vendit comme esclave et utilisa l'argent pour organiser les funérailles. Touché par un tel sacrifice, l'Empereur céleste envoya la *Tisserande céleste* (Zhīnǚ 織女) pour devenir son épouse. Chaque jour, elle tissait une pièce d'étoffe afin de racheter la liberté de son mari. Ils eurent ensemble un fils, puis la Tisserande retourna au Ciel. Plus tard, sous le règne de l'empereur Jǐng 景帝, Dǒng Yǒng fut reconnu pour sa piété filiale et nommé officier. Au début du règne de Wǔdì 武帝, il se distingua encore par ses réponses aux examens impériaux et devint un grand lettré de son temps.

### **Commentaire :**

Dǒng Yǒng est l'une des figures emblématiques de la *piété filiale* (xiào 孝). Son histoire, très populaire dès l'époque des Hàn 漢,, montre combien la sincérité du cœur filial peut émouvoir jusqu'aux Cieux. Contraint par la pauvreté, il n'a pas hésité à se vendre pour donner à son père des funérailles dignes, geste qui dans la tradition représentait l'accomplissement ultime du devoir d'enfant.

Les récits rapportent que l'Empereur céleste, touché par cette pureté, envoya la Tisserande, héroïne mythique liée à la Voie lactée, pour le soutenir et lui rendre sa liberté. Par cette union, la vertu humaine trouva une réponse céleste : le sacrifice de l'homme ordinaire ouvrit un chemin d'immortalité symbolique. Dǒng Yǒng incarne ainsi un double accomplissement : celui qui, par sa piété, touche le divin, et celui qui, par sa sagesse, rayonne dans la société.

Dans la perspective du *Gǎnyìng Piān*, cette histoire illustre la loi de résonance : un cœur sincère attire naturellement les bénédictions. Pour le

*Nèidàn*, elle peut être lue comme une allégorie : se « vendre » pour un devoir supérieur, c'est accepter de sacrifier l'ego pour nourrir l'Essence (*Jīng* 精). La Tisserande, par son fil quotidien, symbolise le travail patient qui répare les liens, jour après jour, jusqu'à libérer l'homme de ses chaînes.

Aujourd'hui, cette histoire résonne encore avec force. Dans une société où les liens familiaux se distendent parfois et où l'individualisme prévaut, l'exemple de *Dǒng Yǒng* rappelle que prendre soin des siens n'est pas seulement un devoir social, mais un acte sacré qui relie à nos racines et transforme la vie quotidienne en offrande au cosmos. La Tisserande, envoyée du Ciel, figure la réponse invisible que reçoit celui qui met la vertu au-dessus de son intérêt personnel.

Le message demeure universel : celui qui agit avec droiture et dévouement attire la providence et transforme son destin. Par ses actes, il devient un modèle vivant, capable d'inspirer et d'enseigner au-delà de sa propre génération.

---







吳郡劉殷，七歲能事父母。母王氏，隆冬患病，思菰菜羹。殷號泣於澤中，哭聲不絕，仰叩蒼天。帝普莊慈憫，忽有童生持菰菜歸奉母。又夜夢神謂曰：「西山之下，有栗林，汝掘之，可得十五斛，以供養母。」殷果得之。

**Wú jùn Liú Yīn, qī suì néng shì fùmǔ. Mǔ Wáng shì, lóng dōng huàn bìng, sī gū cài gēng. Yīn háo qì yú zé zhōng, kū shēng bù jué, yǎng kòu cāng tiān. Dì pǔ zhuāng cí mǐn, hū yǒu tóng shēng chí gū cài guī fèng mǔ. Yòu yè mèng shén wèi yuē: “Xī shān zhī xià, yǒu lì lín, rǔ jué zhī, kě dé shíwǔ hú, yǐ gōng yǎng mǔ.” Yīn guǒ dé zhī.**

Liú Yīn, originaire du district de Wú, dès l'âge de sept ans, savait déjà honorer ses parents. Sa mère, dame Wáng, tomba malade au cœur de l'hiver et exprima le désir de manger une soupe de jonc aquatique (*gū cài*). Alors Liú Yīn, en larmes, alla crier sa détresse dans les marais, priant le Ciel sans interruption.

Touché par sa piété, l'Empereur des Cieux, compatissant, fit qu'un jeune enfant apparut soudain, apportant des joncs pour les offrir à sa mère. Cette nuit-là encore, Liú Yīn rêva d'un dieu lui disant :

*« Sous la montagne de l'Ouest se trouve un bois de châtaigniers ; creuse à cet endroit, tu y trouveras quinze hú de châtaignes pour nourrir ta mère. »*

Il s'y rendit et trouva effectivement les châtaignes annoncées.

### **Commentaire :**

Liú Yīn (劉殷) était originaire du district de Wú (actuelle Suzhou) et figure parmi les modèles de piété filiale célébrés sous les dynasties anciennes. Son histoire, rapportée dans plusieurs recueils d'exemples moraux, met en lumière la *xiào* 孝, la piété filiale, vertu cardinale de la tradition chinoise. À sept ans seulement, il manifesta une dévotion absolue envers sa mère malade, implorant le Ciel pour la soulager. L'épisode du songe et des châtaignes exprime la croyance selon laquelle la sincérité du cœur peut émouvoir le Ciel : la vertu humaine, lorsqu'elle atteint la pureté, entre en résonance avec l'ordre céleste.

Dans la lecture intérieure, l'enfant Liú Yīn représente le *cœur pur* (*chí xīn* 赤心), non souillé par les passions. Sa piété envers la mère symbolise la fidélité de l'esprit (*shén* 神) à sa source vitale, la *Terre-Mère* interne, c'est-à-dire le

*dāntián inférieur*. Le fait qu'il pleure dans les marais, élément de l'eau, et que le Ciel lui réponde par la Terre (les châtaignes) illustre le mariage alchimique entre *Eau* et *Terre*, entre compassion et substance. Le *gū cài* 菰菜, plante aquatique, évoque aussi le jaillissement de la vie dans la froideur de l'hiver : c'est la renaissance du Yáng dans le Yīn, image du germe de l'immortalité nourri par la pure intention. La révélation du dieu, fruit du rêve, traduit la communication entre le *shén* et le *míng* : lorsque le cœur est sincère, la *résonance divine* (感應 gǎnyìng) se manifeste, et la Terre offre ses trésors cachés.

Cette parabole ancienne nous rappelle la puissance d'une intention juste et désintéressée. Dans notre monde saturé de distractions et d'égoïsme, la pureté du geste de Liú Yīn (pleurer non pour soi, mais pour sa mère) incarne une vibration de compassion universelle. La « *soupe de jonc* » devient ici symbole d'attention concrète et d'amour filial.

Sur le plan intérieur, cette histoire enseigne que la sincérité absolue ouvre les portes de la résonance. Lorsque le cœur agit sans calcul, le monde répond naturellement. Dans la pratique contemporaine du Qì Gōng ou du Nèidān, cela rappelle que la transformation ne vient pas de la technique seule, mais du retour à la simplicité du *cœur d'enfant* (tóng xīn 童心), cœur innocent et compatissant, où le Ciel et la Terre communiquent librement.

---

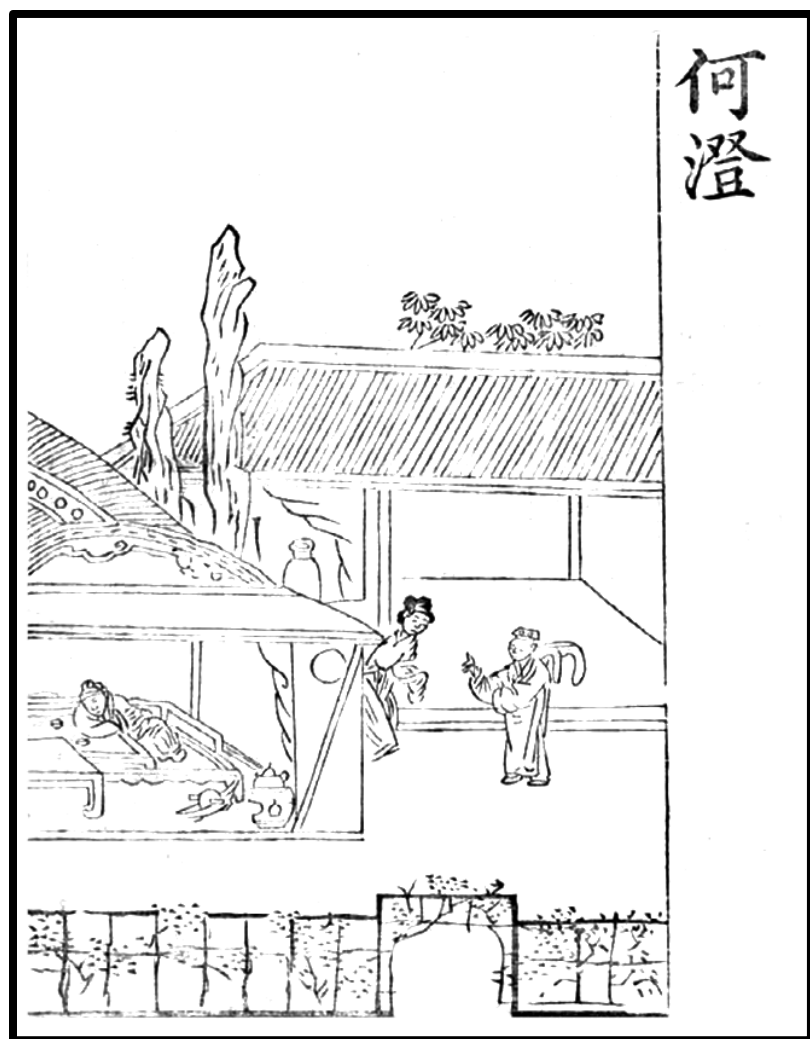


不淫之報

Bù yín zhī bào

Rétribution de l'absence de luxure





何澄，以墨著名，同郡猴子久病不愈，欲賣其女，將錢為藥。澄遇而憐之，盡出錢以濟其急，且戒曰：「使我為小人，娘子亦失大節矣。」女安心得免，歸家奉母。後夜夢神，引至上帝，稱其有功，且不染穢。

**Hé Chéng, yǐ mò zhù míng, tóng jùn hóuzi jiǔ bìng bù yù, yù mài qí nǚ, jiāng qián wéi yào. Chéng yù ér lián zhī, jīn chū qián yǐ jì qí jí, qiě jiè yuē: “Shǐ wǒ wéi xiǎo rén, niáng zǐ yì shī dà jié yǐ.” Nǚ ān xīn dé miǎn, guī jiā fèng mǔ. Hòu yè mèng shén, yǐn zhì Shàng dì, chēng qí yǒu gōng, qiě bù rǎn huì.**

Hé Chéng, connu pour sa droiture, rencontra dans sa commanderie un homme nommé Hóuzi dont la maladie persistante l'avait réduit à la misère. Celui-ci voulait vendre sa propre fille afin de se procurer de quoi acheter des remèdes. Hé Chéng, ému de compassion, donna tout son argent pour venir à son secours, en l'avertissant :

*« Si je cédaï à la tentation d'un tel marché, je serais un misérable, et ta fille perdrait sa grande vertu. »*

Grâce à lui, la jeune fille fut sauvée, put rentrer chez elle et continuer à servir sa mère. Plus tard, Hé Chéng rêva qu'un dieu le conduisait auprès de l'Empereur du Ciel, qui déclara qu'il avait accompli une œuvre méritoire et gardé son intégrité pure.

### **Commentaire :**

Le geste de Hé Chéng incarne la vertu de retenue et de justice. Là où d'autres auraient profité de la misère pour assouvir un désir ou un intérêt, il choisit de préserver la dignité de la jeune fille et la pureté de sa propre conduite. Il ne se contente pas de refuser : il agit concrètement, en donnant de quoi sauver une vie et protéger une famille.

Dans le *Gǎnyìng Piān*, ce récit illustre une leçon essentielle : s'abstenir d'un mal potentiel n'est pas suffisant, il faut transformer l'occasion de faute en acte positif, en compassion active. Le mérite ne réside pas seulement dans la maîtrise de soi, mais dans le secours apporté à l'autre. Ainsi, Hé Chéng ne gagne pas seulement une récompense céleste : son geste rend à la jeune fille son honneur et lui permet de remplir son devoir filial auprès de sa mère.

Aujourd'hui, cette histoire garde une résonance particulière face aux abus de pouvoir ou aux exploitations qui traversent nos sociétés. Elle rappelle que la vraie force n'est pas de céder à ses désirs, mais de protéger ce qui



est vulnérable. Aider autrui ne consiste pas seulement à soulager une souffrance immédiate : il s'agit aussi de respecter et de préserver la dignité de celui qui reçoit l'aide. La pureté d'intention est la clef : donner sans calcul, protéger sans arrière-pensée.

L'histoire de Hé Chéng nous enseigne que la compassion véritable ne sépare jamais le secours matériel du respect de la dignité humaine. Celui qui agit avec intégrité attire la protection du Ciel, car chaque geste de retenue et de bienveillance devient une offrande silencieuse au Dào.

---





餘姚王華，陽明先生之父也。錢塘人，多妻無子。被淫，一婢孕，意欲出之。華公峻拒，妻曰：「此主人意也。」出一帖示曰：「欲之人間，拜章久不趨，天上人緣，籍名否？」久不見，壽乃日適。至天門，見放來春狀。華以此選舉，記名，名登金榜。人間子，恐驚天上。人華果狀元，及第。

**Yúyáo Wáng Huá, Yángmíng xiānshēng zhī fù yě. Qiántáng rén, duō qī wú zǐ. Bèi yín, yī bì yùn, yì yù chū zhī. Huá gōng jùnjù, qī yuē: “Cǐ zhǔrén yì yě.” Chū yī tiē shì yuē: “Yù zhī rénjiān, bài zhāng jiǔ bù qū, tiānshàng rén yuán, jí míng fǒu?” Jiǔ bù jiàn, shòu nǎi rì shì. Zhì tiānmén, jiàn fàng lái chūn zhuàng. Huá yǐ cǐ xuǎnjǔ, jì míng, míng dēng jīnbǎng. Rénjiān zǐ, kǒng jīng tiānshàng rén. Huá guǒ zhuàngyuán, jí dì.**

Wáng Huá, originaire de Yúyáo, fut le père du grand maître Yángmíng (Wáng Shǒurén). Dans la ville de Qiántáng (錢塘), un riche notable, qui avait de nombreuses épouses mais pas d'enfant, séduisit une servante qui tomba enceinte. Honteux de cette situation, il décida de la chasser. La décision fut confiée à Wáng Huá, qui s'y opposa fermement. Son épouse lui dit alors :

*« Cela vient de la volonté du maître de maison. »*

Il lui montra une note qu'il avait reçue où l'on pouvait lire :

*« Celui qui désire descendre dans le monde des hommes a déjà présenté sa requête depuis longtemps sans être encore admis. Son nom est-il inscrit dans les registres célestes ? »*

Le temps passa sans qu'on eût de nouvelles, puis, à la date indiquée, l'enfant naquit. Au moment de sa mort, Wáng Huá rêva qu'il atteignait les portes du Ciel, où il vit affichée la liste du printemps à venir. Son nom y figurait parmi les élus pour les examens impériaux, inscrit au *Tableau d'or*. De peur que son fils terrestre ne soit surpris du même nom inscrit au Ciel, il se retira. Plus tard, dans le monde des hommes, Wáng Huá fut effectivement premier lauréat (*zhuàngyuán*).

### **Commentaire :**

Wáng Huá (王華, 1450–1528), originaire de Qiántáng (Hangzhou), fut ministre et grand lettré sous les Ming, père du célèbre philosophe Wáng Yángmíng (王陽明). Le récit mêle ici fait historique et légende spirituelle. Sans enfant malgré plusieurs épouses, il aurait refusé d'abandonner une

servante enceinte, voyant dans cet événement non un hasard mais une injonction céleste. Le rêve de la « *liste céleste* » reflète la croyance selon laquelle les destins terrestres sont inscrits dans les registres du Ciel : les grands mérites y trouvent écho et approbation. L'histoire souligne la vertu de compassion et d'acceptation du *mandat céleste* (*tiānmìng* 天命), récompensée par la gloire terrestre, son accession au rang de *zhuàngyuán*, premier lauréat des examens impériaux.

Sur le plan intérieur, cette histoire illustre la coïncidence du Ciel et de l'Homme, le principe de *gǎnyìng* 感應 porté à son apogée : la réponse céleste au mouvement du cœur juste. La servante enceinte représente ici la germination du Yīn au sein du *champ interne* (*nèitián* 內田), symbole de la fécondation intérieure où le principe obscur commence à nourrir la lumière en gestation : une énergie latente, ignorée, que l'esprit (*shén*) symbolisé par Wáng Huá, pourrait rejeter ou purifier. La tentation d'« *expulser* » la servante traduit le réflexe de l'adepte face à une perturbation émotionnelle ou instinctive : bannir le Yīn plutôt que le transformer. Mais le refus de Wáng Huá, sa décision de l'accueillir, montre la voie juste du *Nèidān* : intégrer et raffiner le Yīn plutôt que le rejeter. Le billet céleste parlant d'une « *requête pour descendre dans le monde des hommes* » évoque le *líng* 靈, l'esprit lumineux qui cherche à s'incarner, ou, sur le plan alchimique, l'étincelle du *Yáng véritable* (*zhēnyáng* 真陽) cherchant à renaître dans la matière purifiée. La naissance qui s'ensuit correspond à la coagulation du souffle (*qì*) dans le champ inférieur : c'est la formation de la *pilule d'or* (*jīndān* 金丹).

Le rêve au moment de la mort, où le nom apparaît dans le registre céleste, signifie la fusion complète entre le *Mìng* 命 (destin vital) et le *Xìng* 性 (nature essentielle) : l'esprit individuel est reconnu par le Ciel, c'est-à-dire qu'il a retrouvé son origine. Le fait qu'il soit nommé *zhuàngyuán* sur terre manifeste la perfection du cycle : ce qui est accompli en haut se reflète en bas. Le nom inscrit au Ciel et au Palais des examens n'est qu'un, c'est l'image du *tǐ yòng* 體用, l'unité entre principe et manifestation.

Ainsi, ce récit d'apparence morale exprime une vérité alchimique profonde : l'âme juste, lorsqu'elle ne rejette rien, unit le Ciel et la Terre. L'Esprit féconde le Yīn, et le Yīn donne naissance à la Lumière. Ce qui est purifié dans le cœur devient un enfant immortel, le *zhēnrén* 真人.

Dans le monde moderne, cette parabole nous invite à ne pas fuir les parts d'ombre ou les énergies troubles, mais à les accueillir avec discernement et compassion. Rejeter une « *servante enceinte* », c'est nier une part de soi que le Ciel envoie pour être transformée. Wáng Huá nous montre la voie de l'intégration lumineuse : reconnaître dans chaque événement, même apparemment impur, une occasion d'unir le haut et le bas, l'Esprit et la Matière.

Dans la pratique intérieure, cela signifie observer sans jugement les mouvements de nos désirs, sans y céder ni les repousser, jusqu'à ce que leur essence lumineuse apparaisse. Lorsque le *shén* se relie ainsi au *míng*, les « *deux noms* » (céleste et terrestre) s'unissent : l'être humain devient le reflet fidèle du Ciel, et sa vie se déroule en parfaite résonance avec la Voie.

---



陝西袁公值閩賊亂，父兄散流寓江南。欲賣婢生子，適有人貴，婦曰：我與銀三十兩，贖歸。至袁宅，肖燈而坐哭，不已。公諭之，婦曰：活之念耳。公惻然，不忍犯與婦各坐。竟夜次日，改事他人，敢不禁。傷耳，公腳。然不忍，犯婦法。拜而受乃，相議曰：袁公厚恩如此，何以報之？當買一童，生子矣。求未得，偶至揚州，遇數人領一童。問女途袁公，與之。夫私計我未得女子，今先買此童。伏事袁公，何不可？因問身價，不取，仍贈以百二十金。公治生，夫婦遂拜而受。自後生子，抱頭痛哭，繼而大笑。江送至袁公家，袁公謂視之，則其子也。

Shǎnxī Yuán Gōng zhí Mǐn zéi luàn, fù xiōng sàn liú yù Jiāngnán.  
Yù mài bì shēng zǐ, shì yǒu rén guì, fù yuē: wǒ yǔ yín sānshí liǎng,  
shú guī. Zhì Yuán zhái, xiǎo dēng ér zuò kū, bù yǐ. Gōng yù zhī, fù  
yuē: huó zhī niàn ěr. Gōng cé rán, bù rěn fàn yǔ fù gè zuò. Jìng yè  
cì rì, gǎi shì tā rén, gǎn bù jìn. Shāng ěr, gōng jiǎo. Rán bù rěn, fàn  
fù fǎ. Bào ér shòu nǎi, xiāng yì yuē: Yuán Gōng hòu ēn rúcǐ, hé yǐ  
bào zhī? Dāng mǎi yī tóng, shēng zǐ yǐ. Qiú wèi dé, ǒu zhì Yángzhōu,  
yù shù rén lǐng yī tóng. Wèn nǚ tú Yuán Gōng, yǔ zhī. Fū sī jì wǒ  
wèi dé nǚ zǐ, jīn xiān mǎi cǐ tóng. Fú shì Yuán Gōng, hé bù kě? Yīn  
wèn shēnjià, bù qǔ, réng zèng yǐ bǎi èrshí jīn. Gōng zhì shēng, fūfù  
suì bào ér shòu. Zì hòu shēng zǐ, bào tóu tòng kū, jì ér dà xiào. Jiāng  
sòng zhì Yuán Gōng jiā, Yuán Gōng wèi shì zhī, zé qí zǐ yě.

Yuán Gōng (袁公), originaire du Shǎnxī (陝西), vécut à l'époque où les rébellions du Mǐn (閩賊) semaient le désordre. Son père et ses frères, dispersés par la guerre, durent se réfugier dans le Sud du fleuve (江南). Une femme, contrainte par la misère, allait vendre sa servante et l'enfant qu'elle venait de mettre au monde. Apprenant cela, l'épouse de Yuán Gōng dit :

« Je donnerai trente tael d'argent pour les racheter et les ramener ici. »

Quand la servante arriva à la demeure des Yuán, elle alluma une lampe, s'assit, et se mit à pleurer sans pouvoir s'arrêter. Yuán Gōng, ému, tenta de la consoler. Elle répondit simplement :

« Ce sont des larmes pour la vie que je viens de sauver. »

Profondément touché, Yuán Gōng ne put se résoudre à la regarder avec désir, et, par respect, s'assit à distance, toute la nuit, sans oser troubler son



chagrin. Le lendemain, il la confia à d'autres soins, veillant à ce qu'elle soit traitée avec bienveillance. Plus tard, le mari de la servante, reconnaissant la bonté de Yuán Gōng, dit à sa femme :

*« Un homme aussi généreux mérite que nous lui rendions grâce.  
Puisque nous avons racheté la vie de notre enfant, cherchons un  
moyen d'exprimer notre reconnaissance. »*

Ne trouvant pas comment, ils décidèrent d'acheter un jeune garçon pour servir dans la maison de Yuán Gōng, en espérant rendre service à leur bienfaiteur. Mais lorsqu'ils le présentèrent à Yuán, celui-ci s'aperçut qu'il s'agissait... de son propre fils, perdu depuis longtemps dans le chaos des guerres. Saisi d'émotion, il prit l'enfant dans ses bras, éclata en sanglots, puis rit de joie. Le fils lui fut ainsi rendu, comme si le Ciel lui-même avait voulu manifester la résonance du bien accompli.

### **Commentaire :**

L'histoire de Yuán Gōng est un chef-d'œuvre du *Tàishàng Gǎnyìng Piān* : elle exprime la *vertu du cœur compatissant* (rén xīn 仁心) qui sauve la vie au moment où tout semble perdu. Dans le tumulte de la guerre, il ne se contente pas d'un geste charitable, il agit selon la voie du Dào (道), celle qui protège la vie et respecte la dignité humaine jusque dans la misère.

Son geste est doublement vertueux : il sauve une mère et son enfant, et il préserve la pureté de son intention. Son refus d'exploiter la situation, son choix de la retenue et du respect, font de lui un modèle de *hòu dé* 厚德, la « *vertu épaisse* », celle qui soutient le monde sans bruit.

Le miracle final, où il retrouve son propre fils, illustre la résonance parfaite entre l'acte et son fruit : en protégeant l'enfant d'autrui, il attire la bénédiction du Ciel qui lui rend le sien. Le *gǎnyìng* n'est pas ici un simple concept moral, mais une loi vivante : les vibrations du cœur bienveillant appellent naturellement des réponses bienfaitantes.

Dans un monde encore marqué par la guerre, les migrations et la perte, l'histoire de Yuán Gōng nous parle avec une puissance intacte. Elle montre que la compassion, même isolée, même dérisoire face au chaos, peut devenir le centre d'un miracle.

Sauver une vie, protéger un enfant, secourir une mère en détresse : ce sont là des actes universels, intemporels, où la lumière du Dào trouve encore à

se manifester. Ce que Yuán Gōng accomplit, chacun peut l'accomplir à sa mesure, non pour être récompensé, mais parce que la vie appelle à la vie.

Le *Tàishàng Gǎnyìng Piān* rappelle ici que la bienveillance n'est jamais vaine. Même perdue dans la tourmente, elle engendre des résonances invisibles, et le monde, tôt ou tard, y répond.

Ainsi, le geste de Yuán Gōng traverse les siècles comme une métaphore lumineuse : celui qui sauve un être humain sauve, sans le savoir, la part la plus pure de lui-même.

---

好義之報

Hào yì zhī bào

Rétribution de l'amour de la justice





宣德中，曹文忠公竊，以歲貢換代州學正。不就顧，得煩劇，自劾改授泰和典史。因捕盜獲一女子，於驛亭，歹意欲污之。竊公肅然回處，曰：「子可犯乎？」取片紙書「曹竊不可」四字。於是夜不寐。天明，召其母家領回。後大廷對策，急顯一紙，文忠沛然，狀元及第。

**Xuāndé zhōng, Cáo Wénzhōng Gōng Nài, yǐ suì gòng huàn Dàizhōu xuézhèng. Bù jiù gù, dé fán jù, zì hé gǎi shòu Tàihé diǎnshǐ. Yīn bǔ dào huò yī nǚzǐ, yú yì tíng, dǎi yì yù wū zhī. Nài gōng sù rán huí chǔ, yuē: “Zǐ kě fàn hū?” Qǔ piàn zhǐ shū ‘Cáo Nài bù kě’ sì zì. Yú shì yè bù mèi. Tiān míng, zhào qí mǔ jiā lǐng huí. Hòu dà tíng duì cè, jí xiǎn yī zhǐ, wénzhōng pèi rán, zhuàngyuán jí dì.**

Sous le règne Xuāndé (1426-1435) des Ming, le duc Wénzhōng, Cáo Nài, obtint un poste d’enseignement à Dàizhōu par concours annuel. Ne trouvant pas le lieu convenable et jugeant la charge trop lourde, il demanda lui-même à être transféré et fut nommé commissaire judiciaire à Tàihé. Un jour, lors d’une arrestation de voleurs, il captura aussi une jeune femme. Alors qu’elle était détenue dans le pavillon du relais, une pensée impure lui vint à l’esprit : il fut sur le point de la souiller. Mais aussitôt, il se ressaisit et s’écria :

*« Puis-je, moi, céder à une telle faute ? »*

Il prit un morceau de papier et y écrivit :

*« 曹竊不可 — Cáo Nài ne peut pas. »*

Toute la nuit, il ne trouva pas le sommeil. Au matin, il fit venir la famille de la jeune femme et la remit à sa mère. Plus tard, lorsqu’il passa l’examen impérial de la cour, il présenta son mémoire avec une aisance éclatante ; il fut nommé *zhuàngyuán* (lauréat premier du concours).

### **Commentaire :**

Cáo Nài (曹竊, ?-1459), originaire de la province du Zhílì 直隸 (actuel Héběi 河北), fut un lettré et homme d’État des débuts des Míng 明. Il reçut le titre posthume de Wénzhōng 文忠, marquant l’union de la droiture et de la loyauté. L’épisode rapporté ici appartient à la tradition exemplaire des fonctionnaires vertueux : seul dans un relais de poste, confronté à la tentation, il se ressaisit et grava sa propre conscience par une phrase lapidaire « *Cáo Nài ne peut pas* ». Par ce geste, il fit triompher la rectitude

morale sur le désir, transformant une faiblesse passagère en acte de lucidité spirituelle. Sa carrière ultérieure, couronnée par le rang de zhuàngyuán, confirma la loi de résonance (*gǎnying* 感應) : celui qui se garde pur attire naturellement la faveur du Ciel.

Cette scène symbolise le combat intérieur de l'alchimiste contre les impulsions du feu désordonné (*huǒ* 火). La jeune femme capturée représente ici l'énergie Yīn séduisante, le souffle vital tentateur issu des désirs sensoriels. L'acte d'écrire « *ne pas pouvoir* » est une mise en sceau du cœur : l'adepte fixe par la conscience l'ordre du Dào, refrénant la montée du feu libidineux. L'insomnie qui s'ensuit traduit la vigilance intérieure, le *shén* en éveil jusqu'à ce que le jour (la lumière du discernement) revienne. Remettre la femme à sa mère, c'est restituer l'énergie Yīn à son origine, rendre à la Terre ce qui appartient à la Terre. Ainsi, la victoire morale de Cáo Nài devient, dans la lecture du *Nèidān*, la maîtrise du *Jīng* par le *Shén*, première étape du raffinement intérieur.

Le geste de Cáo Nài résonne profondément dans le monde moderne : écrire noir sur blanc « *Je ne peux pas* » devant la tentation, c'est dresser la conscience comme un miroir. Dans nos vies quotidiennes, cet acte devient une pratique intérieure : savoir dire « *non* » quand surgit le désir de nuire, de trahir ou de se compromettre. En cela, Cáo Nài incarne la vertu de clarté dans le trouble (*míng zhōng jiàn qīng* 明中見清) : reconnaître sa faiblesse, mais ne pas s'y abandonner. Pour le pratiquant du Dào, cette vigilance est la racine même de l'alchimie : chaque pensée contrôlée, chaque pulsion maîtrisée devient un pas vers la lumière.

---







宋竇禹鈞，襄山人也。先為五代時諸縣吏，年三十，無子。夢其父曰：「汝當早修實行。」禹鈞無子，亦無婦，時禹鈞惟為人素樸長者。先有家僮，盜用錢二百千，禹鈞寬宥，無所責。後有女年十三，自蜀券賣，禹鈞見兩淒，哀矜之，乃厚資遣還所歸，復贈錢二百千。其僕聞之，感泣而懺罪。又元夕，在延慶寺，得遺金二錢、銀一兩，持歸，明旦送還主家。有宗外姻，因窮欲鬻女，禹鈞又出錢嫁之，凡二十有八。故舊相知有窮困者，禹鈞多資給，鄉人號曰「竇萬鈞」。建書院四十間，聚書千卷，禮文師，俸四方寒士。後累年積陰德，名掛天曹，上帝特延壽三紀。五子貴顯，後果有五子八孫，皆登科第。

Sòng Dòu Yǔjūn, Xiāngshān rén yě. Xiān wéi Wǔdài shí zhū xiàn lì, nián sānshí, wú zǐ. Mèng qí fù yuē: “Rǔ dāng zǎo xiū shíxíng.” Yǔjūn wú zǐ, yì wú fù, shí Yǔjūn wéi rén sùpǔ chángzhě. Xiān yǒu jiātóng, dào yòng qián èrbǎi qiān, Yǔjūn kuānyòu, wú suǒ zé. Hòu yǒu nǚ nián shísān, zì Shǔ quàn mài, Yǔjūn jiàn liǎngqī, āijīn zhī, nǎi hòuzǐ qiǎn huán suǒ guī, fù zèng qián èrbǎi qiān. Qí pú wén zhī, gǎnqī ér chànzuì. Yòu Yuánxī, zài Yánqìng Sì, dé yí jīn liǎng qián, yín yī liǎng, chí guī, míngdàn sòng huán zhǔjiā. Yǒu zōng wài yīn, yīn qióng yù yù nǚ, Yǔjūn yòu chū qián jià zhī, fán èrshí yǒu bā. Gùjiù xiāngzhī yǒu qióngkùn zhě, Yǔjūn duō zījī, xiāngrén hào yuē “Bǎo Wànjūn”. Jiàn shūyuàn sìshí jiān, jù shū qiān juàn, lǐ wénshī, fèng sīfāng hánshì. Hòu lěinián jī yīndé, míng guà tiān cáo, Shàngdì tè yán shòu sān jì. Wǔ zǐ guìxiǎn, hòu guǒ yǒu wǔ zǐ bā sūn, jiē dēng kètì.

Sous les Song, Dòu Yǔjūn, originaire de Xiāngshān, avait d’abord servi comme employé de district à l’époque des Cinq Dynasties. À l’âge de trente ans, il n’avait toujours pas d’enfant. Une nuit, il rêva que son père lui disait :

« Tu dois te hâter de cultiver une conduite réelle. »

Yǔjūn n’avait ni fils, ni épouse, mais il était connu pour être un homme simple et droit. Un jour, un serviteur de la maison vola deux cent mille sapèques. Yǔjūn, plein d’indulgence, le pardonna sans rien lui reprocher.

Plus tard, une jeune fille de treize ans, venue du Shǔ, fut mise en vente sous contrat. En la voyant si misérable, Yǔjūn fut touché de compassion : il lui donna une dot généreuse et la renvoya dans sa famille, lui offrant encore deux cent mille sapèques.

Le serviteur, ayant appris cela, fut bouleversé, fondit en larmes et se repentit de sa faute. Une nuit de Fête des Lanternes, à la pagode de Yánqìng, Yǔjūn trouva deux pièces d'or et une once d'argent. Il les rapporta chez lui, puis, dès l'aube, les rendit à leur propriétaire.

Un parent éloigné, acculé par la pauvreté, voulut vendre sa fille. Yǔjūn donna de nouveau de l'argent pour la marier convenablement. Au total, il aida ainsi vingt-huit jeunes filles à se marier. Les anciens amis et connaissances qui se trouvaient dans le besoin recevaient souvent son soutien ; il les aidait généreusement. Les gens du village le surnommèrent alors « Bǎo Wànjūn » *Trésor de dix mille jūn*.

Il fit construire une académie de quarante pièces, y rassembla mille rouleaux de livres, honora des maîtres de lettres et entretint des étudiants pauvres venus des quatre coins du pays.

Après de longues années à accumuler des mérites cachés, son nom fut inscrit dans les registres célestes. L'Empereur d'en-haut prolongea spécialement sa vie de trois cycles (trente-six ans). Ses cinq fils furent tous honorés et éminents ; effectivement, il eut cinq fils et huit petits-fils qui, tous, réussirent aux examens impériaux.

### **Commentaire :**

Dòu Yǔjūn est présenté comme un lettré-fonctionnaire de la fin des Cinq Dynasties et du début des Sòng 宋, installé à Xiāngshān. Sa figure concentre plusieurs vertus classiques : simplicité, bienveillance, rectitude et sens de la responsabilité sociale. On le voit à l'œuvre dans trois registres, envers ses serviteurs, où il choisit le pardon plutôt que la punition ; envers des jeunes filles menacées de vente, qu'il aide à retrouver un destin digne ; envers des lettrés pauvres, à qui il offre un lieu d'étude et des moyens de subsistance. L'accumulation de ces actes de bonté, discrets et constants, construit une réputation céleste : inscription au registre des mérites, prolongation de la vie, postérité brillante (cinq fils, huit petits-fils, tous reçus aux examens). Le surnom « Bǎo Wànjūn », littéralement « *Trésor de dix mille jūn* », marque le regard du village : pour eux, sa valeur morale pèse plus lourd que l'or.

Dans la logique du *Gǎnyìng piān*, Dòu Yǔjūn est l'archétype de l'« *homme aux mérites cachés* » : pas de geste spectaculaire, mais une longue fidélité à la bonté, qui finit par se cristalliser en destin.

Alchimiquement, Dòu Yǔjūn incarne la pratique de *l'ombre* (yīn dé 陰德), ces vertus agies dans le secret, qui nourrissent le dāntián comme une eau souterraine.

Pardonner le serviteur voleur, c'est refuser de nourrir le feu de la colère. Le xīn 心 (cœur-esprit) ne se laisse pas entraîner par la réactivité : il garde le calme et la largesse. Le voleur intérieur est l'une de nos énergies dispersantes (l'avidité, la paresse, la peur) ; ne pas l'écraser mais le transformer par la bonté, c'est une pratique de Nèidān : on ne coupe pas brutalement, on éclaire et on transmute.

Racheter les jeunes filles pour les rendre à leurs familles ou les marier dignement, c'est prendre soin des aspects Yīn du psychisme : toutes ces parts fragiles, vendues, bradées, que la conscience récupère et réintègre dans un destin harmonieux. Chacune des « *vingt-huit jeunes filles* » peut être lue comme une porte énergétique ou un aspect du corps subtil qu'on arrache à la misère pour le replacer dans l'ordre du Dào.

Rendre l'or et l'argent trouvés, c'est refuser d'augmenter le *poids karmique* de la matière : le Qì de la richesse retrouve son propriétaire ; Yǔjūn ne laisse pas ces souffles s'accrocher à lui. Il reste léger, transparent, comme un canal.

Construire une académie, rassembler mille rouleaux, nourrir les lettrés pauvres : sur le plan interne, c'est édifier le palais de la clarté (míngtáng 明堂) dans le cœur, y faire résider les classiques vivants, les qualités de l'esprit, et nourrir sans relâche les « *étudiants du dedans* », ces aspects de nous-mêmes qui cherchent la connaissance et demandent à être nourris.

L'inscription du nom « *au tribunal céleste* » et le prolongement de la vie de trois cycles évoquent la stabilisation du Qì dans les trois champs de cinabre : trois fois douze ans, trois *Dāntián* nourris par une même pratique de bonté silencieuse. Les cinq fils et huit petits-fils, tous reçus aux examens, peuvent se lire comme la floraison des cinq mouvements et des huit orientations du Qì : toute la structure énergétique est désormais alignée sur le Dào.

Au fond, Dòu Yǔjūn est l'image du pratiquant qui ne se contente pas d'exercices formels, mais fait de sa vie entière un laboratoire d'alchimie : chaque acte de générosité ajoute une goutte au « *mercure interne* » ; chaque renoncement à l'avidité affine l'« *or secret* » du cœur.

Pour aujourd'hui, l'histoire de Dòu Yǔjūn parle de cohérence quotidienne. Elle nous dit que l'alchimie n'est pas seulement assise, respiration et

visualisations, mais aussi la façon dont on traite ceux qui dépendent de nous ; la manière dont on protège les plus vulnérables ; la loyauté avec laquelle on gère l'argent, les objets, la confiance des autres. Nous n'aurons pas tous l'occasion de « *sauver vingt-huit jeunes filles* », mais nous avons tous, chaque jour, l'occasion de racheter une situation injuste, de soutenir quelqu'un de fragile, de rendre ce qui n'est pas à nous, de construire un petit « *collège intérieur* » où peuvent étudier ceux qui n'ont rien.

Dans cette perspective, « *bâtir une académie de quarante pièces* » peut devenir : créer autour de soi et en soi un espace stable, chaleureux, où la connaissance circule et où les cœurs se reposent.

La prolongation de la vie et la réussite de ses descendants ne sont alors plus seulement une récompense extérieure, mais le symbole d'une chose simple et profonde : quand la bonté devient une habitude, la vie se prolonge dans ce que l'on a nourri de vivant autour de soi.

Et c'est peut-être là, pour le pratiquant contemporain, le véritable « *élixir de longue vie* » : un cœur simple, généreux, constant, un cœur à la manière de Dòu Yǔjūn.

---



商輅



商文毅公輅，父為臨洮州府吏。生周人之家，急濟人之危窮，人多稱其隱德。公謹嚴不居過，閑人之孤，積善好施。久為縣吏，全常勸課，奉公守法，不可舞文害人。吏皆聽命。某生一子，太守異之，語其父曰：「此子必貴顯。」三元入第，後果驗。

**Shāng Wényì Gōng Lù, fù wéi Línáo zhōu fǔ lì. Shēng zhōurén zhī jiā, jí jì rén zhī wéiqióng, rén duō chēng qí yǐndé. Gōng jǐnyán bù jū guò, xián rén zhī gū, jī shàn hào shī. Jiǔ wéi xiàn lì, quán cháng quàn kè, fèng gōng shǒu fǎ, bùkě wǔ wén hài rén. Lì jiē tīng mìng. Mǒu shēng yī zǐ, tài shǒu yì zhī, yǔ qí fù yuē: “Cǐ zǐ bì guìxiǎn.” Sān yuán rù dì, hòu guǒ yàn.**

Le duc Wényì, Shāng Lù, avait pour père un fonctionnaire du département de Línáo. Né dans une famille modeste, il se distinguait par sa compassion et son empressement à secourir ceux qui se trouvaient dans la misère ou le danger. Tous louaient sa vertu cachée. Rigoureux et intègre, il ne cherchait pas à excuser ses propres fautes. Il prenait soin des orphelins, accumulait les bonnes actions et aimait la générosité. Ayant longtemps servi comme secrétaire de district, il s’acquitta toujours de ses fonctions avec droiture, encourageant les travaux publics, respectant scrupuleusement la loi, refusant tout usage rusé des textes pour nuire au peuple. Ses subordonnés suivaient sans réserve ses instructions.

Un jour, il eut un fils. Le gouverneur, remarquant les qualités exceptionnelles de cet enfant, dit à son père :

*« Cet enfant connaîtra assurément la gloire et les honneurs. »*

Plus tard, le présage se réalisa : l’enfant réussit aux examens impériaux, obtenant les trois premiers rangs (*sān yuán 三元*), et devint célèbre dans tout l’empire.

### **Commentaire :**

Shāng Lù (商輅, 1414–1486), originaire de Hángzhōu 杭州, fut l’un des plus illustres hommes d’État de la dynastie Míng 明. Servant sous les règnes de Xuāndé 宣德, Zhèngtǒng 正統 et Chénghuà 成化, il fut nommé Grand Secrétaire et reçut à titre posthume le nom de Wényì Gōng (文毅公, *Duc de la Sagesse et de la Détermination*). Issu d’un milieu modeste, il incarna la probité confucéenne la plus stricte : équité, compassion et rectitude dans



le service public. Le texte met l'accent sur sa *vertu cachée* (yǐn dé 隱德), ces bienfaits accomplis sans ostentation, et sur son respect scrupuleux du devoir administratif, sans jamais abuser de la loi. Le miracle final, la prophétie du gouverneur sur la grandeur future du fils, symbolise la résonance céleste de ses vertus : les bénédictions s'étendent à sa descendance, manifestation concrète du principe gǎnyìng 感應, l'action et la réponse.

Dans la lecture intérieure, Shāng Lù représente l'adepte qui a atteint la justesse du cœur (zhōngxīn 中心). Sa rigueur dans la loi n'est pas dureté, mais clarté : c'est la rectitude du Qì central (zhōng qì 中氣), ce courant équilibré qui ne penche ni vers la complaisance, ni vers la rigidité. Son refus de *manier les textes pour nuire* (wǔ wén hài rén 舞文害人) évoque le discernement du mental alchimique : ne pas utiliser la connaissance pour dominer, mais pour harmoniser.

Prendre soin des orphelins et des pauvres, c'est nourrir les aspects faibles et dispersés du corps énergétique, ces *enfants internes* qu'il faut réchauffer et protéger pour qu'ils deviennent les *shén* lumineux du corps. Le gouverneur, voyant la promesse de l'enfant, symbolise le *Tiānshén* 天神, la divinité du Ciel qui reconnaît, dans l'adepte équilibré, la graine d'immortalité : « *Cet enfant connaîtra la gloire* » signifie que la *pilule d'or* (jīndān 金丹) est mûre et prête à s'élever. Les *trois premiers rangs* (sān yuán 三元) font écho aux Trois Trésors (sān bǎo 三寶) jīng 精, qì 氣, shén 神 raffinés jusqu'à l'unité. La réussite parfaite dans les trois cycles d'examens correspond, dans l'alchimie, à la transmutation complète des trois trésors en un seul élixir.

Shāng Lù nous enseigne la valeur du pouvoir bien exercé : la véritable autorité ne vient pas de la contrainte, mais de la droiture et de la bienveillance. Dans le monde actuel, où les lois, les règlements et les systèmes peuvent facilement devenir instruments d'oppression, son exemple rappelle qu'une loi n'est juste que lorsqu'elle protège le vivant.

Pour le pratiquant, c'est une leçon sur la rectitude intérieure : savoir gouverner son propre royaume énergétique sans rigidité, ni laxisme. L'équilibre entre rigueur et compassion devient l'alchimie morale qui engendre la vraie lumière.

Ainsi, celui qui agit selon la loi du cœur (xīn fǎ 心法), sans manipuler le savoir pour dominer, voit son œuvre s'accomplir naturellement : les

bénédiction descend non seulement sur lui, mais sur toute sa lignée, visible ou invisible.

---



明曹費文廣信人。年逾五十授徒楚之蒲圻。二年方歸。逢岸敵，訪聞婦哭甚哀問之。曰：夫負官繇，將鞭我。以貧我，去幼兒失哺，必絕。是以悲哭。翁問所負曰：十二金。翁曰：我同舟皆我江右人，人捐一金，足完爾夫之事。勿悲也。還而登舟，同舟者皆不應。公捐兩金，束修盡與之。未至家三日，糧盡。婦曰：吾舟中忍飢二日矣。速爲炊。婦回顧安。翁念之，歸而傭安。所獲米，身食。曰：鄉家借爾。曰：借得已多，焉可復借。可奈何翁若以故，歸曰：飢如此，吾有山蔬珠之可充飢就煮。翁熟爨，婦償之。翁歸安，曰此。

婦曰：神明告我也。夫婦同起，作飲食。明晨又實。度轉不振，忽聞應外呼曰：今宵某元宰至。翁曰：此神明告我也。夫婦跪拜謝。明年果生子宏，十九領鄉薦，三十登成化丁未科狀元。

Míng Cáo Fèi Wén Guǎngxìn rén. Nián yú wǔshí shòu tú Chǔ zhī Púqí, èr nián fāng guī. Féng àn dí, fǎng wén fù kǔ shèn āi, wèn zhī. Yuē: fū fù guān yáo, jiāng biān wǒ, yǐ pín wǒ, qù yòu ér shī bǔ, bì jué. Shì yǐ bēikǔ. Wēng wèn suǒ fù, yuē: shí'èr jīn. Wēng yuē: wǒ tóng zhōu jiē wǒ Jiāng yòu rén, rén juān yī jīn, zú wán ěr fū zhī shì. Wù bēi yě. Huán ér dēng zhōu, tóng zhōu zhě jiē bù yìng. Gōng juān liǎng jīn, shù xiū jìn yǔ zhī. Wèi zhì jiā sān rì, liáng jìn. Fù yuē: wú zhōu zhōng rěn jī èr rì yǐ. Sù wéi chuī. Fù huí gù ān. Wēng niàn zhī, guī ér yōng ān. Suǒ huò mǐ, shēn shí. Yuē: xiāng jiā jiè ěr. Yuē: jiè dé yǐ duō, yān kě fù jiè. Kě nài hé wēng ruò yǐ gù, guī yuē: jī rú cǐ, wú yǒu shān sū zhū zhī kě chōng jī jiù zhǔ. Wēng shú cuàn, fù cháng zhī. Wēng guī ān, rì cǐ.

Fù yuē: shén míng gào wǒ yě. Fū fù tóng qǐ, zuò yǐnshí. Míng chén yòu shí. Dù zhuǎn bù zhèn, hū wén yìng wài hū yuē: jīn xiāo mǒu yuán zǎi zhì. Wēng yuē: cǐ shén míng gào wǒ yě. Fū fù guī bài xiè. Míng nián guǒ shēng zǐ Hóng, shíjiǔ líng xiāng jiàn, sānshí dēng Chénghuà dīngwèi kē zhuàngyuán.

Sous les Míng, Fèi Wén, originaire de Guǎngxìn, dépassait la cinquantaine lorsqu'il enseigna dans le district de Púqí, au Chǔ (actuel Hubei). Après deux années, il reprit le chemin du retour. En arrivant près de la rive, il entendit une femme pleurer amèrement. Ému, il lui demanda la raison de sa détresse. La femme répondit :

*« Mon mari est accablé par une corvée officielle. Comme il n'a pas pu s'en acquitter, on s'apprête à le fouetter. Notre pauvreté est telle que notre petit enfant manque de nourriture, il va mourir de faim. Voilà pourquoi je pleure. »*

Fèi Wén demanda alors : *« Quelle somme doit-il ? »*

*« Douze pièces d'or »,* répondit-elle. Il dit alors :

*« Mes compagnons de voyage sur cette barque sont tous, comme moi, originaires du Jiangxi. Si chacun donnait une pièce, cela suffirait à régler ton affaire. Ne pleure plus. »*

Mais lorsqu'il retourna sur le bateau et sollicita leur aide, aucun n'accepta de contribuer. Alors, Fèi Wén donna deux pièces d'or de sa poche, y ajouta tout l'argent qu'il avait emporté, et remit le tout à la femme pour sauver son mari. Trois jours avant d'arriver chez lui, ses provisions étaient déjà épuisées. Son épouse lui dit : *« Durant le voyage, j'ai enduré la faim deux jours entiers. Prépare vite à manger. »*

Mais lorsqu'elle regarda autour d'elle, il n'y avait plus rien. Fèi Wén, inquiet, dut se louer comme ouvrier chez un certain Ān pour recevoir en paiement du riz. De retour chez lui, il dit à sa femme : *« Voici du riz, c'est Ān qui nous l'a prêté. »* Mais elle répondit : *« Nous avons déjà trop emprunté. Comment pourrions-nous encore demander davantage ? »*

Face à cette impasse, Fèi Wén répondit :

*« Puisque nous sommes réduits à une telle faim, il reste encore des légumes sauvages et des racines de montagne : cela peut nous tenir lieu de nourriture. »*

Il alla en cueillir, les fit cuire, et avec cela ils survécurent. Un jour, son épouse dit : *« Les dieux m'ont parlé. »*

Ensemble, ils se levèrent pour préparer le repas, et le lendemain encore, la nourriture se trouva pourvue. Alors qu'ils étaient dans le dénuement le plus complet, une voix se fit soudain entendre à l'extérieur :

*« Cette nuit, un nouveau yuánzǎi (haut magistrat) viendra au monde. »*

Fèi Wén déclara aussitôt : *« Voilà bien un message des esprits. »*

Lui et son épouse se prosternèrent pour remercier. L'année suivante, ils eurent en effet un fils nommé Hóng (宏). À dix-neuf ans, il réussit les

examens provinciaux (*xiāngjǔ* 鄉薦). À trente ans, il se présenta aux concours impériaux de l'année *Dīngwèi* 丁未 de l'ère *Chénghuà* (成化, 1477) et remporta la plus haute distinction : *zhuàngyuán* (狀元), lauréat suprême de l'empire.

### **Commentaire :**

Le geste de Fèi Wén incarne la charité désintéressée et courageuse. Alors que ses compagnons restaient indifférents, il choisit d'agir seul, donnant bien au-delà de ses moyens et risquant sa propre subsistance. Sa générosité ne fut pas calculée : il ne chercha ni gloire ni retour, mais seulement à sauver une famille en détresse.

Le *Gǎnyìng Piān* montre ici comment la vertu sincère attire la résonance céleste : ce sacrifice fut inscrit dans les registres invisibles, et la réponse vint sous forme de bénédiction transmise à sa descendance. Le destin exceptionnel de son fils, couronné *zhuàngyuán*, fut interprété comme la manifestation visible de ces mérites cachés.

Les anciens commentateurs voyaient dans cette histoire une pédagogie morale : la vraie charité est celle qui coûte. Donner ce qui nous est superflu ne bouleverse pas le cœur ; donner ce qui nous manque est un acte de vérité qui touche le Ciel. Dans la lecture daoïste, cette offrande de soi est une pratique d'alignement : l'homme qui se dépouille pour sauver la vie d'autrui unit son souffle à la grande circulation du *Dào*.

Aujourd'hui, ce récit garde une résonance très actuelle. Il rappelle qu'il ne faut pas attendre que la collectivité agisse pour faire le bien : un seul geste, même isolé, peut transformer le destin d'une famille et changer le cours des choses. Fèi Wén n'avait ni richesse ni pouvoir, mais il avait la droiture et le courage de donner, et cela suffit à inscrire son nom dans la mémoire du Ciel.

L'exemple de Fèi Wén enseigne que la compassion véritable est celle qui engage, qui accepte de payer un prix personnel. Même le plus humble des gestes, accompli avec un cœur pur, peut devenir la racine d'un destin lumineux, qui dépasse la vie individuelle et se prolonge dans les générations futures.



宋馬涓之父，中年無子，買妾。每理髮，必引涕。父性之對曰：「未經月約，鬢會素白。常始以緣繼家上，不欲公見。」因父曰：「歸訪其母，厚贈以金帛送歸。」是夕夢一羽衣曰：「天賜爾子流慶。」涓明年生子，遂名洞庭，試唱名第一

Sòng Mǎ Juān zhī fù, zhōngnián wú zǐ, mǎi qiè. Měi lǐ fà, bì yǐn tì. Fù xìng zhī duì yuē: “Wèi jīng yuè yuē, bìn huì sù bái. Cháng shǐ yǐ yuán jì jiā shàng, bù yù gōng jiàn.” Yīn fù yuē: “Guī fǎng qí mǔ, hòu zèng yǐ jīn bó sòng guī.” Shì xī mèng yī yǔ yī yuē: “Tiān cì ěr zǐ Liú Qìng.” Juān míngnián shēng zǐ, suì míng Dòngtíng, shì chàngmíng dìyī.

Sous la dynastie Sòng, le père de Mǎ Juān, parvenu à l'âge mûr sans avoir d'enfant, prit une concubine. Chaque fois qu'elle se peignait, elle ne pouvait retenir ses larmes. Un jour, la jeune femme lui dit :

*« Bien que je n'aie été avec vous que depuis peu, mes cheveux sont déjà devenus blancs. Si j'étais venue ici par désir d'honneur ou de profit, je n'aurais pas voulu que vous le voyiez. »*

Touché par sa sincérité, le père déclara :

*« Retourne rendre visite à ta mère, et prends cet or et ces étoffes en présent. »*

Il la renvoya avec générosité. Cette nuit-là, il rêva qu'un immortel vêtu de plumes lui disait :

*« Le Ciel t'accorde un fils de haute destinée, nommé Liú Qìng. »*

L'année suivante, son fils naquit ; on le nomma Dòngtíng. Lors des examens impériaux, il obtint la première place.

### **Commentaire :**

Le récit de Mǎ Juān 馬涓 et de son père s'inscrit dans la tradition confucéenne des exemples de droiture et de compassion conjugale. Le père, bien qu'affligé de ne pas avoir de descendance, refuse de traiter sa concubine comme un simple moyen de postérité. Il reconnaît son humanité et la renvoie avec respect et gratitude. Ce renoncement, expression de pureté morale et de maîtrise du désir, attire la bénédiction céleste : la naissance d'un fils promis aux plus hauts honneurs. L'enfant, nommé Dòngtíng, deviendra un érudit distingué, symbole que la vertu du père a porté fruit.



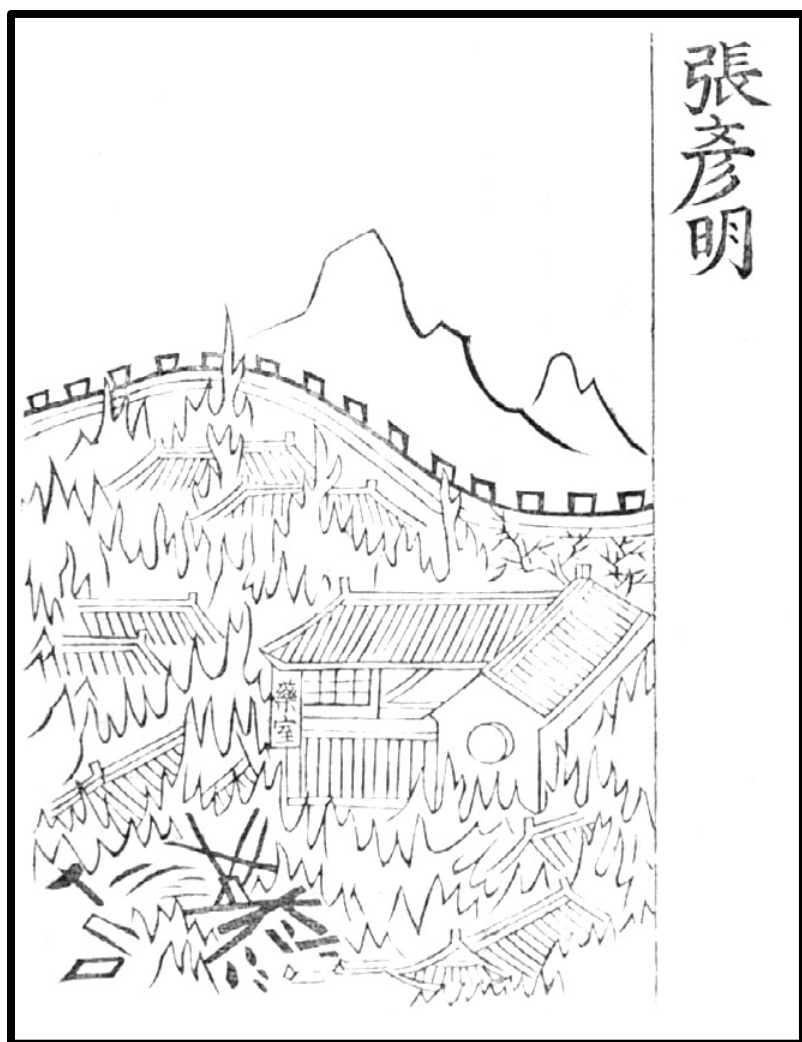
Ainsi, dans la logique du *Tàishàng Gǎnyìng Piān*, l'acte de bonté, si petit qu'il paraisse, engendre un écho cosmique : *la bienveillance engendre la fécondité, la retenue engendre la gloire.*

Sur le plan intérieur, ce récit décrit la transmutation du désir en clarté. Le père de Mǎ Juān représente le pratiquant confronté à la frustration du *vide intérieur* (l'absence d'enfant symbolisant le manque de continuité du souffle vital). La concubine, image du Yīn séducteur, apparaît comme une épreuve du cœur. La réaction de compassion, renvoyer la femme avec douceur et offrande, traduit la sublimation du *jīng* 精 : plutôt que de consumer l'énergie dans l'attachement, il la restitue à la Terre-Mère (*fǎn běn huán yuán* 返本還原). Le rêve de l'immortel aux vêtements de plumes (*yǔ yī* 羽衣) symbolise l'intervention du *Shén* 神 supérieur, révélant que la vertu, lorsqu'elle devient pure lumière, attire le *Liú Qìng* 流慶, le « flux de célébration », c'est-à-dire le retour du souffle céleste. La naissance du fils l'année suivante illustre la fécondation interne du Dào : le *jīng* retenu se transforme en *qì*, puis en *shén*. Le nom Dòngtíng, « Pavillon des Ondes », évoque l'eau claire et stable, image du lac intérieur du *dāntián*, devenu miroir du Ciel. Enfin, la première place à l'examen correspond au triomphe du *shén* : la conscience devenue parfaitement claire franchit les « épreuves célestes » et accède à la lumière.

L'histoire du père de Mǎ Juān rappelle la vertu du non-agir compatissant (*wúwéi* 無為) : renoncer par bonté, non par faiblesse. Dans notre monde moderne, cet enseignement s'applique à tout ce qui relève de la possession et du contrôle : vouloir forcer le destin, posséder l'autre ou hâter un résultat, c'est s'opposer au flux du Ciel. Celui qui agit avec droiture et lâche prise lorsque la compassion l'exige laisse le Ciel répondre. Et cette réponse, qu'elle prenne la forme d'un enfant, d'une œuvre ou d'une inspiration, sera toujours plus vaste que la satisfaction immédiate. En ce sens, *le fils promis du Ciel* symbolise le fruit de l'âme épurée : lorsque le cœur est limpide, la Vie elle-même vient s'y refléter comme sur le lac Dòngtíng.

---





張彥明善醫，窮者不受錢，或反用之。富者以錢求藥，不問多寡，必盡與之。有人請藥，入有請者，必速往，不計遠近。嘗遇夜半，有病人危急，彥明奔赴，轉其病可緩。須臾失火於城中，火起，周遭燒盡，其居獨存。後子孫俱顯貴。

**Zhāng Yànmíng shàn yī, qióng zhě bù shòu qián, huò fān yòng zhī.  
Fù zhě yǐ qián qiú yào, bù wèn duō guǎ, bì jìn yǔ zhī. Yǒu rén qǐng  
yào, rù yǒu qǐng zhě, bì sù wǎng, bù jì yuǎn jìn. Cháng yù yè bàn,  
yǒu bìng rén wēijí, Yànmíng bēn fù, zhuǎn qí bìng kě huǎn. Xūyú  
shīhuǒ yú chéng zhōng, huǒ qǐ, zhōuzhāo shāo jìn, qí jū dú cún.  
Hòu zǐsūn jù xiǎnguì.**

Zhāng Yànmíng, excellent médecin, était réputé pour sa générosité. Aux pauvres, il ne réclamait jamais d'argent, et parfois il leur donnait encore de quoi subvenir à leurs besoins. Aux riches qui demandaient des remèdes, qu'ils paient peu ou beaucoup, il fournissait toujours ce qu'il fallait, sans compter.

Lorsqu'on le sollicitait, il se rendait immédiatement chez les malades, quelle que soit la distance. Une fois, au cœur de la nuit, un patient se trouva en danger de mort : Zhāng Yànmíng accourut sans hésiter, et par son intervention, la maladie put être stabilisée.

Peu après, un incendie ravagea la ville : tout le quartier fut réduit en cendres, mais sa maison seule demeura intacte. Plus tard, ses descendants connurent tous la prospérité et accédèrent aux plus hautes charges.

### **Commentaire :**

Ce récit illustre la vertu du *médecin compatissant* (cí yī 慈醫), qui soigne par pure bienveillance et non pour le gain. Zhāng Yànmíng incarne le modèle de praticien célèbre depuis Sun Sīmiǎo (孫思邈), pour qui la médecine est un acte d'amour envers le vivant : « *Le grand médecin voit dans la souffrance d'autrui sa propre douleur.* »

Dans le texte, sa droiture s'exprime par trois attitudes : ne pas monnayer la vie des pauvres, donner au-delà du dû aux riches, et répondre sans délai à tout appel, fût-ce au cœur de la nuit. Le miracle de la maison épargnée par le feu symbolise la protection céleste : le feu du Ciel ne détruit pas ce qui est pur. La postérité honorée confirme la loi du *gǎnyīng* 感應 : les actes de bonté engendrent des bénédictions durables, non seulement pour soi mais pour sa lignée.

Sur le plan intérieur, le médecin Zhāng figure l'adepte du *Nèidān* qui a maîtrisé l'art de guérir le souffle (*zhì qì* 治氣). Les pauvres qu'il soigne sans rien demander représentent les *énergies déficientes* du corps, les souffles Yīn épuisés, froids ou faibles, qu'il nourrit sans rien exiger. Les riches qui paient abondamment sont les souffles Yáng excédentaires : il les laisse se déverser librement, harmonisant ainsi le flux du Qì sans calcul. Sa promptitude à répondre, « *sans se soucier de la distance ni de l'heure* », évoque la vigilance du *Shén* 神, la conscience alchimique toujours prête à agir pour rétablir l'équilibre, quelle que soit la situation. L'incendie qui ravage la ville sauf sa demeure renvoie à la purification du feu interne (*huǒ* 火) : lorsque le cœur est limpide et compatissant, le feu des passions et des catastrophes ne peut l'atteindre. Le feu du monde devient feu de sagesse, et la demeure du pratiquant, son corps subtil, demeure intacte. Enfin, la prospérité de sa descendance symbolise la continuité du *míng* 命, la transmission de la vie spirituelle stabilisée. L'énergie transformée par la compassion se perpétue, se multiplie, et donne naissance à une lignée lumineuse, visible ou invisible.

Dans notre époque où la médecine et l'aide à autrui sont souvent soumises à la logique du profit, la figure de Zhāng Yànmíng rappelle l'essence du soin : servir le vivant. Pour tout praticien, qu'il soit médecin, thérapeute, enseignant ou accompagnant, la vraie guérison naît d'un cœur sincère, libre de calcul. Son histoire enseigne que le feu des épreuves n'atteint pas celui qui agit sans égoïsme : l'univers protège ce qui agit en accord avec le Dào. Sur le plan personnel, Zhāng Yànmíng montre la voie d'une alchimie vivante : transformer chaque rencontre, chaque douleur d'autrui, en acte d'unité. Là où brûle la souffrance, il apporte la clarté, et le feu destructeur devient lumière de compassion.

---





張百戶往淮安，夜舟浮沉波上，有人擲舟，咄嗟呼救。張攀而急出白金十兩，呼漁舟救之，至則其子也。

**Zhāng Bǎihù wǎng Huái'ān, yè zhōu fúchén bō shàng, yǒu rén zhì zhōu, chuōjiē hū jiù. Zhāng pān ér jí chū bái jīn shí liǎng, hū yúzhōu jiù zhī, zhì zé qí zǐ yě.**

Alors que Zhāng Bǎihù voyageait de nuit en direction de Huái'ān, les eaux étaient agitées et son bateau tanguait au gré des vagues. Soudain, une autre embarcation chavira, et des cris désespérés retentirent dans l'obscurité : quelqu'un appelait au secours.

Sans hésiter, Zhāng Bǎihù sortit dix tael d'argent blanc et appela une barque de pêcheurs pour qu'ils se portent aussitôt au secours du naufragé. Lorsqu'ils atteignirent la victime et la tirèrent de l'eau, il découvrit qu'il s'agissait de son propre fils.

### Commentaire :

Le titre de *bǎihù* (百戶) désignait un officier militaire subalterne, responsable d'une centaine de foyers dans l'organisation impériale. Le récit ne conserve pas le nom personnel de Zhāng Bǎihù, mais il nous transmet l'essentiel : un geste de promptitude et de droiture. Face à la détresse, Zhāng Bǎihù n'a pas calculé, il n'a pas demandé « qui » était en danger. Il a réagi immédiatement, mobilisant ses moyens pour sauver une vie, quelle qu'elle soit. Ce n'est qu'après coup qu'il découvrit que la personne secourue était son fils. La rétribution céleste se lit dans ce retournement miraculeux : en agissant sans savoir, il a sauvé ce qui lui était le plus cher. Ce récit incarne l'esprit du *Gǎnyīng* 感應, la résonance universelle : un cœur généreux, qui agit sans calcul ni délai, attire une réponse bienveillante du Ciel. Dans la morale du texte, sauver l'autre, c'est aussi, d'une manière mystérieuse, se sauver soi-même. L'histoire de Zhāng Bǎihù nous rappelle que la compassion immédiate est une forme de clairvoyance.

Agir sans hésiter face au danger d'autrui, c'est affirmer notre humanité. Et parfois, comme dans ce récit, le salut accordé à l'autre devient aussi le salut de notre propre lignée. Le geste de donner sans calcul, ici jusqu'à sacrifier son argent, demeure une semence de vie qui nous revient toujours sous une forme inattendue.





鍾離瑾，婺州人。與鄰郡婿從嫁。一日婿執羔羊，將獻瑾堂，前熟視而避。鍾離怪問之。婿曰：「幼時，我父亦令此邑，不幸與母俱公時。某五歲前，見人不覺悲耳。」公急呼車聞之，大驚，憐而卻命家人，為易服飾，遂書許公曰：「吾女買婿，得前令之女，將命因見，歎忠念先，歎耳。」鍾離瑾後夢上天，天帝謂曰：「汝念先人之誠，感動於天。今賜汝子孫昌盛，壽考無疆。」自是，瑾之家世世富貴，子孫繁衍，延續不絕。

Zhōng Líjǐn, Wùzhōu rén. Yǔ lín jùn xù cóng jià. Yī rì xù zhí gāoyáng, jiāng xiàn jīn táng, qián shú shì ér bì. Zhōng Lí guài wèn zhī. Xù yuē: “Yòu shí, wǒ fù yì lǐng cǐ yì, bùxìng yǔ mǔ jù gōng shí. Mǒu wǔ suì qián, jiàn rén bù jué bēi ěr.” Gōng jí hū chē wén zhī, dà jīng, lián ér què mìng jiārén, wèi yì fúshì, suì shū Xǔ gōng yuē: “Wú nǚ mǎi xù, dé qián lǐng zhī nǚ, jiāng mìng yīn jiàn, tàn zhōng niàn xiān, tàn ěr.” Zhōng Lí jīn hòu mèng shàng tiān, Tiāndì wèi yuē: “Rǔ niàn xiānrén zhī chéng, gǎndòng yú tiān. Jīn cì rǔ zǐsūn chāngshèng, shòukǎo wújiāng.” Zì shì, jīn zhī jiā shìshì fùguì, zǐsūn fányǎn, yǎnxù bù jué.

Zhōng Líjǐn, originaire de Wùzhōu, maria sa fille à un jeune homme d'un district voisin. Un jour, ce gendre apporta un agneau en offrande à la maison de Zhōng Lí. En entrant, il observa attentivement la salle et, soudain, se détourna, comme troublé. Surpris, Zhōng Líjǐn lui demanda la raison. Le jeune homme répondit :

« Lorsque j'étais enfant, mon père exerçait ici la charge d'administrateur du district. Hélas, à cette époque, il commit une faute grave et ma mère en mourut de chagrin. Depuis, chaque fois que je revois cette salle, mon cœur se serre malgré moi. »

Profondément ému, Zhōng Líjǐn fit aussitôt venir un chariot et dit à ses proches :

« Cet homme est le fils d'un ancien magistrat de ce lieu. Notre union ravive pour lui la douleur de ses parents. Changez ses vêtements, qu'il parte sans honte. »

Il écrivit au père du jeune homme pour le remercier et lui exprimer son respect, ajoutant :

*« J'avais acheté pour ma fille un époux convenable, et j'ai rencontré en lui la descendance d'un homme intègre. En voyant cette sincérité filiale, je ne puis que la saluer et m'incliner. »*

Plus tard, Zhōng Lǐjīn rêva qu'il montait au Ciel. L'Empereur céleste lui dit :

*« Ton cœur, plein de compassion et de fidélité envers les anciens, a ému les Cieux. Je t'accorde donc des descendants prospères et une longue vie sans limites. »*

Depuis lors, la famille Zhōng Lí connut la richesse et les honneurs sur plusieurs générations ; ses enfants et petits-enfants se multiplièrent, et leur lignée ne s'éteignit jamais.

### **Commentaire :**

Zhōng Lǐjīn (鍾離瑾), originaire du Wùzhōu médiéval (dans l'actuelle province du Zhèjiāng 浙江), incarne la noblesse morale confucéenne. Le texte souligne sa droiture et son sens du discernement : plutôt que de profiter d'une union avantageuse, il agit selon la justice du cœur, refusant d'humilier un homme marqué par la faute d'un père. Son geste, renoncer à un mariage socialement favorable pour épargner la douleur d'autrui, manifeste une bienveillance désintéressée. La récompense céleste qui s'ensuit, richesse et descendance nombreuse, illustre la loi de résonance *gǎnyīng* 感應 : la pureté d'intention résonne jusque dans l'ordre cosmique, attirant la bénédiction du Ciel.

Sur le plan intérieur, le récit décrit la purification du *cœur-esprit* (xīn 心). Zhōng Lǐjīn symbolise la conscience centrale (*zhōng dāntián* 中丹田), capable de percevoir la souffrance cachée du *Yīn*, ici figurée par le gendre endeuillé. En lui offrant compassion et respect au lieu de jugement, il rétablit l'harmonie entre le *Shén* 神 (l'Esprit) et le *Qì* 氣 (le Souffle). Renoncer à une alliance avantageuse pour soulager autrui, c'est interrompre le cycle du *yù* 欲 (désir) et purifier la racine du *feu intérieur* (*huǒ* 火). L'acte de compassion transforme le feu de la passion en lumière du cœur (*xīn guāng* 心光). Le rêve d'ascension au Ciel symbolise la montée du *qì* purifié vers le *Níwán* 泥丸 (Palais du Boue, siège de l'Esprit), où la voix du Ciel répond. La promesse divine d'une lignée prospère correspond à la stabilisation du flux vital (*míng* 命) : lorsque le cœur est transparent, la vie se prolonge et se multiplie sans entrave. Ainsi, le mérite extérieur

(bénédictio de la descendance) et le raffinement intérieur (unité du cœur et du souffle) se répondent comme l'ombre et la lumière.

Dans le monde actuel, le geste de Zhōng Lǐjīn résonne comme un modèle de compassion consciente : savoir reconnaître la souffrance invisible d'autrui et agir pour la soulager, même au prix d'un renoncement personnel. Son attitude enseigne que la véritable grandeur n'est pas dans la victoire, mais dans la justesse du cœur.

Sur le plan spirituel, il montre que la pureté du cœur attire naturellement la protection et l'abondance : non parce qu'on la cherche, mais parce qu'elle fait circuler la Vie sans obstacle.

Pour le pratiquant du Dào, ce récit est un rappel : le *gōng* 功, travail véritable ne se mesure pas en exploits visibles, mais en mouvements intérieurs de bonté silencieuse, capables d'émouvoir jusqu'au Ciel.

---



曹州於令儀，性長厚。家富盜入其家，擒之則郡人之子也。令儀曰：「何以為盜？」對曰：「負耳。」問需幾何，曰：「得十千則足矣。」郎以十千與之。盜曰：「吾飢，欲食。」郎呼其妻，具食而飽之。盜拜而去。盜大感慙，悔為良民。令儀回家，必為人所諷誦之。至明而去，盜大感慙，悔為良民。令儀又延名師教子焯之。焯者後子偉焯，俱舉進士。

**Cáo zhōu Yú Lìng yí, xìng cháng hòu. Jiā fù, dào rù qí jiā, qín zhī zé jùn rén zhī zǐ yě. Lìng yí yuē: «Hé yǐ wéi dào?» Duì yuē: «Fù ěr.» Wèn xū jǐ hé, yuē: «Dé shí qiān zé zú yǐ.» Láng yǐ shí qiān yǔ zhī. Dào yuē: «Wú jī, yù shí.» Láng hū qí qī, jù shí ér bǎo zhī. Dào bài ér qù. Dào dà gǎn cán, huǐ wéi liáng mín. Lìng yí huí jiā, bì wèi rén suǒ fēng sòng zhī. Zhì míng ér qù, dào dà gǎn cán, huǐ wéi liáng mín. Lìng yí yòu yán míng shī jiào zǐ Tūn zhī. Tūn zhě hòu zǐ Wěi Tūn, jù jǔ jìn shì.**

Yú Lìng yí (于令儀), originaire de Cáo zhōu (曹州), était un homme d'une bonté naturelle et d'un tempérament magnanime. Sa famille jouissait d'une certaine richesse, mais il vivait dans la simplicité, préférant la vertu à l'ostentation. Une nuit, un voleur s'introduisit dans sa demeure et fut capturé. Yú Lìng yí le fit amener devant lui et lui demanda calmement :

*« Pourquoi t'es-tu fait voleur ? »*

L'homme, tremblant, répondit : *« J'étais accablé de dettes. »*

*« Et de combien as-tu besoin ? »* demanda Yú.

*« Dix mille pièces suffiraient. »*

Sans hésiter, Yú Lìng yí prit cette somme et la lui donna. Le voleur, stupéfait, balbutia :

*« Je n'ai pas mangé depuis longtemps... »*

Alors, Yú appela son épouse et lui ordonna de préparer un repas chaud. L'homme mangea jusqu'à satiété, puis, les larmes aux yeux, s'inclina profondément avant de partir. Touché par une telle compassion, le voleur renonça à sa vie de brigandage et se fit homme de bien. Partout, on célébrait la bonté de Yú Lìng yí, et son nom devint synonyme de bienveillance. Plus tard, il engagea de grands maîtres pour éduquer son fils, Yú Tūn (于焯), et son petit-fils Yú Wěi tūn (于偉焯) suivit le même chemin :

tous deux furent reçus docteurs (jìnshì 進士) aux examens impériaux, honorant leur lignée par leur vertu et leur savoir.

### **Commentaire :**

Ce récit incarne à la perfection la vertu de *rén* (仁), la bienveillance confucéenne, et l'esprit de *hòu dé* (厚德), la « *vertu profonde* » chère à la tradition daoïste. Yú Lìngyí ne voit pas dans le voleur un ennemi à punir, mais un homme à comprendre. Il cherche la cause du mal avant d'en juger la forme : la misère, la dette, la faim. En remédiant à ces racines, il désarme la violence sans violence, et restaure la dignité d'un être humain.

Le *Tàishàng Gǎnyìng Piān* illustre ici la loi subtile du *bào* (報), la rétribution naturelle : à la bonté répond la bénédiction, à la clémence répond la paix. Ce que Yú Lìngyí a semé dans le cœur d'un voleur s'est transmis dans la prospérité morale et intellectuelle de sa descendance. La transformation de l'homme qu'il a sauvé reflète celle, invisible mais profonde, de son propre lignage.

Aujourd'hui, cette histoire a une portée étonnamment moderne. Elle met en lumière une idée que nos sociétés ont parfois oubliée : la justice véritable n'est pas seulement répressive, elle est réparatrice. Punir peut contenir le mal, mais seul le pardon et la compréhension peuvent le transformer.

Dans un monde où la pauvreté et le désespoir engendrent encore la transgression, la leçon de Yú Lìngyí garde toute sa force : aider un être à se relever, c'est déjà guérir la société tout entière. Sa réaction n'était pas faiblesse, mais sagesse. En répondant à la faute par la compassion, il a permis une métamorphose durable.

Ainsi, son exemple nous enseigne que la grandeur d'un être ne se mesure pas à sa richesse, mais à sa capacité à restaurer la dignité d'autrui. Le Ciel, reconnaissant cette clémence, le récompensa par une lignée brillante et vertueuse. Celui qui sait voir la détresse derrière la faute devient, selon le Dào (道), un artisan d'harmonie. Car en nourrissant la vie au lieu de la condamner, Yú Lìngyí fit rayonner la bonté au-delà de sa propre maison, jusque dans les générations futures.





寧崇禮



甯崇禮浮梁縣安鄉人。秉性好善，常造棺槨施人，貧不能葬者，贈以錢米。終其身不懈。嘗夢與家人曰：「我生平多僻屋宅，與人居住，坐此積累陰功。慶流子孫，可說與十四郎。」明年秋試，必發解。自此以後，子孫永無虛榜

**Nìng Chónglǐ Fúliáng xiàn Ānxiāng rén. Bǐngxìng hào shàn, cháng zào guānguǒ shī rén, pín bù néng zàng zhě, zèng yǐ qián mǐ. Zhōng qí shēn bù xiè. Cháng mèng yǔ jiārén yuē : « Wǒ shēngpíng duō pì wūzhái, yǔ rén jūzhù, zuò cǐ jīlěi yīn gōng. Qīng liú zǐsūn, kě shuō yǔ Shísiáng. » Míngnián qiū shì, bì fā jiě. Zì cǐ yǐhòu, zǐsūn yǒng wú xū bǎng.**

Nìng Chónglǐ, originaire du canton d'Ānxiāng, dans le district de Fúliáng (actuel Jiangxi), avait une nature profondément bienveillante. Il faisait souvent fabriquer des cercueils pour les offrir à ceux qui, faute de moyens, ne pouvaient enterrer leurs morts. Aux plus pauvres, il donnait encore du riz et de l'argent, et ne se relâcha jamais, toute sa vie, dans cet acte de compassion. Une nuit, il dit en songe à sa famille :

*« J'ai souvent vécu dans des maisons modestes, parfois reculées, mais toujours en les partageant avec d'autres. C'est ainsi que j'ai accumulé des mérites cachés. Cette bénédiction se transmettra à mes descendants, dites-le à mon quatorzième fils. »*

L'année suivante, son fils réussit brillamment aux examens d'automne. Et, depuis lors, les descendants de Nìng Chónglǐ figurèrent sans interruption parmi les lauréats.

### **Commentaire :**

Le nom Nìng Chónglǐ (甯崇禮) signifie littéralement « *Celui qui élève les rites dans la paix* ». Il désigne ici un homme dont la droiture intérieure (甯, paix du cœur) s'exprime à travers le respect des formes justes (禮, les rites, la bienséance, l'harmonie sociale). Son action charitable, construire des cercueils et soutenir les pauvres dans le deuil, est d'une simplicité extrême, mais elle touche à la racine même du Dào (道) : maintenir la continuité entre la vie et la mort, entre les vivants et leurs ancêtres. Offrir à autrui la possibilité d'un repos digne, c'est rétablir l'équilibre cosmique et apaiser les souffles errants. Le rêve confirme la logique du gǎnyìng (感應), la résonance entre le cœur humain et l'ordre céleste. Ce que Nìng Chónglǐ accomplit sans ostentation, partager son toit, secourir les familles dans le deuil, devient

une lumière invisible qui éclaire sa lignée. Le succès académique de ses descendants n'est pas une simple récompense : c'est la matérialisation de cette harmonie intérieure prolongée dans le temps.

Dans le langage du *Nèidān* (內丹), on pourrait dire que Ning Chónglǐ transforma la compassion en élixir : la bonté constante devint la chaleur subtile du *Dé* (德), la *vertu*, nourrissant son *destin Ming* (命) et celui de ses enfants. Son mérite caché agit comme une semence enfouie, germant d'âge en âge.

L'histoire de Ning Chónglǐ nous invite à redécouvrir la force tranquille de la bonté ordinaire. Dans un monde où la vertu se mesure souvent à la visibilité, il rappelle que la véritable influence vient du cœur silencieux. Construire une maison pour un mort, partager son toit avec un vivant : c'est le même geste de compassion, car tous deux relèvent de la continuité de la vie. Les bénédictions durables ne naissent pas de la gloire publique, mais de la persévérance dans les gestes simples. La *paix intérieure* (寧 *nìng*) et la *rectitude dans l'action* (禮 *lǐ*) demeurent les deux ailes du juste.

---



宰相善報

Zǎixiàng shàn bào

Rétribution bénéfique d'un Premier  
ministre



應尚書



嘉靖間，台州應尚書壯年習業山中，夜鬼爭集。一夕聞鬼相語曰：「某家某夫妻，以夫久不歸，遂嫁之。明夜當總此地。」父母見書，以字跡不類，疑之。既而回書，可假銀四兩。假想兒無意。婦遂不嫁。無何，其夫亦歸。夫妻相保如初。先是，婦歎不純。公又聞鬼語曰：「吾當得代。余此秀才壞吾事。苟鬼曰，何不禍之？」同鬼曰：「上帝已嘉乃心，命作陰德。」尚書聞之，乃益勉力為善。歲饑，賑親戚有急，委曲維持。橫逆之家，遇而不忤。加科及第，官終尚書，子孫登科。

Jiājīng jiān, Táizhōu Yīng Shàngshū zhuàngnián xí yè shān zhōng, yè guǐ zhēng jí. Yī xī wén guǐ xiāng yǔ yuē: "Mǒu jiā mǒu fūqī, yǐ fū jiù bù guī, suì jià zhī. Míng yè dāng zǒng cǐ dì." Fùmǔ jiàn shū, yǐ zìjì bù lèi, yí zhī. Jì ér huí shū, kě jiǎ yín sì liǎng. Jiǎ xiǎng ér wú yì, fù suì bù jià. Wú hé, qí fū yì guī, fūqī xiāng bǎo rú chū. Xiān shì, fù tàn bù chún. Gōng yòu wén guǐ yǔ yuē: "Wú dāng dé dài. Yú cǐ xiùcái huài wú shì. Gǒu guǐ yuē, hé bù huò zhī?" Tóng guǐ yuē: "Shàngdì yǐ jiā nǎi xīn, mìng zuò yīndé." Shàngshū wén zhī, nǎi yì miǎnlì wéi shàn. Suì jī, zhèn qīnqī yǒu jí, wěiqū wéichí. Héngnì zhī jiā, yù ér bù wǔ. Jiā kē jí dì, guān zhōng Shàngshū, zǐsūn dēng kē.

Sous le règne de Jiājīng (1522–1566), le futur ministre Yīng, originaire de Táizhōu, étudiait dans les montagnes alors qu'il était encore jeune. Chaque nuit, des esprits se rassemblaient en tumulte autour de sa demeure. Une nuit, il les entendit dire :

« Dans telle famille, l'époux est parti depuis longtemps sans retour.  
Sa femme, croyant qu'il est mort, a décidé de se remarier. Demain  
soir, nous irons les emporter. »

Les parents de la femme reçurent bientôt une lettre censée venir du mari absent, mais l'écriture leur sembla étrange [lettre écrite par Yīng Shàngshū]. Peu après, une autre lettre arriva, demandant qu'on lui prête quatre tael d'argent. Soupçonnant une imposture, ils s'abstinrent d'y répondre, et la jeune femme refusa finalement de se remarier. Peu après, son mari revint sain et sauf : le couple fut réuni comme au début. Les démons, frustrés, murmurèrent :

« Ce lettré nous a contrecarrés ! Il devait mourir, et maintenant  
notre plan est ruiné. »



Mais l'un d'eux répondit :

« *Le Seigneur du Ciel a loué sa droiture et ordonné qu'il devienne un artisan du mérite caché (yīn dé 陰德).* »

Entendant ces paroles surnaturelles, Yīng Shàngshū redoubla d'efforts pour pratiquer le bien. Lors des années de famine, il aida ses proches dans le besoin, partagea ce qu'il avait et sut supporter les familles querelleuses sans les offenser. Plus tard, il réussit brillamment aux examens impériaux, devint ministre (*Shàngshū* 尚書), et ses enfants et petits-enfants accédèrent eux aussi aux plus hautes distinctions.

### **Commentaire :**

Yīng Shàngshū 應尚書 vécut sous les Míng, probablement sous l'empereur Jiājìng (XVI<sup>e</sup> siècle). Le texte le montre dans sa jeunesse, alors qu'il n'était encore qu'un étudiant pieux, réceptif aux signes invisibles. L'épisode des démons révèle l'idée centrale du *Tàishàng Gǎnyìng Piān* : le bien et le mal agissent à travers un réseau invisible de résonances entre le monde des hommes et celui des esprits.

La vertu de Yīng (respect, retenue, compassion) attire la protection céleste. Ce n'est pas par la force ni par la prière qu'il triomphe du mal, mais par la droiture de son cœur. Son mérite n'est pas visible (陰德 yīndé, « *mérite caché* »), mais reconnu par le Ciel. La récompense : prospérité, réussite aux examens et longévité, est la manifestation terrestre de cet accord invisible avec le Dào.

Sur le plan alchimique, les « *démons de la nuit* » représentent les forces internes du trouble : désirs, illusions, peurs, qui assiégent l'esprit du pratiquant. Entendre leurs voix sans se laisser séduire, c'est déjà éveiller la vigilance du *Shén* 神. Le jeune Yīng, par la pureté de son intention, dissipe leurs intrigues : il symbolise le *xīn* 心 (le cœur conscient) devenu clair comme un miroir. Le mari absent et la femme tentée de se remarier figurent la séparation du Yīn et du Yáng dans le champ interne. La fidélité du couple, restaurée par la clairvoyance du cœur juste, correspond à la réunion des deux souffles primordiaux (*hé qì* 合氣) — condition de la naissance de l'Élixir interne.

La parole du démon converti « *Le Seigneur du Ciel a loué son cœur et lui a confié la mission d'accomplir des mérites cachés* » traduit l'intégration de l'Ombre : lorsque l'énergie obscure reconnaît la lumière du cœur, elle

devient force protectrice. Les famines et les querelles qu'il traverse ensuite sont les « *épreuves du feu* » (*huǒhòu* 火候) : le pratiquant éprouve sa capacité à conserver la clarté au sein de l'adversité. Ainsi, la réussite finale, la paix familiale et la descendance brillante symbolisent la stabilisation du *jīng* 精, du *qì* 氣 et du *shén* 神 les Trois Trésors harmonisés en un seul Souffle.

Dans notre monde moderne, Yīng Shàngshū incarne la force tranquille du bien discret. Lui qui n'a ni cherché à convaincre ni à se défendre, mais a simplement persévéré dans le juste, montre que la vraie protection vient de la cohérence intérieure.

Le *yīn dé*, le mérite invisible, prend aujourd'hui la forme de gestes simples : soutenir quelqu'un sans attendre de remerciement, apaiser un conflit, résister aux tentations d'égoïsme. Comme Yīng, celui qui reste pur dans un environnement troublé fait taire les « *démons de la nuit* » : les peurs, les haines, les illusions. Et, en retour, la Vie protège ce cœur clair comme elle épargna la maison du médecin Zhāng Yànmíng et la demeure de Yīng Shàngshū.

---



唐裴度慶點墳屋，相者告曰：「公形神稍異，若不貴，必餓死。」公偶遊香山寺，見一婦人置綾絹於欄杆之上，所佛良久不取而去。公知其忘，追之不及，待亦不至，攬之以歸。逢明相候之，其婦果來問之。婦曰：「父以罪被繫，昨憂入獄，得玉帶一、庫帶一，以贖父罪。不幸失去，不測之禍，無所逃矣。」公遂還之。婦頓首曰：「萬里非公不受。」後數年，相者見之，大驚曰：「公陰德及物，前程萬里。」

Táng Péi Dù qīng diǎn fén wū, xiàng zhě gào yuē: “Gōng xíng shén shāo yì, ruò bù guì, bì è sǐ.” Gōng ǒu yóu Xiāngshān Sì, jiàn yī fùrén zhì líng juàn yú lángān zhī shàng, suǒ fú liáng jiǔ bù qǔ ér qù. Gōng zhī qí wàng, zhuī zhī bù jí, dài yì bù zhì, lǎn zhī yǐ guī. Féng míng xiàng hòu zhī, qí fù guǒ lái wèn zhī. Fù yuē: “Fù yǐ zuì bèi xī, zuó yōu rù yù, dé yù dài yī, kù dài yī, yǐ shú fù zuì. Bùxìng shī qù, bù cè zhī huò, wú suǒ táo yǐ.” Gōng suì huán zhī. Fù dùnshǒu yuē: “Wàn lǐ fēi gōng bù shòu.” Hòu shù nián, xiàng zhě jiàn zhī, dà jīng yuē: “Gōng yīn dé jí wù, qiánchéng wàn lǐ.”

Sous les Tang, Péi Dù avait fait bâtir sa demeure sur un terrain récemment acquis. Un devin, venu l'examiner, lui dit :

*« Votre apparence et votre énergie sont particulières : si vous ne devenez pas un homme éminent, vous mourrez de faim. »*

Un jour, Péi Dù se promenait au temple de Xiāngshān. Il vit une femme déposer une pièce de soie brochée sur la balustrade et prier longuement devant le Bouddha. Puis, l'ayant oubliée, elle s'en alla. Péi Dù comprit l'oubli, tenta de la rattraper, mais ne la retrouva pas. Il attendit, en vain. Finalement, il emporta la soie chez lui.

Peu après, la femme revint, désespérée, à la recherche de ce tissu. Elle expliqua en pleurant :

*« Mon père, injustement emprisonné, allait être condamné. Pour le racheter, j'avais obtenu deux ceintures précieuses, l'une de jade, l'autre d'or. Je devais les vendre pour sauver sa vie, mais je les ai perdues ! S'il est découvert que je les ai égarées, notre famille entière périra. »*

Péi Dù lui rendit la soie sans hésiter. La femme, bouleversée, s'inclina jusqu'à terre :

*« Mille fois sur mille, il n'est pas d'autre homme que vous qui aurait agi ainsi. »*

Quelques années plus tard, le même devin revit Péi Dù et s'écria, stupéfait :

*« Votre mérite caché a touché le monde des esprits : votre destinée s'ouvrira comme dix mille lieues d'horizon ! »*

### **Commentaire :**

Péi Dù (裴度, 765–839), grand ministre des Táng sous les règnes de Xiānzōng 憲宗 et Mùzōng 穆宗, fut célèbre pour sa droiture et son courage politique. L'épisode relaté ici, transmis par les recueils moraux de la période Sòng 宋, illustre la force du *yīn dé* 陰德 le « *mérite caché* ». Par un geste simple, restituer ce qui ne lui appartenait pas, Péi Dù transforma le cours de sa vie. L'objet oublié (la soie ou la ceinture) est le pivot du destin : ce que l'on restitue par pureté intérieure devient offrande au Ciel. La prophétie du devin se réalise : Péi Dù sera effectivement l'un des plus illustres ministres de son temps, sauvant l'empire de graves crises et incarnant la vertu confucéenne du *zhōng* 忠, la *loyauté*.

Dans la lecture alchimique, Péi Dù incarne l'adepte qui a su rendre le bien à sa source. L'objet précieux oublié représente l'*énergie spirituelle raffinée* (*jīng* 精) que le monde laisse choir dans la confusion. Le pratiquant, conscient, la recueille sans s'y attacher. Lorsqu'il rend cette énergie au Ciel (ici à la femme désespérée), il accomplit le cycle du *fǎn běn huán yuán* 返本還原, le retour à l'origine. Ce geste de restitution est un sceau de pureté (*qīng jìng* 清淨) : la matière, au lieu d'être accaparée, devient lumière. Le devin qui prédit la grandeur ou la mort de faim symbolise la loi du *zhōng qì* 中氣 : l'énergie centrale doit soit s'élever en noblesse, soit s'éteindre. Il n'y a pas de demi-mesure dans la Voie. En agissant sans calcul, Péi Dù fait vibrer la résonance du Ciel (*gǎnyìng* 感應) : l'univers entier reconnaît la justesse du geste. Ainsi, sa « *fortune spirituelle* » s'ouvre : le feu intérieur s'apaise, le cœur devient limpide, et le *shén* 神 se déploie en dix mille directions, symbole de la clarté universelle du *Dào*.

Dans notre monde moderne, où les petits profits et les compromis semblent anodins, l'exemple de Péi Dù rappelle que chaque choix éthique façonne le destin. Rendre ce qui ne nous appartient pas, refuser le gain injuste, préserver la dignité d'autrui : ces gestes simples rétablissent l'harmonie du monde.

L'histoire enseigne que la grandeur n'est pas un hasard mais une résonance : la pureté attire la lumière.

Sur le plan intérieur, elle évoque aussi la vigilance du cœur : ne pas s'appropriier les énergies du monde, mais les laisser circuler librement. Celui qui agit ainsi devient, comme Péi Dù, un canal du Dào, et sa vie, protégée par l'invisible, s'épanouit en clarté et en durée.

---

趙秋



趙抃，字子武，朝歌人。輕財好施。鄉人李玄度，母死貧無以葬，抃與之二牛。次夜行，見一老母，持金一瓶曰：「子能葬我，我以相報。」抃五十，後富貴，嘗善視李玄度之子。抃後果官極品。

**Zhào Biàn, zì Zīwǔ, Cháo gē rén. Qīng cái hào shī. Xiāng rén Lǐ Xuándù, mǔ sǐ pín wú yǐ zàng, Biàn yǔ zhī èr niú. Cì yè xíng, jiàn yī lǎo mǔ chí jīn yī píng, yuē: “Zǐ néng zàng wǒ, wǒ yǐ xiāng bào.” Biàn wǔshí, hòu fùguì, cháng shàn shì Lǐ Xuándù zhī zǐ. Biàn hòu guǒ guān jí pǐn.**

Zhào Biàn, dont le nom social était Zīwǔ, était originaire de Cháo gē. Il méprisait la richesse et aimait la générosité. Dans son village vivait un certain Lǐ Xuándù, dont la mère mourut sans que la famille ait de quoi l’enterrer. Zhào Biàn lui donna deux bœufs pour l’aider à accomplir les funérailles. La nuit suivante, alors qu’il marchait seul, il vit une vieille femme tenant une fiole d’or. Elle lui dit :

*« Puisque tu as permis que je sois enterrée dignement, je te récompenserai en retour. »*

Plus tard, vers l’âge de cinquante ans, Zhào Biàn connut la fortune et les honneurs. Il prit grand soin du fils de Lǐ Xuándù, fidèle à sa bonté première. Finalement, il atteignit le plus haut rang de ministre.

### **Commentaire :**

Zhào Biàn (趙抃, 1008–1084), originaire de Cháo gē (actuelle province du Hénán 河南), fut un haut fonctionnaire exemplaire sous les empereurs Rénzōng et Yīngzōng des Song. Intègre, austère et compatissant, il servit notamment comme Censeur impérial puis Ministre du Personnel.

Surnommé *Tiěmiàn Yùshǐ* (« le Censeur au visage de fer »), il incarnait la rectitude morale. Mais le présent passage met en avant non sa sévérité, mais sa compassion ancrée dans la droiture : donner deux bœufs à un homme pauvre pour enterrer sa mère, un geste modeste mais sincère, attira la gratitude du monde invisible. La vieille femme apparue dans son rêve symbolise l’âme reconnaissante (*líng* 靈) qui intercède auprès du Ciel. L’événement préfigure la récompense céleste : prospérité, longévité et haute charge.



Sur le plan intérieur, ce récit exprime la loi subtile du retour du souffle bienveillant (*shàn qì* 善氣). Le don des deux bœufs correspond à la libération du *qì terrestre*, symboles de force et de labeur, que l'adepte offre pour alléger la souffrance du monde. Ce sacrifice ouvre le *cœur terrestre* (*dì xīn* 地心) et attire la descente du *qì céleste*. La vieille femme apparaissant la nuit représente le Yīn transmué : l'âme de la compassion qui se manifeste lorsque le feu intérieur est pur. Elle tient « une fiole d'or », métaphore de l'élixir interne (*jīndān* 金丹) que le pratiquant obtient lorsque son cœur est plein de bonté.

Ainsi, la récompense du Ciel (richesse, dignité, postérité) symbolise la stabilisation du Dào dans le corps : le *jīng* 精 (essence) transformé en *qì* 氣, puis en *shén* 神. L'harmonie entre don et réceptivité engendre la prospérité intérieure comme extérieure.

Dans notre monde moderne, où les gestes altruistes paraissent souvent vains, le geste de Zhào Biàn nous rappelle que la bonté silencieuse façonne le destin.

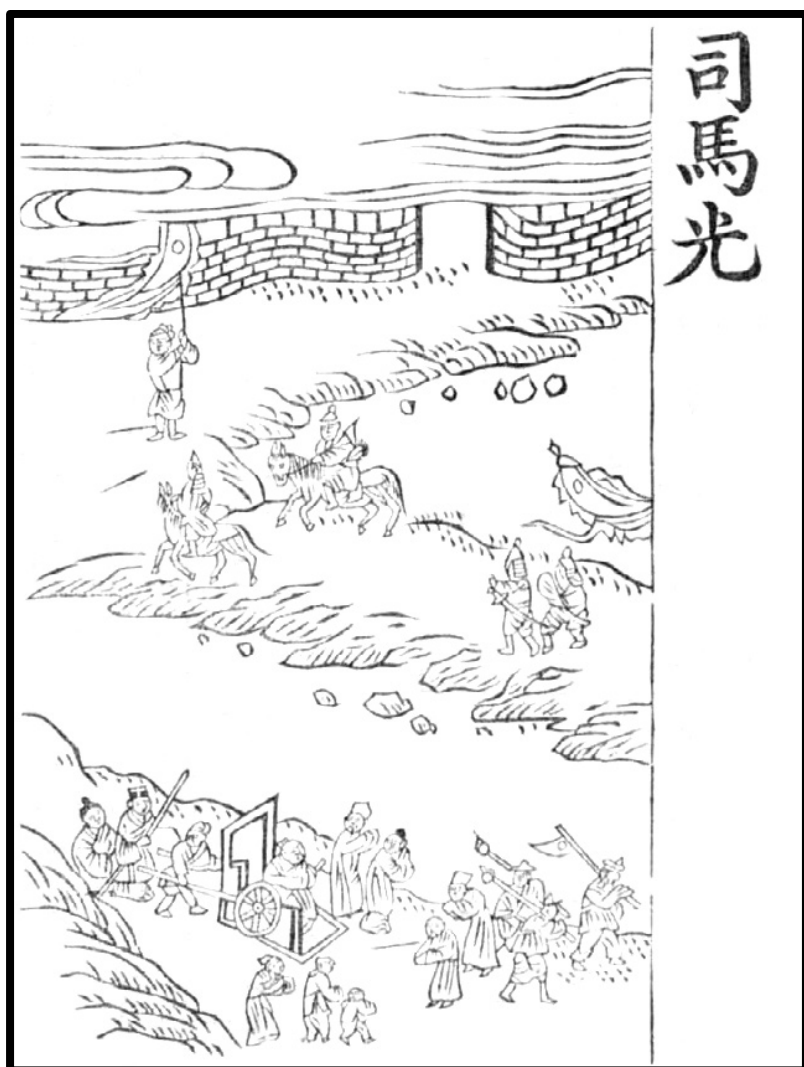
Le don juste, fait sans attente, engendre une circulation invisible qui finit toujours par revenir.

Sur le plan intérieur, il enseigne au pratiquant du Qì Gōng ou du Nèidān que l'énergie donnée sans calcul revient purifiée : nourrir autrui, c'est nourrir le Ciel en soi.

Ainsi, la « fiole d'or » que remet la vieille femme n'est autre que le cœur limpide, devenu vase d'immortalité. La grandeur de Zhào Biàn, ministre et sage, tient moins à ses titres qu'à la clarté de ce cœur qui ne fit jamais commerce de sa compassion.

---





司馬溫公趙閣簡觀之感舉手加額百姓遮道呼公幸無歸咸相天子浩我百姓時王閣之過青州道見村民數千百鳥聲躑呼曰司馬光作相吾輩大快。

葬母生靈事公竟都民罔市而哭聲動於國惠於四方會葬者數萬人墳壟而哀者三百里公之忠信愛民誠古今不可多得可謂盛世純粹之儒矣。

**Sīmǎ Wēn Gōng Zhào gé jiǎn guān zhī gǎn, jǔ shǒu jiā é, bǎixìng zhē dào hū gōng xìng, wú guī xián xiàng tiānzǐ, hào wǒ bǎixìng. Shí Wáng gé zhī guò Qīngzhōu dào, jiàn cūn mín shù qiān bǎi, niǎo shēng yǒng hū, rì: “Sīmǎ Guāng zuò xiàng, wú bèi dà kuài.”**

**Zàng mǔ, shēng líng shì gōng, jìng dōu mín wǎng shì ér kū, shēng dòng yú guó. Huì yú sì fāng, huì zàng zhě shù wàn rén, fén lǒng ér āi zhě sān bǎi lǐ. Gōng zhī zhōngxìn ài mín, chéng gǔ jīn bùkě duō dé, kě wèi shèng shì chúncuì zhī rú yǐ.**

Sous la dynastie Song, Sīmǎ Guāng (司馬光, 1019-1086), honoré du titre posthume Wēngōng (溫公), fut l'un des plus illustres ministres et lettrés de son temps. Lorsqu'il se présenta à la cour, l'admiration du peuple était telle que tous levaient les mains à leur front en signe de respect. Dans les rues, les foules l'acclamaient et se pressaient pour le saluer, criant :

*« Sīmǎ Guāng est notre Premier ministre, quel bonheur pour le peuple ! »*

Sur les routes qu'il empruntait, des milliers de villageois se rassemblaient pour le voir passer. Un jour, à Qīngzhōu (青州), les paysans s'exclamèrent en chœur :

*« Que Sīmǎ Guāng devienne notre ministre, et nous serons comblés ! »*

Lorsqu'il organisa les funérailles de sa mère, sa piété et sa sincérité touchèrent tout le royaume : les marchés fermèrent, et les habitants pleurèrent dans les rues. On disait que les lamentations s'étendaient sur trois cents li à la ronde. À sa mort, le peuple entier se rassembla pour le pleurer, des dizaines de milliers de personnes suivirent le cortège, et la rumeur de son deuil résonna jusqu'aux confins du pays. Sa fidélité, son intégrité et son amour du peuple étaient tels qu'il fut reconnu comme l'un des plus purs sages de son époque, digne de la tradition des anciens.

### Commentaire :

Aujourd'hui, à une époque où la confiance dans les institutions s'effrite, l'exemple de Sīmǎ Guāng garde toute sa force. Il nous rappelle que la légitimité ne s'impose pas, elle se gagne par la sincérité, la proximité avec les humbles, et le sens du devoir. Les funérailles nationales qu'il inspira, où le peuple tout entier pleura un homme juste, témoignent d'une vérité intemporelle : la vertu sincère réunit les cœurs et dépasse la mort.

Dans nos sociétés modernes, où la visibilité remplace souvent la valeur, Sīmǎ Guāng nous montre que la vraie autorité vient du cœur. Un dirigeant, un enseignant, un parent, chacun, à son niveau, peut être un *ministre du Dào* s'il agit avec intégrité, loyauté et compassion. Car le véritable gouvernement commence par la droiture intérieure ; c'est elle qui engendre la paix des autres.

Ainsi, le souvenir de Sīmǎ Guāng demeure une étoile de droiture dans l'histoire chinoise, une lumière confucéenne que le *Tàishàng Gǎnyìng Piān* transforme en modèle universel :

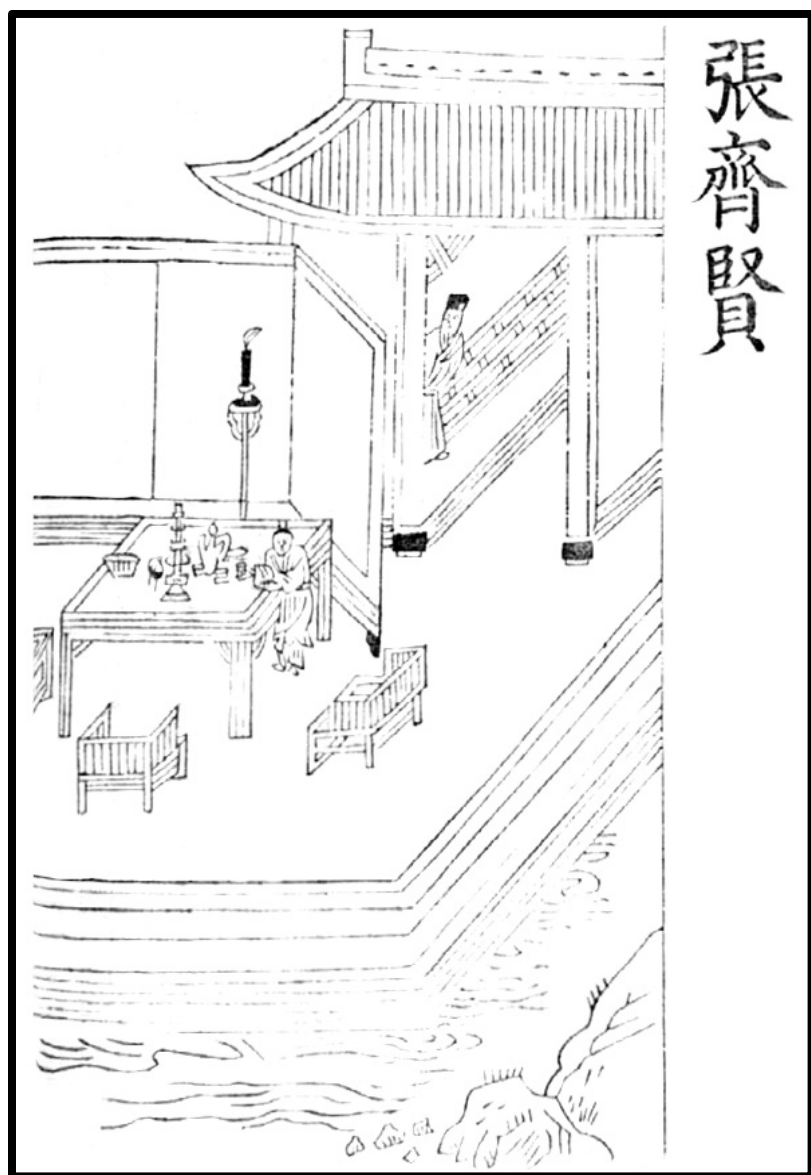
Servir, c'est aimer ;

Diriger, c'est protéger ;

Enseigner, c'est éclairer.

---





張文定為江南轉運。時嘗有家宴，一奴竊銀器數事，懼，問以請。公曰：「我不言爾，爾乃怨我，爾憶盜監銀器事乎？」我懷之三十年，不以告人。雖爾亦不知也。」吾備位宰相，忘在激濁揚清，敢以泄行者為耻耶？念汝事，吾久懷之。賜錢三百千，任揮所往，疾馳駿驥，拜泣而去。

**Zhāng Wéndìng wéi Jiāngnán zhuǎnyùn. Shí cháng yǒu jiā yàn, yī nú qiè yínqì shù shì, jù, wèn yǐ qǐng. Gōng yuē: « Wǒ bù yán ěr, ěr nǎi yuàn wǒ, ěr yì dào jiàn yínqì shì hū? Wǒ huái zhī sānshí nián, bù yǐ gào rén. Suī ěr yì bù zhī yě. » Wú bèi wèi zǎixiàng, wàng zài jī zhuó yáng qīng, gǎn yǐ xiè xíng zhě wéi chǐ yé? Niàn rǔ shì, wú jiǔ huái zhī. Cì qián sānbǎi qiān, rèn huī suǒ wǎng, jí chí jùnjì, bài qì ér qù.**

Zhāng Qíxián (張齊賢, 932-1006), honoré du titre posthume de Zhāng Wéndìng (張文定), fut un grand ministre de la dynastie Sòng, connu pour sa droiture, sa loyauté et sa bienveillance. Alors qu'il servait comme intendant du transport des greniers impériaux dans le Sud, il donnait un jour un banquet familial. Un de ses serviteurs vola alors plusieurs objets en argent. Pris de peur, l'homme s'enfuit. Bien des années plus tard, il osa revenir et se présenta tremblant devant Zhāng, confessant son crime. Zhāng sourit et dit :

*« Crois-tu que j'aie oublié ? Voilà trente ans que je garde ce souvenir, sans jamais en parler à personne. Même toi, tu l'avais oublié. Me voilà aujourd'hui ministre, puis-je avoir honte d'un acte de clémence envers celui qui a failli ? »*

Il lui remit trois cent mille pièces, lui souhaita de refaire sa vie et ajouta :

*« Pars librement, où tu voudras, et que le Ciel te garde. »*

L'homme, bouleversé, s'inclina en larmes et s'en alla.

### **Commentaire :**

Ce récit illustre la magnanimité confucéenne à son plus haut degré : Zhāng Qíxián transforme une faute en occasion d'enseignement moral. Il ne punit pas ; il rétablit. Là où d'autres auraient cherché à punir, il choisit d'éveiller la conscience de l'autre.

Sa grandeur ne réside pas seulement dans le pardon, mais dans le silence gardé pendant trente ans. Ce silence n'est pas faiblesse, mais maîtrise



intérieure : il témoigne d'un cœur pacifié, libre du ressentiment (*yuàn* 怨). Par ce calme, Zhāng incarne le modèle du sage fonctionnaire, celui qui gouverne non par la peur mais par la vertu.

Le geste d'offrir de l'argent au coupable est aussi profondément symbolique : au lieu de retrancher, il redonne. Il inverse le mouvement du karma, ce que le *Gǎnyìng Piān* appelle *huà è wéi shàn* (化惡為善), *transformer le mal en bien*. Ainsi, la rétribution céleste ne passe pas par le châtement mais par la rectification du cœur.

Dans notre monde saturé de suspicion et de dénonciation publique, l'exemple de Zhāng Qíxián agit comme un baume. Il montre qu'il est possible d'exercer une autorité sans écraser, de rappeler la faute sans humilier, d'enseigner sans juger.

Dans la sphère politique, professionnelle ou intime, son attitude inspire une éthique du pardon éclairé : se souvenir non pour punir, mais pour restaurer. La confiance véritable se bâtit sur cette capacité à voir au-delà de la faute, à reconnaître la fragilité humaine et à y répondre par la bonté.

Zhāng Qíxián incarne cette sagesse tranquille des grands ministres des Sòng, héritiers de la tradition confucéenne mais inspirés par la clémence du Dào. Sa parole « *Puis-je avoir honte d'un acte de clémence ?* » résonne comme une maxime intemporelle. Elle nous rappelle que la vraie puissance d'un être humain ne se mesure pas à ce qu'il impose, mais à ce qu'il pardonne.

---





王恂，字少林，諸暨人。承父業。空室中見一書生，調我洛陽，入旅舍，病篋命在須臾。恂下有黃金一斤，贈相殯殮，尚未及葬，餘金悉置棺下。後數年，縣令馬馳入亭中而止，大風飄一綾被，噴其前。喜曰：「今擒盜矣！」。馬馳入他舍，主人見而驚，曰：「是我子姓金名彥熙。卿大德陰德，致此也。」。恂備說葬書生事，主人驚歎曰：「我子葬恩未報，天以此昭彰盛德，使子知所長，敬耳。」。發棺得金釧，仍厚謝恂，不受。自是卿子孫貴盛，由是王氏之族甲於浙陽。

**Wáng Tún, zì Shàolín, Zhūjì rén. Chéng fù yè. Kōng shì zhōng jiàn yī shūshēng, tiáo wǒ Luòyáng, rù lǚshè, bìng qiè mìng zài xūyú. Tún xià yǒu huángjīn yī jīn, zèng xiāng bìnliàn, shàng wèi jí zàng, yú jīn xī zhì guān xià. Hòu shù nián, xiànlíng Mǎ Chí rù tíng zhōng ér zhǐ, dà fēng piāo yī líng bèi, pēn qí qián. Xǐ yuē: "Jīn qín dào yǐ!" Mǎ Chí rù tā shè, zhǔrén jiàn ér jīng, yuē: "Shì wǒ zǐ xìng Jīn míng Yànxī. Qīng dà dé yīn dé, zhì cǐ yě." Tún bèi shuō zàng shūshēng shì, zhǔrén jīngtàn yuē: "Wǒ zǐ zàng ēn wèi bào, Tiān yǐ cǐ zhāozhāng shèngdé, shǐ zǐ zhī suǒ cháng, jìng ěr." Fā guān dé jīn chuàn, réng hòu xiè Tún, bù shòu. Zì shì qīng zǐsūn guishèng, yóu shì Wáng shì zhī zú jiǎ yú Zhè Yáng.**

Wáng Tún, dont le nom social était Shàolín, était originaire de Zhūjì. Il poursuivait la voie de son père, homme de droiture. Un jour, alors qu'il se trouvait dans une maison vide, il rencontra un jeune lettré originaire de Luòyáng, malade et sans ressources, sur le point de mourir. Wáng Tún avait sur lui une livre d'or ; il la donna pour assurer les funérailles du malheureux. Ce qui restait d'or, il le fit déposer sous le cercueil, en signe de respect.

Quelques années plus tard, alors qu'il servait comme magistrat du district, il s'arrêta un jour dans un pavillon au bord de la route. Soudain, un grand vent se leva et fit voler jusqu'à lui une couverture de soie. Pensant avoir découvert un signe de vol, il s'écria :

*« Voilà le voleur que je tiens ! »*

Mais, entrant dans une maison voisine, il fut accueilli par le maître du lieu, qui, étonné, lui dit :

*« Cet objet appartenait à mon fils, nommé Jīn Yànxī. Seigneur, c'est votre grande vertu, votre mérite caché, qui attire aujourd'hui ce signe du Ciel ! »*

Wáng Tún lui raconta alors en détail l'histoire du jeune lettré qu'il avait enseveli avec respect. Le père, ému, répondit :

« Mon fils n'a pu vous remercier de son vivant pour les soins de sa sépulture. Le Ciel, pour manifester votre mérite, a fait que cet objet vienne jusqu'à vous, afin que la reconnaissance s'accomplisse. »

Ils ouvrirent le cercueil et y trouvèrent un bracelet d'or. Le père voulut remercier Wáng Tún par de riches présents, mais celui-ci refusa.

Dès lors, la maison des Wáng connut la gloire et la prospérité : ses descendants furent honorés et la famille Wáng devint la plus éminente de toute la région du Zhè Yáng (浙江).

#### Commentaire :

Wáng Tún (王惲) aurait vécu durant la dynastie Sòng, probablement sous Rénzōng (XI<sup>e</sup> siècle). Cité comme fonctionnaire vertueux, il se distingua par sa compassion et sa droiture. Ce récit, typique de la morale confucéenne et taoïste du *Tàishàng Gǎnyìng Piān*, souligne le pouvoir du *yīn dé* 陰德 *le mérite caché*. Un geste de pure bonté, donner de l'or pour les funérailles d'un inconnu, devient la cause d'une résonance céleste : la gratitude des morts attire la bénédiction du Ciel, symbolisée par le bracelet d'or et la prospérité des descendants. La scène de reconnaissance entre le père du défunt et Wáng Tún illustre le *hé dòng yú tiān* 和動於天 : « l'harmonie du cœur émeut jusqu'au Ciel ».

Sur le plan intérieur, Wáng Tún incarne l'adepte qui pratique le retour du souffle au tombeau intérieur (*guān zhōng lián shén* 棺中煉神). Le jeune lettré malade symbolise une partie du *shén* 神 affaiblie, abandonnée par l'esprit conscient. En lui offrant une sépulture, c'est-à-dire en lui rendant dignité et paix, Wáng Tún réunit les éléments dispersés du cœur. Le cercueil devient ici le *dāndǐng* 丹鼎 où le pratiquant dépose l'or (*huáng jīn* 黃金), essence pure du *jīng* 精 sublimé. L'apparition du vent qui soulève la couverture de soie représente la mise en mouvement du Qì après purification : le souffle du Ciel vient révéler l'œuvre accomplie. Le bracelet d'or retrouvé dans le cercueil symbolise la coagulation du *jīndān* 金丹 : l'énergie spirituelle désormais stable, scellée dans la circularité du bracelet. Ainsi, la richesse et la prospérité des descendants traduisent, sur le plan alchimique, la fécondité du cœur purifié : la lumière du *shén* se propage dans tous les plans de l'existence.

Dans notre époque, l'histoire de Wáng Tún rappelle que la vraie noblesse ne vient pas du rang, mais du respect du vivant jusque dans la mort. Aider sans témoin, honorer un inconnu, refuser la récompense : ces actes désintéressés sont la manifestation du Dào dans le monde. Sur le plan intérieur, cela enseigne que chaque part oubliée de soi (blessure,

faiblesse, pensée rejetée) mérite aussi d'être ensevelie dignement, c'est-à-dire acceptée et apaisée. Lorsque nous agissons ainsi, le Ciel nous rend en retour un signe de paix : l'or retrouvé dans le cercueil, c'est la lumière du cœur qui resplendit à nouveau.

L'histoire de Wáng Tún, ministre et homme juste, montre que le véritable trésor du Dào réside dans la fidélité silencieuse à la compassion.

---



馮琦，號琢齋。父隆，冬晨出路，遇一人倒臥雪中。掖之半價，矢解裘衣之，扶歸救甦。向因無了，鬱於東牖。是夜夢神告曰：「汝救人一命，出自誠心，當令韓琦為爾子。」後生公，遂名琦。少有異質，二十八中秘，三十六擢點相位。

**Féng Qí, hào Zhuózhāi. Fù Lóng, dōng chén chū lù, yù yī rén dǎo wò xuě zhōng. Yè zhī bàn jià, shǐ jiě qiú yī zhī, fú guī jiù sū. Xiàng yīn wú liǎo, yù yú dōng yǒu. Shì yè mèng shén gào yuē: “Rǔ jiù rén yī mìng, chū zì chéng xīn, dāng lìng Hán Qí wéi ěr zǐ.” Hòu shēng gōng, suì míng Qí. Shǎo yǒu yì zhì, èrshíbā zhōng mì, sānshíliù zhuó diǎn xiàng wèi.**

Féng Qí, surnommé Zhuózhāi (琢齋), eut pour père, Féng Lóng (馮隆). Un matin d’hiver, alors que la campagne était couverte de neige, Féng Lóng rencontra sur le chemin un homme effondré, presque mort de froid. Sans hésiter, il l’aida à se relever, retira sa propre pelisse pour le couvrir, et le ramena chez lui. Il le soigna avec patience jusqu’à ce qu’il reprenne connaissance. Cette nuit-là, Féng Lóng rêva qu’un dieu lui apparut et lui dit :

*« Tu as sauvé une vie avec un cœur sincère. En récompense, le Ciel t’accordera un fils semblable à Han Qí (韓琦). »*

Peu après, son épouse donna naissance à un fils, qu’il nomma Qí (琦). Dès l’enfance, l’enfant se montra d’une intelligence remarquable. À vingt-huit ans, il fut reçu à l’Académie impériale (中秘 zhōngmì) et, à trente-six ans, devint Premier ministre (相位 xiàngwèi).

### **Commentaire :**

Ce récit met en scène Féng Lóng 馮隆, le père du futur ministre Féng Qí 馮琦 (1550–1612), grand lettré Míng et Ministre du Personnel. Le texte souligne la vertu transmise par le cœur : un simple geste de compassion, sauver un inconnu mourant dans la neige, change le destin d’une lignée entière. La révélation onirique du dieu évoque la croyance en la résonance céleste (gǎnyìng 感應) : l’acte de sauver une vie humaine appelle une bénédiction équivalente, ici la naissance d’un enfant de haute vertu et de brillante destinée.

Sur le plan intérieur, Féng Lóng incarne l’adepte qui accomplit la transformation du cœur en compassion spontanée (cí xīn 慈心). Sauver un homme gelé dans la neige, c’est ranimer le souffle Yīn endormi, le



réchauffer par la chaleur du feu intérieur (*xīn huǒ* 心火). Le manteau qu'il lui met sur les épaules symbolise la transmission du Qì vital à un autre être, acte de don pur et sans calcul.

Le rêve qui suit, où le dieu promet un fils d'exception, traduit la fécondation spirituelle : le *Jīng* 精 transformé en *Shén* 神, la graine céleste qui deviendra enfant, ici, un sage ministre, image du *Yáng shén* 陽神 né du cœur lumineux. Ainsi, le salut d'autrui devient l'alchimie du salut de soi : en réchauffant le monde, l'adepte fait naître en lui le fils du Ciel, le *Qí* 琦 intérieur, joyau de la conscience.

L'histoire de Féng Lóng rappelle que la compassion véritable ne se prémédite pas : elle surgit naturellement du cœur purifié.

Dans notre monde moderne, où l'indifférence est souvent la norme, ce récit enseigne que tout acte sincère de secours ou d'attention allume un feu invisible. La bénédiction qui s'ensuit, qu'elle prenne la forme d'un enfant, d'une œuvre ou d'une paix intérieure, n'est pas une récompense, mais une résonance : la Vie répond à la Vie.

Dans la voie du Dào, sauver une existence, même symboliquement, c'est prolonger la sienne : c'est faire circuler la lumière du Ciel à travers le manteau du cœur.

---



# 李昉



李文正公昉，晚致仕。上元張燈，太宗命安典迎之。坐御榻之側，手酌御櫛，賜果核。至誠者，問之曰：「如卿者，真善人君子也。」兩在相位，未嘗有傷人害物之心。此朕所以念卿也。善人之進，不欺暗室，度德守分。於此四者，自謂允蹈極美之謂。孔子尚云：「吾誰欺？欺天乎？」聖上常獎之言。踐吾四者之說，於君忠，於親孝，於僚護，自立於世，無羞於先訓。」

Lǐ Wénzhèng Gōng Fǎng, wǎn zhìshì. Shàngyuán zhāngdēng, Tàizōng mìng Ān Diǎn yíng zhī. Zuò yùtā zhī cè, shǒu zhuó yùdú, cì guǒhé. Zhìchéng zhě, wèn zhī yuē: «Rú qīng zhě, zhēn shànrén jūnzǐ yě.» Liǎng zài xiāngwèi, wèicháng yǒu shāngrén hàiwù zhī xīn. Cǐ zhèn suǒyǐ niàn qīng yě. Shànrén zhī jìn, bù qī ànshì, dùdé shǒu fèn. Yú cǐ sì zhě, zì wèi yǔn dǎo jí měi zhī wèi. Kǒngzǐ shàng yún: «Wú shuí qī ? Qī tiān hū ?» Shèng shàng cháng jiǎng zhī yán. Jiàn wú sì zhě zhī shuō, yú jūn zhōng, yú qīn xiào, yú liáo hù, zìlì yú shì, wú xiū yú xiān xùn.

Le duc Lǐ Fǎng, honoré du titre posthume de Wénzhèng Gōng, prit sa retraite tardivement. Lors de la fête des Lanternes, l'empereur Tàizōng ordonna qu'on le fasse venir en son honneur. Il le fit asseoir à côté du trône impérial, lui versa lui-même du vin, et lui offrit des fruits et des noix de sa propre main. L'empereur, profondément sincère, lui dit :

*« Parmi mes ministres, vous êtes un véritable homme de bien, un gentilhomme accompli. »*

Durant toute la période où ils gouvernèrent ensemble, Lǐ Fǎng n'eut jamais de pensée qui pût nuire à autrui ou troubler l'harmonie des êtres. L'empereur ajouta :

*« C'est pour cela que je me souviens toujours de vous. L'homme de bien progresse sans jamais tromper, même dans la chambre obscure ; il mesure sa vertu et garde la juste place que le Ciel lui a donnée. Ces quatre vertus, sincérité, droiture, mesure, fidélité, sont le sommet de la perfection. »*

Et de rappeler les paroles de Confucius :

*« Qui pourrais-je tromper ? Tromper le Ciel ? »*

Autrement dit :

« *Même lorsqu'aucun regard ne m'observe, puis-je trahir ma propre conscience ?* »

L'empereur louait souvent cette maxime. En suivant ces quatre vertus, Lǐ Fǎng fut loyal envers son souverain, filial envers ses parents, bienveillant envers ses collègues, et toujours digne de la mémoire de ses ancêtres.

**Commentaire :**

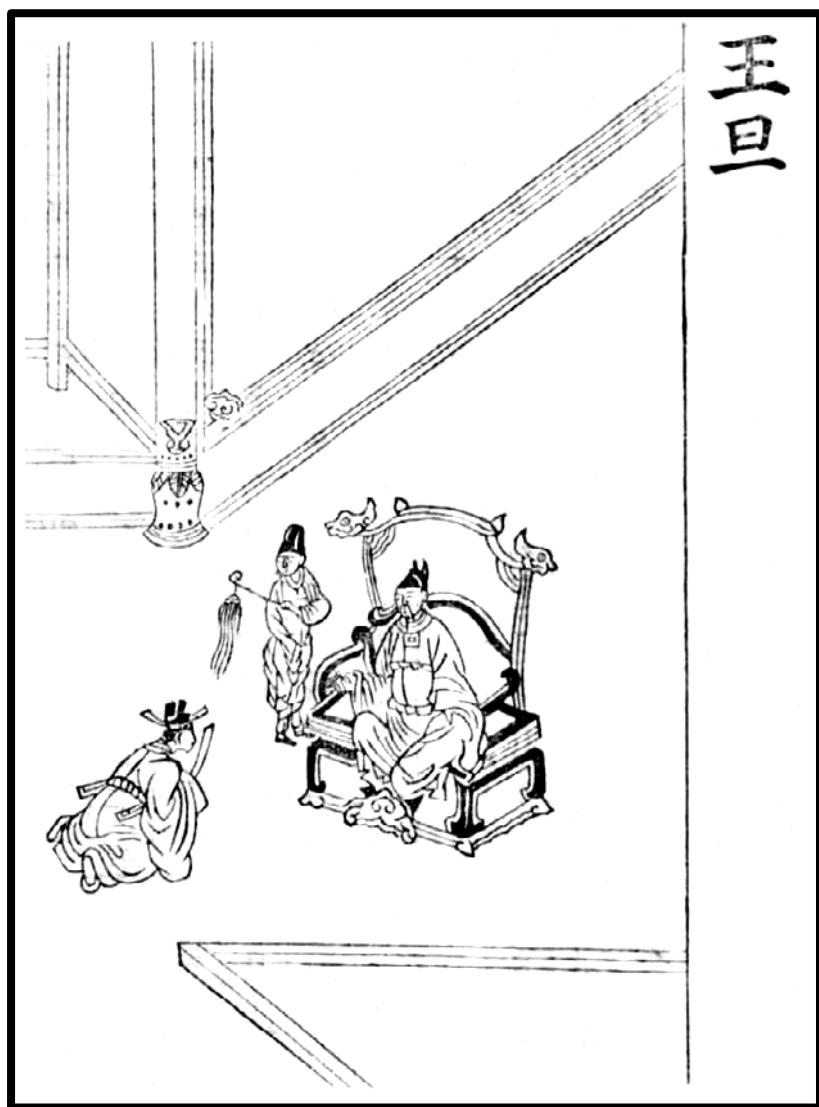
Lǐ Fǎng (李昉, 925-996), honoré du titre posthume de *Wénzhèng gōng* (文正公), fut un haut fonctionnaire de la dynastie Sòng et compila de nombreuses anthologies littéraires, dont le *Tàipíng guǎngjì* (太平廣記). Il servit comme chancelier auprès de l'empereur Tàizōng (宋太宗). Réputé pour son intégrité et sa bienveillance, il demeura fidèle aux vertus confucéennes de loyauté et de piété filiale, et se retira avec honneur à la fin de sa vie.

Ce récit met en lumière le symbole du lettré accompli qui unit la vertu confucéenne à la sincérité intérieure. L'empereur lui rend hommage non pour ses exploits politiques, mais pour sa pureté de cœur : son autorité reposait sur la bienveillance, non sur la contrainte. Le passage insiste sur la cohérence entre l'apparence et l'intérieur, *ne pas tromper dans la chambre obscure* (不欺暗室 *bù qī àn shì*), c'est-à-dire demeurer fidèle à la vérité même en l'absence de témoin.

La citation de Confucius vient sceller le sens du texte : le vrai sage ne cherche pas à dissimuler ses fautes, car il sait qu'aucune dissimulation n'existe face au Ciel ni face à sa propre conscience. Cette sincérité absolue est le fondement du *Dào* (道) moral et politique.

Dans un monde moderne souvent guidé par l'apparence et la stratégie, l'exemple de Lǐ Fǎng nous rappelle que la droiture intérieure demeure la condition de toute harmonie extérieure. Celui qui reste fidèle à la lumière même dans l'obscurité attire naturellement la confiance, l'estime et la paix. Le *Dào* du gouvernement, comme celui de la vie, commence toujours par la transparence du cœur.





王旦為相，密院蔡公使人問公欲為使，相公大驚曰：「將相之任，何可求耶？且吾不受私言。」密院藏其言已，而劾準為武勝軍節度使。同平章事范、王、旦，謝曰：「非所當也。」上曰：「此王旦廣也。」密院達詔，格準以上開曰：「被責堂吏皆被罰，不嫌。」有事送密院，而已準大慚謝。有事送中書，亦達詔，格堂吏欣然。上曰：「今送密院，而已準大慚謝。」

Wáng Dàn wéi xiàng, Mì Yuàn Cài Gōng shǐ rén wèn gōng yù wéi shǐ, xiàng gōng dà jīng yuē: «Jiāng xiàng zhī rèn, hé kě qiú yé? Qiě wú bù shòu sī yán.» Mì Yuàn cáng qí yán yǐ, ér hé Zhǔn wéi Wǔshèng jūn jiédùshǐ. Tóng píngzhāng shì Fàn, Wáng, Dàn, xiè yuē: «Fēi suǒ dāng yě.» Shàng yuē: «Cǐ Wáng Dàn guǎng yě.» Mì Yuàn dá zhào, gé Zhǔn yǐ shàng kāi yuē: «Bèi zé táng lì jiē bèi fá, bù qiān.» Yǒu shì sòng Mì Yuàn, ér Yǐ Zhǔn dà cánxiè. Yǒu shì sòng Zhōngshū, yì dá zhào, gé táng lì xīnrán. Shàng yuē: «Jīn sòng Mì Yuàn, ér Yǐ Zhǔn dà cánxiè.»

Wáng Dàn, alors Premier ministre, reçut la visite d'un émissaire envoyé par Cài Gōng du secrétariat impérial, venu lui demander s'il souhaitait obtenir un poste d'envoyé spécial. Surpris, Wáng Dàn s'exclama :

*« La charge de général ou de ministre ne se demande pas ! De plus, je ne reçois jamais de requêtes privées. »*

Cài Gōng, ayant entendu ces paroles, décida d'éprouver sa sincérité. Il recommanda alors un autre fonctionnaire, Zhǔn, pour le poste de commandant du district militaire de Wǔshèng. Lorsque l'empereur convoqua ses conseillers, Fàn, Wáng et Dàn, tous trois remercièrent humblement, disant :

*« Nous ne méritons pas un tel honneur. »*

L'empereur répondit :

*« C'est là que réside la grandeur de Wáng Dàn. »*

Plus tard, un message impérial fut transmis à Zhǔn par la voie du secrétariat secret. Il apprit que les commis responsables de sa sanction avaient été punis, et manifesta de la honte et du repentir. Mais lorsqu'un autre décret fut transmis par le secrétariat central, les mêmes commis s'en réjouirent avec légèreté.



Alors l'empereur dit :

*« Lorsqu'un ordre passe par le secrétariat secret, même les fautifs en éprouvent de la honte ; lorsqu'il passe par le secrétariat central, ils se réjouissent. Voilà la différence : l'un inspire le respect par la droiture, l'autre provoque la complaisance. »*

**Commentaire :**

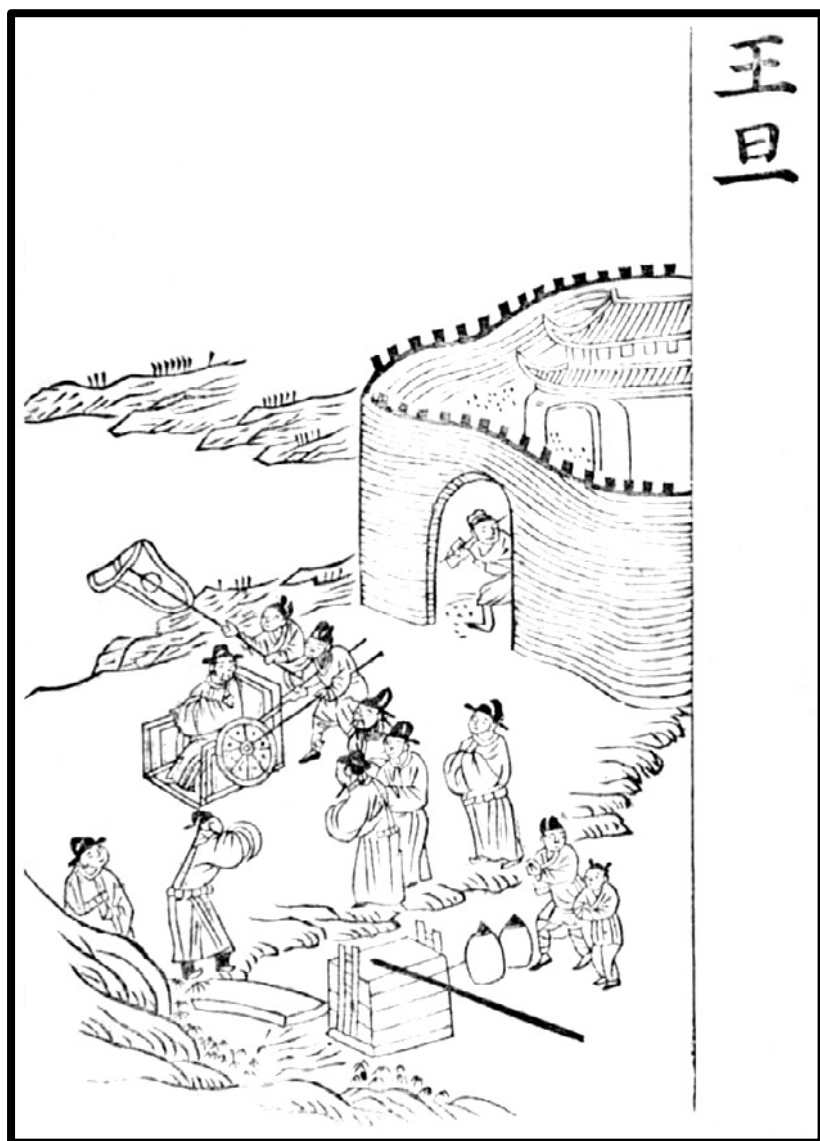
Wáng Dàn (王旦, 957-1017), originaire de Luòyáng, fut chancelier des Song sous l'empereur Zhēnzōng (宋真宗). Réputé pour sa droiture et son absence d'ambition personnelle, il refusa toujours de rechercher les charges par intrigue ou favoritisme, se consacrant à servir avec intégrité. Son humilité, sa réserve et son respect scrupuleux des règles de l'État en firent un modèle de ministre loyal et sans corruption.

Ce passage illustre la vertu de droiture sans ambition incarnée par Wáng Dàn. Son refus catégorique d'« *obtenir un poste par requête privée* » révèle une rectitude confucéenne absolue : ne rien solliciter, ne rien dissimuler, et ne pas se laisser souiller par la faveur personnelle. Le geste de l'empereur, qui compare les effets moraux des deux chancelleries, montre que la véritable autorité ne repose pas sur la sévérité mais sur la pureté du cœur. Quand la justice émane d'un esprit clair, même les coupables éprouvent la honte et le désir de se corriger. Quand elle vient d'un cœur calculateur, elle engendre au contraire la ruse et la complaisance.

Wáng Dàn devient ainsi le modèle du *dà rén* 君子 (gentilhomme confucéen), celui qui incarne la *mesure juste* : servir le Ciel et le souverain sans désir personnel. Dans la lecture plus intérieure du *Dào Dé* (道德), cette scène peut être comprise comme une parabole du gouvernement de soi. Le Mìyuàn (密院, secrétariat secret) représente le centre intérieur, la conscience droite, qui inspire le respect et la transformation, et le Zhōngshū (中書, chancellerie extérieure) figure la surface du mental, préoccupée d'apparences et de plaisirs. Celui qui gouverne son esprit selon le *Mìyuàn*, c'est-à-dire selon la conscience pure, agit sans calcul, et tout ce qui l'entoure s'ordonne naturellement.

Wáng Dàn nous enseigne que la véritable grandeur n'est pas de commander, mais d'incarner la rectitude. Dans un monde où les carrières se construisent souvent sur les réseaux et les faveurs, son exemple reste d'une actualité brûlante : le juste n'a pas besoin de chercher la place, c'est la place qui vient à lui.





王正公旦登常跪，晚年官益重。母家人出嫁，必止之，曰：「遇如此盛，增衰，何用賀也？」及爲朝修，使自禁中乘輦車出東門，百官餞送，交口稱公榮。遇公曰：「吾何益於國？但反側不安耳。」

**Wáng Dàn Zhènggōng dàn dēng cháng guì, wǎnnián guān yì zhòng, mǔ jiārén chūjià, bì zhǐ zhī, yuē: "Yù rú cǐ shèng, zēng shuāi, hé yòng hè yě." Jí wéi cháoxiū shǐ, zì jìn zhōng chéng liǎnchē, chū dōngmén, bǎiguān jiàn sòng, jiāokǒu chēng gōng róng. Yù gōng yuē: "Wú hé yì yú guó, dàn fǎncè bù ān ěr."**

Le ministre Wáng Dàn, honoré du titre posthume Zhènggōng, conservait jusque dans la vieillesse une attitude d'humilité et de révérence. Chaque fois qu'un membre de la famille de sa mère célébrait un mariage, il les en dissuadait de trop se réjouir, disant :

*« En ces temps de faste et de prospérité, le déclin s'approche déjà ; à quoi bon tant de célébrations ? »*

Plus tard, lorsqu'il fut chargé de diriger la compilation des chroniques impériales, l'empereur lui accorda l'honneur rare de sortir du palais dans un char à dais par la porte orientale. Tous les fonctionnaires vinrent l'accompagner et louèrent unanimement sa gloire. Mais Wáng Dàn, imperturbable, dit à ses proches :

*« En quoi ai-je véritablement servi mon pays ? Tout cela ne m'apporte qu'une inquiétude intérieure. »*

### **Commentaire :**

Ce passage, d'une grande sobriété, révèle la profondeur de la vertu confucéenne dans sa forme la plus pure : la modestie dans la gloire et la vigilance dans la prospérité. Wáng Dàn, déjà au sommet de la hiérarchie, perçoit dans les honneurs non pas un accomplissement, mais un danger : celui de l'orgueil et de la complaisance.

Sa phrase « *En ces temps de faste, le déclin s'approche déjà* » exprime la lucidité du sage qui connaît la loi des cycles : le plein appelle le vide, l'apogée contient le germe du déclin. Son attitude face à la gloire est celle du véritable gentilhomme confucéen *jūnzǐ* 君子 : il ne s'attache ni à la reconnaissance, ni à l'éclat extérieur, car il sait que la seule grandeur durable est intérieure. Lorsque l'empereur lui accorde les honneurs publics, Wáng Dàn répond par la retenue : « *En quoi ai-je servi le pays ?* »

Ce n'est pas une fausse modestie, mais la conscience aiguë que tout pouvoir est service, et que l'honneur n'est rien sans la rectitude du cœur.

Dans la lecture intérieure, cette scène décrit la vigilance de l'alchimiste du *Dào* : lorsque le *qì* s'élève avec force, il faut renforcer le *xīn* 心 pour éviter la dispersion. Le char à dais symbolise la montée des souffles ; la porte orientale, la sortie vers le visible. Mais Wáng Dàn, au lieu de se complaire dans l'expansion, retourne son regard vers l'intérieur, gardant la stabilité du *dāntián* 丹田.

Ainsi, son humilité n'est pas seulement morale, elle est énergétique : se retirer au cœur de la lumière pour ne pas se brûler.

Dans notre monde d'aujourd'hui, où la réussite est souvent synonyme d'exaltation, Wáng Dàn nous rappelle la sagesse du recul : la vraie grandeur n'est pas de briller, mais de demeurer clair dans la lumière même du pouvoir.

---



趙普



趙普久病，不食。鮮所饌，雙魚并帶，親吏皆滿，宮帥謝道士美道玄即滿幽都。幽都神示以丘牌黑字，旁佛見一「美」字。道玄以告普。曰：我知之，此泰王建美也。又見空中火，一國羶羊轉。其上普仰頭曰：臣知罪矣。

**Zhào Pǔ jiǔ bìng, bù shí. Xiǎn suǒ zhuàn, shuāng yú bìng dài, qīn lì jiē mǎn, gōng shuài xiè dào shì Měi Dào Xuán jí mǎn Yōu Dū. Yōu Dū shén shì yī qiū pái hēi zì, páng fó jiàn yī “měi” zì. Dào Xuán yǐ gào Pǔ. Yuē: Wǒ zhī zhī, cǐ Tài Wáng jiàn měi yě. Yòu jiàn kōng zhōng huǒ, yī guó shānyáng zhuǎn. Qí shàng Pǔ yǎng tóu yuē: Chén zhī zuì yǐ.**

Zhào Pǔ, ancien Premier ministre des débuts de la dynastie Sòng, tomba malade depuis longtemps et cessa de s'alimenter. Un jour, on lui servit un plat rare, composé de deux poissons liés ensemble par une bande. Ses proches serviteurs s'affairaient autour de lui, mais nul ne parvenait à lui redonner l'appétit. Le capitaine du palais, Xiè, fit alors venir un moine daoïste du nom de Měi Dào Xuán (美道玄), afin de prier pour lui dans le royaume des ombres (Yōudū 幽都). Durant la cérémonie, les esprits du monde souterrain apparurent et montrèrent à Dào Xuán une tablette portant des caractères noirs. À côté de la figure de Bouddha brillait un seul mot : 「美」 (měi, beauté). Le moine rapporta cette vision à Zhào Pǔ. Celui-ci dit :

*« Je comprends. C'est la faute de l'affaire de Tài Wáng Jiàn Měi. »*

Puis, il vit apparaître dans le ciel des flammes, et dans ces flammes se mirent à tourner d'innombrables moutons gras, comme un tourbillon d'offrande consumée. Zhào Pǔ leva alors la tête et murmura :

*« Moi, votre serviteur, reconnais ma faute. »*

### **Commentaire :**

Ce passage empreint de mystère illustre un épisode de confession intérieure rare dans la biographie des hauts dignitaires Sòng. Zhào Pǔ, personnage historique réel (922-992), célèbre pour avoir aidé Tàizǔ à fonder la dynastie, reconnaît ici, au seuil de la mort, une faute morale passée.

Ministre fidèle, il servit comme chancelier sous les deux premiers empereurs Sòng, Tàizǔ et Tàizōng (宋太宗, r. 976-997). On le considère comme l'un des principaux artisans de la stabilisation et de l'unification de l'empire après un demi-siècle de guerres civiles.



Zhào Pǔ était connu pour sa rigueur morale, son esprit de réforme et sa droiture, mais aussi pour une certaine rudesse de caractère. La tradition lui attribue une maxime restée célèbre :

「半部《論語》治天下。」

**Bàn bù Lúnyǔ zhì tiānxià.**

*« Avec la moitié des Entretiens de Confucius, on peut gouverner l'empire. »*

Cette phrase montre à la fois sa confiance dans la simplicité des enseignements confucéens et son orientation pragmatique en matière de gouvernement.

Le « *double poisson lié* » symbolise l'attachement matériel et les intrigues politiques, image classique du désir et de la dualité. Le caractère 美 (měi), apparaissant sur la tablette du monde souterrain, renvoie à un épisode nommé *Tài Wáng Jiàn Měi* (泰王建美), où Zhào Pǔ aurait participé à des manœuvres politiques teintées d'ambition et d'orgueil. Zhào Pǔ fut l'un des stratèges décisifs qui conseillèrent et soutinrent le coup d'État dit de Chenqiao 陳橋兵變 en 960, où Zhào Kuāngyìn fut proclamé empereur par ses troupes.

La vision des moutons tournoyant dans le feu évoque le karma collectif (*yī guó shān yáng zhuǎn* « *un pays entier de moutons tournant dans les flammes* ») : l'avidité et les sacrifices humains faits à la gloire des puissants. Devant cette image, Zhào Pǔ reconnaît sa part de responsabilité dans les souffrances causées par la guerre ou la corruption.

Sa phrase finale, « *Votre serviteur reconnaît sa faute* », résume l'esprit du *Gǎnyìng* 感應 : le Ciel répond non pas à la perfection, mais au repentir sincère.

Dans la lecture intérieure du *Dào*, cette scène exprime la purification du cœur (*xīn* 心) par la conscience de la faute. Les deux poissons noués représentent les désirs liés ; le feu céleste, la transformation alchimique ; les moutons, les attachements karmiques. En les contemplant sans fuir, Zhào Pǔ laisse le feu du Ciel consumer les impuretés de son âme : c'est le moment où la *clarté intérieure* remplace la gloire mondaine.

Dans notre monde moderne, où le succès et le pouvoir s'accompagnent souvent d'aveuglement moral, le repentir de Zhào Pǔ résonne comme un rappel de lucidité : reconnaître sa faute, c'est déjà se libérer. Les « deux poissons liés » de nos vies, pouvoir et désir, richesse et peur de manquer,

ne cessent de nous tirer vers le bas. Mais le feu de la conscience, lorsqu'il brûle sans complaisance, peut tout transformer en lumière.

Ainsi, le *Tàishàng Gǎnyìng Piān* nous enseigne encore ici que la vertu suprême n'est pas l'absence de faute, mais la capacité d'en prendre conscience avant la mort, d'offrir au Ciel un cœur purifié, humble et vrai.

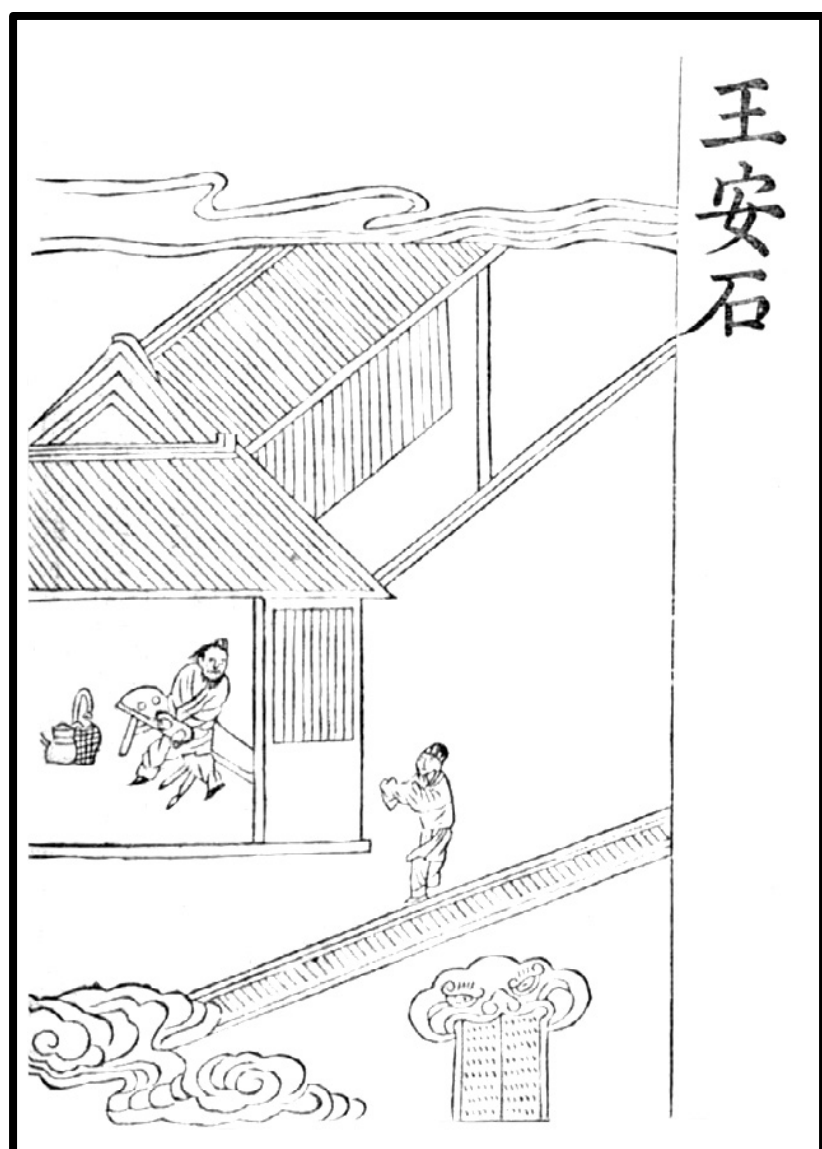
---

宰相惡報

Zǎixiàng è bào

Rétribution néfaste d'un Premier  
ministre





王安石為相，創行新法。一時賢者爭言不便，安石悉排斥不用。呂惠卿為私，入賞雲天，變不足忠人言，不足愧祖宗之法，不足守子孫之慮。安石所為，大不近情者，實使之。鄭俠繪上流民圖，神宗幾罷新法，而安石又與雲私議，請復之。刑議未上，而雲、純、惠卿等復持之。安石嘗悅，總見雲荷鐵柳心，疑懼遂請以圓屋為僧寺。安石既病，親郭權，病絕復蘇，言見有一獄，題為機正。中有貴人，白髮大目，不言其人。姓名安石之女。齋下妻也。令人問權，見相公。不權曰：末也。但作些好功德。

Wáng Ānshí wéi xiàng, chuàng xíng xīnfǎ. Yí shí xián zhě zhēng yán bù biàn, Ānshí xī pái chì bù yòng. Lǚ Huìqīng wéi sī, rù shǎng yún tiān, biàn bù zú zhōng rén yán, bù zú kuì zǔzōng zhī fǎ, bù zú shǒu zī sūn zhī lǜ. Ānshí suǒ wéi, dà bù jìn qíng zhě, shí shǐ zhī. Zhèng Xiá huì shàng liú mín tú, Shénzōng jī bà xīnfǎ, ér Ānshí yòu yǔ Yún sī yì, qǐng fù zhī. Xíng yì wèi shàng, ér Yún, Chún, Huìqīng dēng fù chí zhī. Ānshí cháng yuè, zǒng jiàn Yún hé tiě liǔ xīn, yíjù suì qǐng yǐ Yuánwū wéi sēng sì. Ānshí jì bìng, qīn Guō Quán, bìng jué fù sū, yán jiàn yǒu yī yù, tí wéi Jīzhèng. Zhōng yǒu guì rén, bái fà dà mù, bù yán qí rén. Xíng míng Ānshí zhī nǚ. Zhāi xià qī yě. Lìng rén wèn Quán, jiàn xiànggōng. Bù Quán yuē: mò yě. Dàn zuò xiē hǎo gōngdé.

Wáng Ānshí, devenu chancelier, mit en place de nouvelles réformes. De nombreux lettrés vertueux s'y opposèrent, arguant qu'elles n'étaient ni adaptées ni justes, mais Wáng Ānshí les écarta tous sans les écouter.

Son proche, Lǚ Huìqīng (呂惠卿), poussé par l'intérêt personnel, flatta et manipula les décisions. Les réformes dévièrent alors : elles ne répondaient plus à la loyauté envers les hommes de bien, n'honoraient plus les lois des ancêtres, et ne garantissaient plus l'avenir des descendants. Mais Wáng Ānshí, aveuglé par sa conviction, laissa faire.

Le fonctionnaire Zhèng Xiá peignit alors une grande fresque montrant les souffrances du peuple errant, et l'empereur Shénzōng fut sur le point d'abolir les réformes. Cependant, Wáng Ānshí s'entretint secrètement avec un autre partisan, Yún, et demanda leur rétablissement. Avant même que la question ne soit débattue, Yún, Chún et Huìqīng plaidèrent de nouveau pour les maintenir.

Wáng Ānshí, d'abord satisfait de son influence, finit pourtant par pressentir quelque chose d'inquiétant dans le cœur de ses alliés, comme un fer caché sous un saule souple. Craignant le malheur, il fit construire un pavillon circulaire qu'il offrit comme temple bouddhique, pour apaiser le Ciel et accumuler du mérite.

Plus tard, malade, il se lia d'amitié avec un certain Guō Quán. Au bord de la mort, puis revenu à la vie, il dit avoir vu une prison spirituelle, sur laquelle était écrit : « *Tribunal de la justice des causes* ». À l'intérieur, il aperçut un noble vieillard, aux cheveux blancs et aux yeux grands ouverts, sans oser nommer qui il était. Lorsqu'on demanda son identité, on apprit qu'il s'agissait de la fille de Wáng Ānshí, morte auparavant, et devenue une entité purificatrice dans l'au-delà. Son épouse, pieuse et vertueuse, lui dit alors :

« *Ce n'est rien d'autre qu'un avertissement. Fais simplement davantage de bonnes actions.* »

### **Commentaire :**

Ce passage du *Tàishàng Gǎnyìng Piān* illustré s'appuie sur un épisode historique réel. Wáng Ānshí (1021–1086), grand ministre sous les Sòng, fut un réformateur audacieux. Ses *Nouvelles Lois* (*xīnfǎ*) visaient à moderniser l'économie et renforcer l'État, mais elles provoquèrent famines, injustices et tensions.

Ici, le texte met en lumière le retournement du destin : la bonne intention initiale devient source de désordre, car la voie du Ciel (*Dào* 道) n'admet pas la contrainte ni l'orgueil moral. Ce n'est pas la réforme qui est condamnée, mais l'esprit d'aveuglement, le refus d'écouter les avertissements des sages et du peuple.

La vision mystique du « *Tribunal de la justice des causes* » symbolise le jugement intérieur : le fonctionnaire ne répond pas seulement devant le trône terrestre, mais devant la Loi cosmique du *Dào*. L'apparition de sa fille défunte, purifiée et bienveillante, représente la conscience héritée qui vient rappeler la mesure et la compassion. Son conseil « *Fais seulement de bonnes actions* » résume l'essence du *Gǎnyìng Piān* : la rétribution morale ne dépend pas du pouvoir ni de l'intelligence, mais de la droiture du cœur.

Sur le plan symbolique, le passage peut se lire comme une allégorie du gouvernement intérieur. Le *ministre* (*xiàng* 相) est le mental, le *peuple* (*mín*

民) est le corps et ses souffles, et les *réformes* (fǎ 法) sont les techniques et intentions que l'on impose à soi-même. Lorsque le mental veut tout maîtriser, sans écouter la voix du cœur (xīn 心), le désordre s'installe, et le corps, comme le peuple, souffre.

La vision du tribunal de justice céleste rappelle la loi d'équilibre du *Dào* : toute action qui ne respecte pas la mesure engendre une tension, et le Ciel la corrige. Seule la *compassion*, le *gōngdé* 功德, restaure l'harmonie. Ainsi, la leçon spirituelle est claire : la vertu véritable n'est pas de changer le monde par la force, mais de transformer son cœur par la bonté.

---



蔡京



蔡京，始以父蔭為祠部員外郎。累遷尚書右僕射，領中書門下平章事。京權勢熏灼，父子兄弟皆至顯要。童貫、蔡攸等與京比周。久公論不與。帝遂知之，罷為觀文殿大學士，責居潁昌。尋卒。

**Cài Jīng, shǐ yǐ fù yìn wéi Cí Bù Yuánwài Láng. Lèi qiān Shàngshū Yòu Púshè, lǐng Zhōngshū Ménxià Píngzhāng Shì. Jīng quánshì xūn zhuó, fùzǐ xiōngdì jiē zhì xiǎnyào. Tóng Guàn, Cài Yōu děng yǔ Jīng bǐzhōu. Jiǔ gōnglùn bù yǔ. Dì suì zhī zhī, bà wéi Guānwén Diàn Dàxuéshì, zé jū Yǐngchāng. Xún zú.**

Cài Jīng entra dans la fonction publique grâce au statut hérité de son père, devenant d'abord fonctionnaire subalterne du ministère des Rites. Il gravit peu à peu les échelons jusqu'à devenir ministre d'État et chancelier, l'un des postes les plus élevés de l'empire.

Son pouvoir et son influence devinrent écrasants : son père, ses fils et ses frères accédèrent tous à des fonctions prestigieuses. Il s'entoura de courtisans tout-puissants, tels que Tóng Guàn et Cài Yōu, formant un cercle d'influence corrompu et fermé.

Mais la voix publique finit par se dresser contre lui. L'empereur, instruit de ses abus, le destitua de sa charge de chancelier et le relégua comme grand lettré honoraire du pavillon Guānwén, en résidence surveillée à Yǐngchāng. Peu après, il mourut.

### **Commentaire :**

Cài Jīng (1047–1126) est l'une des figures les plus controversées de la dynastie Sòng. Savant raffiné, calligraphe de talent et politicien habile, il fut pourtant haï du peuple pour son orgueil, sa corruption et son soutien aux eunuques et aux intrigues de cour. Sous sa direction, la dynastie sombra dans le désordre : les impôts s'alourdirent, le favoritisme se répandit, et les guerres inutiles ruinèrent l'empire.

Le texte du *Tàishàng Gǎnyìng Piān illustré* le cite comme contre-exemple : un homme dont la fortune, issue du mérite familial, dégénéra en abus du pouvoir. Son ascension, fondée sur les réseaux et la flatterie, aboutit à une chute lente mais inéluctable : lorsque la renommée publique se détourne d'un homme, même les faveurs impériales ne peuvent plus le sauver.

L'expression 「權勢熏灼」 (quánshì xūnzhuó) « *son pouvoir brûlait comme un feu étouffant* » évoque une corruption intérieure avant la chute extérieure : le feu du prestige finit par consumer la vertu.

Sur le plan du *Dào*, le destin de Cài Jīng illustre la loi d'équilibre cosmique : ce qui s'élève sans mesure finit par s'effondrer. La gloire acquise par les liens familiaux et l'ambition personnelle, non par la droiture du cœur, attire fatalement la disgrâce. Son parcours représente la fausse alchimie du pouvoir : au lieu de raffiner son esprit pour servir le peuple, il a raffiné les illusions du moi. Le résultat fut une richesse éphémère et une postérité ternie.

Le *Tàishàng Gǎnyìng Piān* rappelle que l'*homme de bien* (jūnzǐ 君子) agit selon la *clarté du cœur* (míng dé 明德), tandis que l'*homme ambitieux* (xiǎo rén 小人) recherche l'*éclat extérieur* (wài róng 外榮). Lorsque le cœur devient impur, même les plus hautes charges deviennent un piège karmique.

Dans le monde moderne, le destin de Cài Jīng trouve des échos évidents. L'ascension fulgurante des dirigeants, soutenue par des réseaux d'intérêts, se termine souvent par la chute lorsque l'opinion ou la justice se réveille. Le feu du pouvoir qui brûle trop fort finit par consumer celui qui l'alimente.

Cette histoire nous rappelle que la véritable grandeur n'est pas d'occuper le sommet, mais de rester clairvoyant et intègre lorsqu'on y parvient. La vertu intérieure est la seule richesse qui résiste à la corruption du temps. Ainsi, la fin de Cài Jīng enseigne que le *Dào* ne soutient pas la gloire artificielle : quiconque s'éloigne de la droiture, même dans le faste et les honneurs, marche déjà sur le chemin du déclin.

---



楊再思



唐中書令楊再思，妒其日中書膳夫，亦死。同至宮司寇司空，曰：再思命驅惡，蕩來臨，須臾終衣重唱。再思云：如意年，大定元年，洪水為災。再思不能開倉賑濟，設法救濟，反役鄰近州郡，淹沒居民，百姓流離，餓死以萬計。如此罪惡，應入無間受生水族，世代子孫皆被水厄。

《福車》曰：曾於水畔救一溺人，延壽一紀。安放回膳夫，釋以告人。中宗召問，罷因命列之中書應上。

Táng Zhōngshū Lǐng Yáng Zàisī, dù qí rì Zhōngshū shànfū, yì sǐ. Tóng zhì gōng Sīkòu Sīkōng, yuē: Zàisī mìng qū è, dàng lái lín, xū shǐ zhōng yī zhòng chàng. Zàisī yún: rúyì nián, Dàdìng yuán nián, hóngshuǐ wéi zāi. Zàisī bù néng kāi cāng zhènjì, shèfǎ jiùjì, fǎn yì línjìn zhōu jùn, yānmò jūmín, bǎixìng liúlí, è sǐ yǐ wàn jì. Rúcǐ zuǐ'è, yīng rù wújiàn shòushēng shuǐzú, shìdài zǐsūn jiē bèi shuǐ è.

《Fú Chē》 yuē: céng yú shuǐ pàn jiù yī nìrén, yánshòu yī jì. Ān fàng huí shànfū, shì yǐ gào rén. Zhōngzōng zhāo wèn, bà yīn mìng liè zhī Zhōngshū yìng shàng.

Sous la dynastie Tang, Yang Zaisi occupait la charge prestigieuse de chancelier. Il était connu pour sa jalousie et son tempérament ombrageux : il alla jusqu'à envier un simple cuisinier du secrétariat impérial, lequel mourut mystérieusement peu après. Lors de son propre décès, Yang Zaisi fut conduit devant le tribunal céleste, administré par les ministres infernaux Siku et Sikong. Les juges déclarèrent :

« Yang Zaisi a dirigé ses forces vers le mal. Sa faute est lourde. Il doit être revêtu de chaînes et recevoir sa sentence. »

Son jugement énonça les crimes suivants :

« Durant l'année Ruyi et la première année de Dading, une inondation catastrophique ravagea les terres. Yang Zaisi, alors en charge de la région sinistrée, n'ouvrit pas les greniers impériaux pour secourir le peuple. Au lieu d'organiser les secours, il fit réquisitionner les habitants des districts voisins, provoquant l'aggravation du désastre. Des milliers de personnes furent englouties, des familles dispersées, et des dizaines de milliers moururent de faim. »

Le verdict du tribunal fut clair :

*« Pour de tels crimes, il devra tomber dans les enfers sans répit, renaître parmi les créatures aquatiques, et ses descendants, génération après génération, subiront des calamités liées à l'eau. »*

Cependant, le registre du mérite mentionnait aussi :

*« Il avait jadis sauvé un homme de la noyade. Pour cet acte, sa vie sera prolongée d'un cycle complet (douze ans). »*

L'affaire du cuisinier injustement puni fut alors révélée, et l'on rapporta le tout à la connaissance de l'empereur Zhōngzōng. Celui-ci fit enquête, destitua le nom de Yáng Zàisī des registres de mérite et ordonna que son cas soit inscrit au secrétariat d'État pour mémoire.

### **Commentaire :**

Ce récit, d'une gravité rare, illustre le principe d'équilibre du Ciel et de la Terre selon lequel le pouvoir politique engage non seulement la responsabilité civile, mais aussi la destinée spirituelle de celui qui l'exerce. Yáng Zàisī, haut fonctionnaire du gouvernement Táng, incarne ici le contre-exemple du ministre qui, par égoïsme et aveuglement, laisse périr son peuple. Le texte souligne que le mal n'est pas seulement dans l'action directe, mais aussi dans l'inaction coupable : ne pas ouvrir les greniers, c'est refuser la compassion ; instrumentaliser les provinces voisines, c'est étendre la souffrance pour préserver son autorité.

La sentence céleste, renaître parmi les créatures aquatiques, correspond à la symbolique du retour par *affinité karmique* (yè gǎn 業感). Celui qui, par indifférence, laisse d'autres se noyer, renaît dans l'eau pour expérimenter la peur et la suffocation qu'il a causées. Ses descendants, liés par la même résonance familiale (yīn dé 陰德 ou son absence), héritent du même fléau, les inondations.

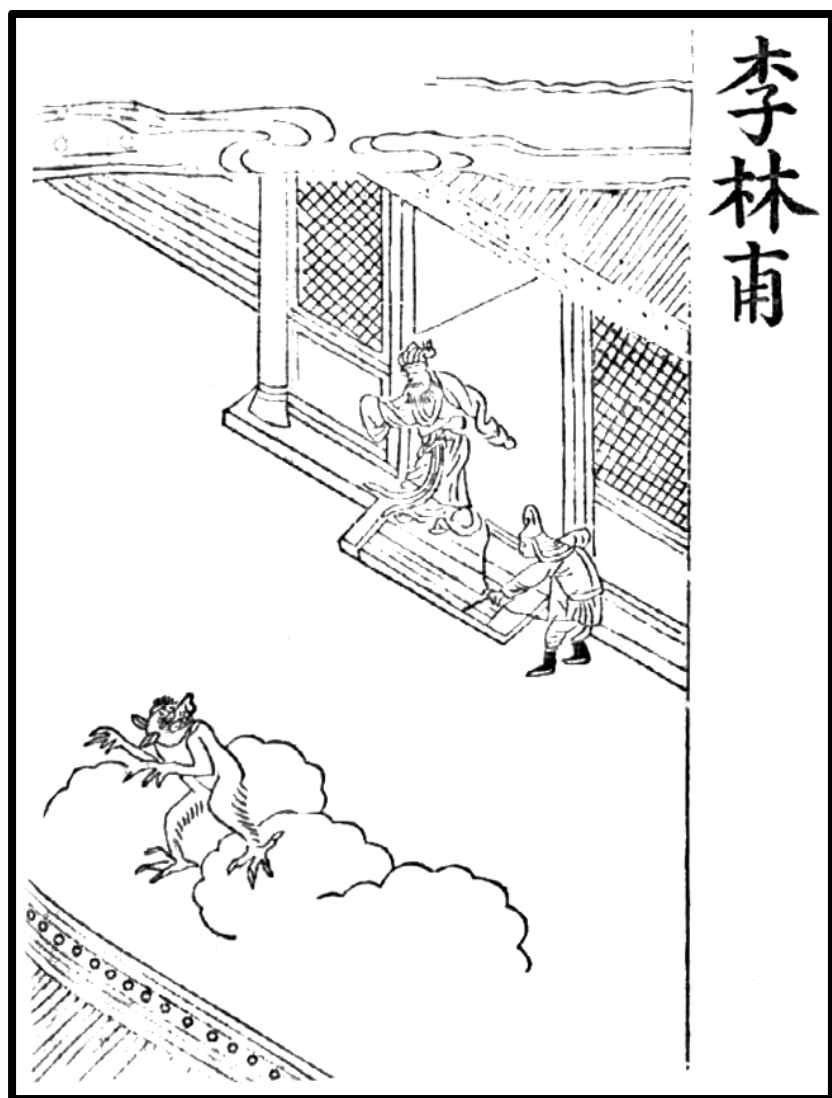
Sur le plan du *Nèidān* (內丹, alchimie interne), cette histoire révèle la pénitence du *Cœur de Glace* (Xīn Bīng 心冰). Yáng Zàisī incarne l'homme dont le cœur, jadis clair, s'est figé sous la glace de l'ambition. La *noyade* des êtres renvoie à l'énergie vitale (qì 氣) qu'il a laissée s'éteindre, faute de compassion. Le salut d'un homme autrefois, son unique acte de bonté, a toutefois prolongé sa vie d'un cycle : preuve que le Ciel retient toujours le fil lumineux, même au milieu des ténèbres. Ainsi, cette histoire n'est pas

purement punitive, mais profondément pédagogique : elle enseigne que la loi du Ciel n'est pas vengeance, mais éducation, elle révèle à chacun le poids exact de ses choix.

Aujourd'hui, cette parabole prend un relief particulier. Elle rappelle à tout détenteur d'autorité, politique, économique ou spirituelle, que le pouvoir est un *mandat du Ciel* (天命 *tiānmìng*), non un privilège personnel. Ignorer la détresse des autres, détourner le regard devant la souffrance collective, c'est déjà trahir la fonction reçue. Mais le récit contient aussi une espérance : un seul acte de compassion, même ancien, peut allonger la vie, alléger la faute et rouvrir le chemin de la rédemption. C'est là le cœur du *Tàishàng Gǎnyìng Piān* : un seul bien sincère peut neutraliser mille maux, mais un cœur fermé anéantit toutes les vertus.

---





李林甫陰險不測，數興大獄，素所忌惡者，林甫連殺之。為相久，天下怨聲滿道。每陰害人，即入此堂。久而天怒，忽堂常別剝，一夕忽破。林甫見一物，如入廳，形毛如豬，齒牙鉤爪，目如電光。林甫連叫不動，遂命絞之，毛豎。正覺魂魄已絕，鬼攫取七竅流血而絕。後其孽苦甫陰厲咒詛，奪魄。元和六年，憶州震死。女亦有朱書云：「唐朝李林甫為臣不忠，陰賊民善，三世為禍，七世為畜，七世作牛。」

**Lǐ Línfǔ yīnxiǎn bù cè, shù xīng dà yù, sù suǒ jì è zhě, Línfǔ lián shā zhī. Wéi xiàng jiǔ, tiānxià yuàn shēng mǎn dào. Měi yīn hài rén, jí rù cǐ táng. Jiǔ ér tiān nù, hū táng cháng bié shǎn, yī xī hū pò. Línfǔ jiàn yī wù, rú rù tīng, xíng máo rú zhū, chǐ yá gōu zhǎo, mù rú diànguāng. Línfǔ lián jiào bù dòng, suì mìng jiǎo zhī, máo shù. Zhèng jué hún pò yǐ jué, guǐ jué qǔ qī qiào liú xuè ér jué. Hòu qí niè kǔ, Fǔ yīn lì zhòu zǔ, duó pò. Yuánhé liù nián, Yìzhōu zhèn sǐ. Nǚ yì yǒu zhū shū yún: «Tángcháo Lǐ Línfǔ wéi chén bù zhōng, yīn zéi mín shàn, sān shì wéi huò, qī shì wéi chù, qī shì zuò niú.»**

Lǐ Línfǔ, chancelier sous les Táng, était d'une duplicité insondable. Il provoqua de nombreux procès politiques, fit tomber dans les filets de la justice ceux qu'il haïssait, et tua sans relâche tous ceux qu'il considérait comme ses ennemis. Il occupa la charge de Premier ministre longtemps, et le peuple tout entier le maudissait : les plaintes contre lui emplissaient les routes de l'empire.

Chaque fois qu'il complotait secrètement pour nuire à quelqu'un, il se rendait dans une salle de son palais, comme pour y accomplir un rituel. Mais à force de mal accumulé, la colère du Ciel se déchaîna : un soir, la salle se fendit soudainement. Lǐ Línfǔ vit alors apparaître une créature entrant dans le hall : son corps était couvert de poils semblables à ceux d'un porc, ses dents et ses griffes étaient recourbées comme des crocs, et ses yeux jetaient des éclairs. Pris d'effroi, il cria mais ne pouvait bouger. Il ordonna à ses serviteurs de l'étrangler, mais déjà ses cheveux se hérissaient, son âme se détachait. Au moment même où son esprit (*húnpò* 魂魄) quittait son corps, le démon lui arracha les sept orifices de la tête, d'où jaillit le sang, et il mourut ainsi dans l'horreur.

Par la suite, son esprit devint un démon errant, souffrant et maudissant, répandant le malheur parmi ses descendants. Sous le règne de Yuánhé, un

tremblement de terre détruisit la région d'Yi, où son âme s'attardait encore, et il périt définitivement. Une inscription en lettres rouges apparut alors :

*« Sous la dynastie Táng, Lǐ Línfǔ fut un ministre déloyal, sournois et malfaisant envers le peuple. Trois générations subiront les malheurs, sept renaissances seront animales, et sept fois encore il renaîtra sous forme de bœuf. »*

### **Commentaire :**

Le récit de Lǐ Línfǔ est l'un des plus terribles du *Tàishàng Gǎnyìng Piān*. Il illustre la punition céleste du ministre trompeur, symbole du désaccord total entre le Ciel, la Terre et l'Homme. La figure de Lǐ Línfǔ est historique : chancelier sous Xuánzōng (玄宗), il manipula la cour, fit exécuter les loyalistes et contribua au chaos précédant la rébellion d'Ān Lùshān (安祿山). Le texte moralise cet épisode en montrant que sa mort fut la conséquence d'une accumulation d'ombres, c'est-à-dire de fautes commises contre la droiture et la bienveillance.

Le démon qui surgit de la salle est la manifestation matérialisée de son propre cœur : ses poils de porc représentent la gloutonnerie et l'avidité, ses crocs et griffes symbolisent la trahison, et ses yeux d'éclair la colère qui consume l'esprit. Ce monstre n'est autre que la forme intérieure (心形 *xīn xíng*) que le mal engendre au sein de celui qui le nourrit. Ainsi, la créature ne vient pas de l'extérieur : elle sort du miroir de sa propre conscience.

Le détail du sang coulant par les sept orifices est particulièrement fort : dans la physiologie alchimique, ces sept ouvertures sont les *portes de la clarté* par lesquelles le *Shén* 神 se manifeste. Lorsqu'elles se remplissent de sang, cela signifie que la lumière intérieure est éteinte, le *Shén* retourne à l'obscurité. L'homme a consumé tout son feu vital dans la haine, et la voie du *Dào* lui est désormais fermée.

Sur le plan du *Nèidān*, la scène est une parabole du *feu intérieur inversé* (火反 *huǒ fǎn*). La salle dans laquelle Lǐ Línfǔ entrait pour tramer le mal représente la *salle du cœur* (心堂 *xīn táng*). En y méditant la haine, il y fit naître non pas la lumière du *Shén*, mais le démon du feu impur (雜火 *zá huǒ*). La fente du bâtiment et l'apparition du monstre sont l'équivalent intérieur d'une explosion de feu interne : le *faux Yáng* consume le corps et l'âme.

L'annonce des renaissances successives en bœuf exprime la loi de transformation des souffles : celui qui opprime le peuple devient bête de somme, portant le fardeau qu'il a imposé aux autres. Le cycle des *sept générations animales* correspond à la purification progressive du *Qì karmique* par l'épreuve et la souffrance.

Le destin de Lǐ Línfǔ est un avertissement universel : le pouvoir sans droiture devient poison ; la parole mensongère finit par étouffer celui qui la profère. Dans nos sociétés modernes, où la manipulation et l'hypocrisie peuvent encore prospérer sous des formes nouvelles, le texte rappelle que le mal n'est jamais sans conséquence, même s'il demeure longtemps impuni. La justice du *Dào* agit avec lenteur, mais avec certitude : elle n'oublie ni les âmes ni les lignées. Le *Tàishàng Gǎnyìng Piān* enseigne ici une vérité simple et redoutable :

*« Celui qui abuse du pouvoir détruit d'abord son cœur. Et quand le cœur est perdu, le corps et la lignée suivent. »*

---



盧多遜，見宰相韋庶人，常重怒喜殿。其父成日勸普，蘊拜相號，兩事狀明。白趙普復相，多遜剛官流寬，朱山崖及赴膳，所食於道，傷有逆旅，樽能言景邑，蘊事蘊問之，蘊然曰：「我本中原土大家，有子任其官，虛多遜為不法事，不從傾以危法，盡室壺南荒，骨肉淪沒。唯老身流落山谷，破虛。蘊者傾陷，恃勢終當罹禍。」

Lú Duōsùn, jiàn zǎixiàng Wéi shùrén, cháng zhòng nù xǐ diàn.  
Qí fù chéng rì quàn pǔ, yùn bàixiàng hào, liǎng shì zhuàng míng.  
Bái Zhào Pǔ fù xiàng, Duōsùn gāng guān liú kuān.  
Zhū Shānyá jí fù shàn, suǒ shí yú dào, shāng yǒu nǐlǚ.  
Zūn néng yán Jǐng Yì, yùn shì yùn wèn zhī.  
Yùn rán yuē: “Wǒ běn Zhōngyuán tǔ dàjiā, yǒu zǐ rèn qí guān,  
xū Duōsùn wéi bùfǎ shì, bù cóng qīng yǐ wēi fǎ, jìn shì hú nán  
huāng,  
gǔròu lúnmò. Wéi lǎo shēn liúluò shāngǔ, pò xū.  
Yùn zhě qīngxiàn, shì shì zhōng dāng lí huò.”

Lú Duōsùn, homme d'intrigue sous la dynastie Sòng, était connu pour sa versatilité d'humeur : souvent emporté par la colère ou l'orgueil, il se plaisait à intriguer au palais et auprès des puissants. Son père, plus vertueux, le mettait sans cesse en garde contre son ambition et ses complots, lui conseillant d'imiter la droiture du ministre Zhào Pǔ.

Plus tard, lorsque Zhào Pǔ fut rappelé à la fonction de Premier ministre, Lú Duōsùn connut la disgrâce et fut exilé. En voyage vers sa nouvelle affectation, il fit halte dans une auberge des montagnes et partagea son repas avec une vieille femme qu'il y croisa. Celle-ci, émue, lui raconta son histoire :

*« J'étais autrefois issue d'une grande famille du Centre de l'Empire. Mon fils occupait un poste administratif honorable. Mais un homme nommé Lú Duōsùn — toi —, par ambition et mensonge, le fit accuser à tort. Refusant de se soumettre à ses intrigues, il fut condamné sous de fausses charges. Toute notre famille fut déportée dans les régions sauvages du Sud ; nos enfants et nos proches périrent. Moi seule ai survécu, errant parmi les vallées, pauvre et brisée. Sache que celui qui se nourrit de l'injustice finira dévoré par sa propre faute. Tu as usé de ton pouvoir pour renverser les justes ; mais à ton tour, tu connaîtras la chute. »*

Lú Duōsùn, frappé d'épouvante, demeura sans voix. Peu après, la prophétie se réalisa : ses manœuvres furent découvertes, il perdit ses appuis, fut déchu de ses charges et mourut dans l'exil, oublié et méprisé.

### Commentaire :

L'histoire de Lú Duōsùn (盧多遜, ?–1011) s'enracine dans un contexte historique réel. Haut fonctionnaire de la dynastie Sòng, il servit d'abord sous l'empereur Tàizōng (太宗), puis sous Zhēnzōng (真宗). Habile orateur et stratège, il gravit rapidement les échelons jusqu'à devenir chancelier. Mais derrière cette ascension se cachaient ambition, duplicité et manipulation : il intrigua contre plusieurs ministres vertueux, dont Zhào Pǔ (趙普) et Lǐ Jīng (李沆), provoquant leur disgrâce avant de connaître lui-même la chute. Accusé d'abus de pouvoir et de calomnies, il mourut exilé, victime de la même mécanique qu'il avait employée contre autrui.

Ainsi, le *Tàishàng Gǎnyìng Piān* ne le cite pas au hasard : il devient l'exemple même de la rétribution morale immédiate. Sa carrière illustre la loi selon laquelle la ruse et l'injustice ne construisent que des succès éphémères. Dans cette perspective, son destin incarne l'ombre de la haute administration Sòng : un monde brillant en apparence, mais miné par la rivalité des lettrés et la corruption des cœurs. Son nom, autrefois synonyme de pouvoir, devint symbole d'avertissement moral, rappelant que le prestige extérieur ne protège pas de la ruine intérieure.

Lú Duōxùn, par sa chute, enseigne que la politique sans *droiture* (zhōng 忠) et sans *bienveillance* (rén 仁) finit toujours par se consumer dans sa propre flamme. Sa mémoire fut préservée dans les recueils de morale comme un miroir de vanité, pour que les générations suivantes se souviennent que la seule ascension durable est celle du cœur accordé au Dào (道).

Sur le plan du *Nèidān* (內丹, alchimie interne), le comportement de Lú Duōsùn représente la désunion entre le *Cœur* (xīn 心) et le *Mandat* (mìng 命). Chercher à s'élever par la ruse revient à inverser le courant du Souffle, à forcer la montée du *Feu impur* (zá huǒ 雜火). L'apparition de la vieille femme, image du *Yīn* rejeté et souffrant, marque la confrontation de l'esprit trompeur avec la part oubliée de lui-même. Son discours agit comme un miroir : il révèle la faillite intérieure de celui qui a perdu le *Shén* (神), la lumière de la conscience. Dans cette perspective, la disgrâce de Lú Duōsùn n'est pas un châtiment extérieur, mais la matérialisation du désordre

intérieur. Son exil vers le Sud, direction du Feu, symbolise la brûlure de la passion et l'incandescence du remords.

Cette histoire a une portée étonnamment moderne. Dans tout système politique, professionnel, ou spirituel, ceux qui bâtissent leur réussite sur la manipulation finissent tôt ou tard confrontés à leurs propres constructions mensongères. Le pouvoir sans droiture consume l'esprit, et la vérité finit toujours par se dresser, souvent sous les traits les plus humbles, ici, une vieille femme ruinée.

Le *Tàishàng Gǎnyìng Piān* rappelle à travers Lú Duōsùn que la réussite fondée sur l'injustice n'est qu'une flamme éphémère : brillante un instant, mais vouée à s'éteindre dans la cendre du remords. La vraie grandeur, comme l'enseignent le *Dào Dé Jīng* et les textes alchimiques, consiste à s'abaisser plutôt qu'à dominer, à nourrir la vie des autres plutôt qu'à l'exploiter.

Ainsi, Lú Duōsùn demeure une figure exemplaire, non pas à imiter, mais à méditer, sur ce que devient l'esprit quand il se détourne du Dào.

---





丁謂，修以詩著名，多遊京洛，有題其詩於禁中壁。問者真宗一見，極口嗟賞，且曰：「有文如此，公卿何不薦來？」丁謂挾之以此，人行不遠，文上由是，不復問謂。立心如此，所以上無葬地也。

**Dīng Wèi, xiū yǐ shī zhù míng, duō yóu Jīng Luò, yǒu tí qí shī yú jìn zhōng bì. Jiān zhě Zhēnzōng yī jiàn, jí kǒu jiā shǎng, qiě yuē: “Yǒu wén rúcǐ, gōngqīng hé bù jiàn lái?” Dīng Wèi xié zhī yǐ cǐ, rén xíng bù yuǎn, wén shàng yóu shì, bù fù wèn Wèi. Lì xīn rúcǐ, suǒ yǐ shàng wú zàng dì yě.**

Dīng Wèi, connu pour ses talents poétiques, fréquentait souvent la capitale Jīngluò. Il arriva qu'un jour, un de ses poèmes, inscrit sur un mur du palais impérial, fut remarqué par l'empereur Zhēnzōng. Celui-ci, émerveillé, s'exclama :

*« Un homme d'un tel talent littéraire, pourquoi aucun ministre ne me l'a-t-il recommandé ? »*

Dīng Wèi profita de cette faveur impériale pour s'élever rapidement. Mais sa conduite, guidée par l'ambition et la flatterie, le fit bientôt détester. Sa réputation déclina, et son nom fut effacé des cercles officiels. Ayant établi son cœur sur la recherche du profit plutôt que sur la droiture, il se condamna lui-même à « *ne pas avoir de lieu où reposer sa tombe sous le Ciel* ».

### **Commentaire :**

Ce passage dépeint Dīng Wèi (丁謂, 966–1037), ministre historique de la dynastie Sòng, dont le destin fut celui d'un homme brillant mais dévoyé. Talentueux poète et lettré, il s'attira très tôt la faveur de l'empereur Zhēnzōng grâce à la beauté de ses vers. Mais cette faveur, qu'il reçut comme un signe de gloire, devint la source de sa perte : usant de son talent pour flatter, manipuler et intriguer, il s'éloigna de la vertu du *juste* (義 yì) et de la *droiture du cœur* (正心 zhèngxīn). Le texte souligne l'opposition entre le génie littéraire et la sincérité morale. Dīng Wèi excellait dans la forme, mais son intention était faussée. Dans la perspective du *Tàishàng Gǎnyìng Piān*, un tel déséquilibre attire inévitablement la rétribution : celui qui use du don reçu du Ciel pour servir l'ambition plutôt que le bien perd à la fois la faveur des hommes et la paix intérieure.

« *Ne pas avoir de terre pour sa tombe* » symbolise le rejet du Ciel et la disparition de toute bénédiction, un écho karmique à sa carrière terminée dans la disgrâce et l'exil.

Historiquement, Dīng Wèi fut chancelier sous Zhēnzōng et Rénzōng, célèbre pour son intelligence et son éloquence, mais aussi pour sa duplicité. Il participa à l'exil du ministre loyal Kòu Zhǔn (寇準) et connut lui-même, à la fin, plusieurs dégradations successives, avant de mourir loin de la cour. Le récit transforme donc sa trajectoire réelle en parabole morale : la gloire fondée sur la ruse et la flatterie est comme un poème écrit sur un mur, brillante un instant, mais promise à s'effacer.

Dans le langage du *Nèidān* (內丹, alchimie interne), le drame de Dīng Wèi est celui du feu mal orienté. Le *talent littéraire* (文 wén) est ici le symbole du feu du *Shén* (神) : éclat, inspiration, clarté. Mais chez Dīng Wèi, ce feu s'est consumé vers l'extérieur, nourri par la vanité et la recherche de reconnaissance, au lieu d'être retourné vers le four interne pour éclairer le cœur. Le *Lì xīn* (立心 *établir le cœur*) est mal dirigé : il ne s'appuie plus sur le *Dào* (道), mais sur le désir de gloire. Ainsi, le poème inscrit sur le mur du palais représente le *Shén* projeté au dehors, lumière éphémère qui attire la faveur impériale, mais s'éteint aussitôt. L'expression « *n'avoir pas de terre pour sa tombe* » désigne symboliquement la perte de l'ancrage terrestre, c'est-à-dire la rupture entre les trois trésors : le *Jīng* n'est plus nourri, le *Qì* se disperse, le *Shén* se consume dans l'orgueil. L'alchimie, détournée en ambition, devient une combustion vaine.

Ce récit rappelle une vérité toujours actuelle : le génie sans droiture finit par se retourner contre lui-même. Dans notre époque où la visibilité, la reconnaissance et la carrière remplacent souvent la sincérité du travail intérieur, le destin de Dīng Wèi agit comme un miroir. Brillant, mais instable, il confondit inspiration et vanité, talent et mérite. Dans la voie du *Dào*, il ne suffit pas d'être intelligent ou doué : il faut que le cœur soit limpide, enraciné dans la vérité. Le « *poème sur le mur* » peut être lu comme une métaphore de notre époque numérique où chacun grave ses exploits sur les murs virtuels du monde, oubliant parfois la profondeur silencieuse de la véritable œuvre intérieure. Le *Tàishàng Gǎnyìng Piān* nous enseigne ici que la vraie lumière ne s'affiche pas : elle éclaire sans brûler, elle nourrit sans se montrer. Cultiver un cœur droit, ne pas chercher à briller pour être vu, mais rayonner parce qu'on est vrai, voilà la seule renommée que le Ciel reconnaît.

---



大將善報

Dàjiàng shàn bào

Rétribution bénéfique d'un Grand  
Général





漢鄧禹，字仲華，事光武為將軍。時亦貧，所過殘掠。禹行師，有紀所至，輒停車駐節，以勞來之。父老童稚，釋滿其車下，莫不感悅。禹曰：「吾將百萬之衆，時時注念，未敢妄殺一人。」天道好還，後世必有興者。其後子孫累世貴顯，封公侯者三十人，大將軍以下十六人，入中二千石十四人，列校二十二人。孫女和帝后，曾孫女桓帝后。

Hàn Dèng Yǔ, zì Zhònghuá, shì Guāngwǔ wéi jiāngjūn. Shí yì pín, suǒ guò cánlüè. Yǔ xíng shī, yǒu jì suǒ zhì, zhé tíng chē zhù jié, yǐ láo láo zhī. Fùlǎo tóngzhì, shì mǎn qí chē xià, mò bù gǎn yuè. Yǔ yuē: “Wú jiāng bǎi wàn zhī zhòng, shíshí zhùniàn, wèi gǎn wàng shā yī rén.” Tiāndào hào huán, hòushì bì yǒu xīng zhě. Qí hòu zǐsūn lěi shì guì xiǎn, fēng gōng hóu zhě sānshí rén, dà jiāngjūn yǐxià shíliù rén, rù zhōng èrqiān shí sì rén, liè xiào èrshí’èr rén. Sūnnǚ Hé Dì hòu, zēngsūnnǚ Huán Dì hòu.

Dèng Yǔ, dont le nom social était Zhònghuá, servit l’empereur Guāngwǔ sous la dynastie des Han comme général. Bien qu’il fût pauvre à l’origine, il refusa le pillage et la rapine là où il passait. Quand il conduisait son armée, il observait toujours une stricte discipline : à chaque étape, il faisait arrêter les chars et dresser les étendards pour accueillir les habitants avec respect et bienveillance. Les vieillards et les enfants, accourant de toutes parts, se réjouissaient de sa présence. Dèng Yǔ disait :

*« Je commande à une armée d’un million d’hommes, et à tout instant je me rappelle qu’il ne faut pas ôter la vie à un seul innocent. »*

La Voie du Ciel aime à récompenser selon les actes : ses descendants prospérèrent durant de nombreuses générations. Parmi eux, trente furent titrés ducs ou marquis, seize furent grands généraux ou hauts dignitaires, quatorze occupèrent des charges de deux mille shí, vingt-deux devinrent officiers militaires. Sa petite-fille devint impératrice de l’empereur Hé, et son arrière-petite-fille impératrice de l’empereur Huán.

### **Commentaire :**

Dèng Yǔ (鄧禹, 2 av. – 58 ap. J.-C.) fut l’un des plus fidèles compagnons de l’empereur Guāngwǔdì (光武), fondateur des Hàn orientaux 東漢. Né dans la pauvreté, il se distingua par sa clairvoyance stratégique et surtout par son intégrité morale. Refusant les exactions militaires communes à l’époque, il gouverna ses troupes avec discipline et humanité. Son attitude exemplaire



inspira confiance au peuple et consolida l'autorité morale du nouvel empire. Sa famille, honorée sur plusieurs générations, symbolise la rétribution vertueuse selon la loi céleste du *gǎnyìng* 感應, la correspondance entre la vertu et le destin.

La scène se lit comme une parabole de l'alchimie intérieure. Conduire « *une armée d'un million d'hommes* » évoque la maîtrise des myriades de souffles (*wàn qì* 萬氣) circulant dans le corps. Dèng Yǔ, en refusant de « *tuer un seul homme* », symbolise l'adepte qui ne disperse pas une seule parcelle de son essence vitale (*jīng* 精). Arrêter le char et dresser l'étendard avant d'agir signifie suspendre l'impulsion du *feu intérieur*, maîtriser le *huǒ* 火 pour stabiliser le *qì* 氣. La bienveillance envers le peuple traduit la pacification des esprits internes (*shén* 神). Ainsi, Dèng Yǔ incarne la vertu du général intérieur : celui qui, dans le champ de bataille du corps, gouverne sans violence et ordonne sans cruauté, transformant la guerre extérieure en paix intérieure.

Dans le monde actuel, Dèng Yǔ nous enseigne la puissance du commandement bienveillant et de la retenue. Dans toute position de responsabilité, il rappelle que la véritable autorité ne se mesure pas à la force imposée, mais à la capacité de préserver la vie autour de soi.

Dans la pratique quotidienne, qu'elle soit méditative, professionnelle ou familiale, sa maxime « *ne pas tuer un seul innocent* » peut se comprendre comme *ne pas détruire inutilement l'énergie, la confiance ou la paix des autres*.

Le pratiquant moderne, en gouvernant son propre « *million de pensées* », apprend, comme Dèng Yǔ, à pacifier l'armée intérieure et à faire rayonner la vertu du Ciel.





曹彬，忠誠事君，謀議退自處。師征討，未嘗殺戮。初破徐州，衆欲屠城，公獨執為不可。婦女者悉訪其親還之。及伐金陵，先禁香舖、酒肆、架城之物，不許侵奪。全城不損，可勝計哉！曹彬克江州，念其城不下，歸厚之。後彬子孫繁盛，無比。曾孫女為光獻太后，以至宋仁宗、英宗、神宗、哲宗四朝，皆皇后之家。

**Cáo Bīn, zhōngchéng shì jūn, móuyì tuì zì chǔ. Shī zhēngtǎo, wèi cháng shālù. Chū pò Xúzhōu, zhòng yù tú chéng, gōng dú zhí wéi bù kě. Fùnnǚ zhě xī fǎng qí qīn huán zhī. Jí fá Jīnlíng, xiān jìn xiāngpù, jiǔsì, jià chéng zhī wù, bù xǔ qīn duó. Quán chéng bù sǔn, kě shèng jì zāi! Cáo Bīn kè Jiāngzhōu, niàn qí chéng bù xià, guī hòu zhī. Hòu Bīn zǐsūn fánshèng, wúbǐ. Zēngsūnnǚ wéi Guāngxiàn Tàihòu, yǐ zhì Sòng Rénzōng, Yīngzōng, Shénzōng, Zhézōng sì cháo, jiē huánghòu zhī jiā.**

Cáo Bīn servit son souverain avec une loyauté et une intégrité sans faille, préférant se retirer après avoir accompli ses devoirs plutôt que de rechercher les honneurs. Dans toutes ses campagnes militaires, il ne versa jamais le sang inutilement.

Lorsqu'il prit Xúzhōu, ses soldats voulaient massacrer la population, mais il s'y opposa fermement. Il fit rechercher les femmes capturées et les rendit à leurs familles.

Lorsqu'il marcha sur Jīnlíng (actuelle Nánjīng), il interdit d'avance le pillage : les échoppes d'encens, les tavernes et les marchés furent placés sous protection, et rien ne fut saisi de force. La ville entière fut épargnée, quel exploit incomparable !

Après avoir conquis Jiāngzhōu, se souvenant des souffrances que la guerre avait causées, il usa de bonté envers ses habitants.

Plus tard, la descendance de Cáo Bīn prospéra d'une manière inégalée : sa petite-fille devint l'impératrice douairière Guāngxiàn, et jusqu'aux règnes de Rénzōng, Yīngzōng, Shénzōng et Zhézōng des Sòng, sa famille resta celle des impératrices.

### **Commentaire :**

Cáo Bīn (曹彬, 931-999) fut un célèbre général de la dynastie des Sòng, originaire de Luòyáng. Serviteur du fondateur Tàizǔ (宋太祖) et de son frère Tàizōng (宋太宗), il participa à la réunification de l'empire après les Cinq Dynasties. Contrairement à la brutalité des guerres de son époque, il se

distingua par sa *bénévolence*<sup>3</sup> *militaire* : il refusait le pillage et protégeait les civils, convaincu que la victoire véritable réside dans la paix retrouvée. Après chaque conquête, il faisait preuve d'une mansuétude rare, restituant aux habitants leurs familles et leurs biens. Sa lignée, récompensée par le Ciel, devint une famille impériale : quatre empereurs successifs des Sòng eurent pour épouse une descendante de Cáo Bīn. Cette postérité illustre la doctrine du *gǎnyìng* 感應, la résonance entre l'action juste et la réponse céleste où la vertu engendre la prospérité durable.

Sur le plan intérieur, Cáo Bīn symbolise le guerrier qui a transcendé la violence. Le général qui « *mène l'armée sans tuer* » représente l'adepte du *Nèidān* gouvernant les dix mille énergies internes (*wàn qì* 萬氣) sans les disperser. Refuser le pillage et restituer les femmes à leurs familles, c'est purifier les désirs du *xīn* 心 (cœur-esprit) et préserver la pureté du *jīng* 精. Interdire le vin, les parfums et les plaisirs avant la bataille correspond au contrôle des sens et à la préservation du *feu intérieur* (*huǒ* 火), pour éviter que le *qì* 氣 ne s'enflamme et détruise la cité du corps. Ainsi, « *épargner la ville entière* » devient l'allégorie de la victoire spirituelle : l'adepte qui, ayant conquis ses propres passions, conserve intact son royaume intérieur.

Dans notre époque agitée, Cáo Bīn incarne la force tempérée par la compassion, un modèle pour tout être en position de pouvoir. Son refus de la violence gratuite enseigne que la véritable puissance réside dans la maîtrise de soi. Appliqué à la vie moderne, son attitude rappelle que diriger, enseigner ou soigner ne consiste pas à imposer, mais à protéger. Celui qui préserve la paix autour de lui bâtit un héritage invisible, dont les fruits se transmettent à ses descendants et à ceux qu'il inspire. Dans la pratique du Qì Gōng comme dans l'existence quotidienne, « *épargner la cité* » signifie ne pas blesser l'esprit ni le corps : laisser la circulation du Qì s'accomplir sans heurts, dans la douceur et la droiture du Dào.

---

<sup>3</sup> Disposition à être aimable et bienveillant.





元末東莞人王成作亂，何眞起義兵除之。賊人能縛成者，予鈔十千。是成奴繫以出，眞如數賞奴。因令入具湯鑊，駕車上成，懸以為景。己眞乃縛奴，宴之，使入湯鑊，推車就承架。回世入母，如奴繫主，以畢此刑。也入服賞罰之公，附之益報。

**Yuán mò Dōngguǎn rén Wáng Chéng zuò luàn, Hé Zhēn qǐ yì bīng  
chú zhī. Zéi rén néng fù Chéng zhě, yǔ chāo shí qiān. Shì Chéng nú  
xì yǐ chū, Zhēn rú shù shǎng nú. Yīn lìng rù jù tāng huò, jià chē  
shàng Chéng, xuán yǐ wéi jǐng. Jǐ Zhēn nǎi fù nú, yàn zhī, shǐ rù  
tāng huò, tuī chē jiù chéng jià. Huí shì rù mǔ, rú nú xì zhǔ, yǐ bì cǐ  
xíng. Yě rù fú shǎng fá zhī gōng, fù zhī yì bào.**

Vers la fin de la dynastie Yuán, un homme de Dōngguǎn nommé Wáng Chéng se révolta. Hé Zhēn leva des troupes de loyalistes pour le réprimer. Il proclama :

*« Celui qui capturera le rebelle recevra dix mille billets de monnaie  
[sapèques]. »*

L'un des esclaves de Wáng Chéng livra son maître, le lia et le livra à Hé Zhēn. Celui-ci, conformément à sa promesse, récompensa l'esclave du montant annoncé. Puis il ordonna qu'on prépare un chaudron d'eau bouillante et y fit jeter le rebelle, suspendu au-dessus du feu, en exemple pour le peuple. Après cela, Hé Zhēn fit à son tour arrêter l'esclave. Il l'invita à un banquet, puis lui ordonna d'entrer dans le même chaudron, en le poussant avec le chariot vers le support de fer, afin qu'il subisse le même supplice. Ainsi, il rétablit l'ordre moral : comme l'esclave avait trahi son maître, il subit à son tour le châtement qu'il avait aidé à infliger. C'est là un témoignage éclatant de l'impartialité des récompenses et des punitions, et de la rétribution inévitable du Ciel.

### **Commentaire :**

Ce récit se situe à la fin des Yuán (XIV<sup>e</sup> siècle), période de grande confusion où les soulèvements paysans et les bandes armées pullulaient avant la fondation des Míng. Hé Zhēn (何眞, 1339–1409) était originaire du Guangdong. Il servit à la fin des Yuán et au début des Míng, d'abord comme chef de troupes locales, puis comme administrateur militaire. Son nom est resté attaché à l'idée de *loyauté juste* (義 yì) et de discernement dans l'application des récompenses et des châtements.



Dans une époque où la trahison et la corruption étaient monnaie courante, il incarne la rigueur morale du *fǎ jiā* (法家, légalisme tempéré de vertu). L'épisode du traître exécuté après sa récompense traduit un idéal confucéen : on peut reconnaître le mérite selon la loi humaine, mais le Ciel, lui, juge la droiture du cœur. Ainsi, Hé Zhēn, en respectant sa promesse avant d'exécuter le coupable, montre une parfaite cohérence entre justice terrestre et justice céleste.

Sur le plan intérieur, ce passage illustre la purification du *xīn* 心 (cœur-esprit) et la neutralisation du feu destructeur. Le traître symbolise une pensée dévoyée, un attachement impur qui, pour obtenir un gain, trahit son origine, le *zhǔ* 主, c'est-à-dire l'*Unité centrale*. Hé Zhēn représente la *conscience droite* (*zhèng niàn* 正念) qui récompense d'abord la fonction, car même une force pervertie peut momentanément servir à rétablir l'ordre, mais qui ensuite purifie en renvoyant à sa source la flamme du désir. Le *chaudron d'eau bouillante* (*tāng huò* 湯鑊) est ici le *dāndǐng* 丹鼎, le *chaudron de cinabre* où les impuretés du cœur sont consumées.

« *Faire entrer le traître dans le feu qu'il a allumé* » symbolise la transmutation des passions en clarté. L'équité des récompenses et des punitions devient alors l'image de la Loi interne du Dào : *yǐng xiàng bù chā, shàn è bù shī* « *l'ombre répond fidèlement à la forme, le bien et le mal ne se perdent jamais* ».

L'histoire de Hé Zhēn enseigne la fermeté du discernement moral dans un monde d'ambiguïtés. Elle rappelle qu'une action juste ne suffit pas si elle s'appuie sur une cause impure. Aujourd'hui encore, on peut y voir un avertissement contre la compromission : servir la vérité par des moyens corrompus finit toujours par consumer celui qui les emploie.

Dans la pratique intérieure comme dans la vie sociale, « *récompenser puis purifier* » revient à reconnaître nos automatismes utiles, mais à les dissoudre aussitôt pour ne pas en devenir esclaves. Le chaudron d'Hé Zhēn devient alors le symbole d'une conscience ardente, où tout ce qui trahit le cœur véritable est d'abord reconnu, puis offert au feu du retour, afin que ne subsiste que la droiture tranquille du Ciel.



許進



許進為都御史，曾夜行二十里，以掃冤密得還種八百人。將校以為功，封侯可得。進曰：「行師之道，期在綏安，不忍以多殺為功。」且此屬顯而請命殺之，逆天。逆天者無後。

**Xǔ Jìn wéi dū yùshǐ, céng yè xíng èrshí lǐ, yǐ sǎo yuān mì dé huán zhǒng bābǎi rén. Jiàngxiào yǐ wéi gōng, fēng hóu kě dé. Jìn yuē: “Xíng shī zhī dào, qī zài suǐ ān, bù rěn yǐ duō shā wéi gōng.” Qiě cǐ shǔ xiǎn ér qǐng mìng shā zhī, nì tiān. Nì tiān zhě wú hòu.**

Xǔ Jìn, qui exerçait la charge de Censeur en chef (dū yùshǐ), parcourut une nuit vingt lis pour apaiser des injustices et réussit secrètement à sauver huit cents personnes condamnées à tort.

Les officiers militaires voulurent revendiquer ce sauvetage comme une victoire, espérant obtenir de là un titre de marquis. Mais Xǔ Jìn déclara :

*« La voie du commandement réside dans la pacification et la sécurité du peuple ; je ne saurais, par compassion, considérer les massacres comme des exploits. De plus, ceux-ci étaient des innocents clairement identifiables : les tuer sous prétexte d’obéissance serait aller contre le Ciel. Or, celui qui agit contre le Ciel n’aura point de postérité. »*

### **Commentaire :**

Xǔ Jìn (許進) vécut sous la dynastie Ming, probablement sous le règne de l’empereur Xuāndé 宣德 ou Jǐngtài 景泰. En tant que Dū Yùshǐ (都御史), haut fonctionnaire du contrôle impérial, il était chargé de superviser les affaires militaires et civiles avec équité. L’épisode rapporté ici met en lumière sa droiture et son humanité : plutôt que de sacrifier des vies pour une gloire officielle, il risqua la sienne pour sauver des innocents injustement condamnés. Son refus de faire passer la « victoire sanglante » pour un mérite est conforme à la doctrine confucéenne du rén 仁 (bienveillance) et du yì 義 (justice morale). L’avertissement final « celui qui agit contre le Ciel n’aura point de descendance » illustre la conception cosmique de la rétribution dans le gǎnyīng 感應 : la transgression de la voie du Ciel interrompt la transmission du souffle vital du destin (mìng 命), tout comme la lignée biologique.

Sur le plan intérieur, Xǔ Jìn représente la pureté du commandement intérieur : celui qui dirige les armées du corps (xíng shī 行師) sans céder à

la violence du feu interne. Sauver « *huit cents vies* » évoque la préservation des huit centaines de souffles (circuits vitaux du Qì 氣). Refuser d'utiliser la mort comme instrument de mérite, c'est maintenir le *feu du cœur* (xīn huǒ 心火) dans la paix, pour ne pas consumer l'essence (jīng 精). Le *nì tiān* 逆天 « *aller contre le Ciel* » désigne ici le renversement du courant céleste : laisser l'énergie descendre vers les désirs plutôt que de la faire remonter vers le champ de cinabre supérieur (Niwán 泥丸). Ainsi, Xǔ Jìn incarne l'attitude juste du zhēn rén 真人 : agir selon la loi céleste de la modération, où la compassion et la retenue transmutent le feu destructeur en lumière intérieure.

Dans la société moderne, le message de Xǔ Jìn résonne comme un appel à la responsabilité éthique du pouvoir. Dans un monde où le succès est souvent mesuré par la conquête et la domination, il rappelle que la véritable grandeur consiste à préserver la vie, non à la détruire. Sur le plan individuel, son exemple enseigne à ne pas confondre activité et agitation : « *agir selon la Voie* » (xíng shī zhī dào) signifie pacifier, harmoniser, non forcer. Dans la pratique du Qì Gōng ou dans toute action intérieure, refuser de « *tuer pour réussir* » revient à ne pas brusquer le corps ni forcer le souffle : la transformation se fait par douceur, par accord avec le rythme du Ciel. Ainsi, la fidélité à la justice cosmique, même silencieuse, devient le véritable héritage de l'homme éveillé : un hòu 後, non pas seulement descendance biologique, mais continuité du souffle céleste dans le monde.

---



大將惡報

Dàjiàng è bào

Rétribution néfaste d'un Grand  
Général







秦與趙相距長平，秦虜趙根凡四十六日。趙括出搏戰，秦軍射殺之，卒四十萬皆降。白起盡坑之，惟少數二百四十人歸趙。秦王又欲伐趙。白起諫曰：「不可。」王怒，賜劍。白起不受，曰：「吾何罪於天，而至此！」良久，自刎而死。

**Qín yǔ Zhào xiāng jù Chángpíng, Qín lǚ Zhào gēn fán sishíliù rì.  
Zhào Guā chū bózhàn, Qín jūn shè shā zhī, zú sishí wàn jiē xiáng.  
Bái Qǐ jīn kēng zhī, wéi shǎoshù èrbǎi sishí rén guī Zhào. Qín Wáng  
yòu yù fá Zhào. Bái Qǐ jiàn yuē: “Bù kě.” Wáng nù, cì jiàn. Bái Qǐ  
bù shòu, yuē: “Wú hé zuì yú Tiān, ér zhì cǐ!” Liáng jiǔ, zì wěn ér sǐ.**

L'armée de Qín affronta celle de Zhào à Chángpíng. Pendant quarante-six jours, Qín assiégea l'armée ennemie. Le général Zhào Kuò sortit livrer bataille, mais fut abattu par les archers de Qín. Les soldats de Zhào, au nombre de quatre cent mille, se rendirent. Le général Bái Qǐ les fit tous enterrer vivants, n'en laissant que deux cent quarante pour retourner à Zhào.

Plus tard, le roi de Qín voulut à nouveau attaquer Zhào. Bái Qǐ le déconseilla en disant :

*« Cela ne doit pas être fait. »*

Le roi, furieux, lui envoya une épée en guise d'ordre de suicide. Bái Qǐ refusa et dit :

*« Quel crime ai-je commis envers le Ciel pour en arriver là ? »*

Après un long moment, il se trancha la gorge et mourut.

### **Commentaire :**

Bái Qǐ (白起, ? – 257 av. J.-C.), surnommé « *le Dieu de la Guerre du royaume de Qin* », fut l'un des plus célèbres généraux de la période des Royaumes Combattants. Sa victoire à Chángpíng (長平), en -260, fut l'une des plus sanglantes de l'histoire chinoise : près de 400 000 soldats de Zhào furent exécutés après s'être rendus. Cette victoire absolue fit trembler les royaumes voisins, mais elle marqua aussi le déclin moral du général. Lorsque le roi de Qín voulut continuer la guerre, Bái Qǐ tenta de l'en dissuader, conscient du poids karmique de son acte. Son refus d'obéir provoqua la colère royale : contraint au suicide, il mourut en prononçant cette parole lourde de remords « *Quel crime ai-je commis envers le Ciel ?* »

Dans la lecture du *Tàishàng Gǎnyìng Piān*, cet épisode illustre la loi implacable de la rétribution céleste : même la gloire la plus éclatante ne peut effacer les fautes commises contre la vie.

Sur le plan intérieur, la bataille de Chángpíng symbolise la lutte entre les forces internes du pratiquant, les « *armées du désir et de la raison* ». Bái Qǐ, en anéantissant l'armée ennemie jusqu'au dernier homme, représente le *feu martial du cœur* (xīn huǒ 心火) qui consume sans discernement.

La *fosse commune* (kēng 坑) évoque le *Dāndǐng* 丹鼎, le *chaudron du cinabre* : lorsque l'on brûle tout sans mesure, l'éllixir devient cendres. L'avertissement du roi qu'il refuse d'obéir montre la tension entre *míng* 命 (le mandat du destin) et *xìng* 性 (la nature originelle). Bái Qǐ reconnaît, trop tard, qu'en détruisant la vie extérieure, il a blessé son propre souffle vital. Sa phrase « *Quel crime ai-je commis envers le Ciel ?* » est la plainte du *shén* 神 séparé de son origine. Dans le langage du *Nèidān*, son suicide représente la désintégration du *yáng shén* 陽神, le corps lumineux, lorsque la colère et la violence n'ont pas été transmutes en compassion.

Bái Qǐ incarne le paradoxe du succès extérieur et de la défaite intérieure. Dans le monde moderne, il symbolise l'homme triomphant par la force, mais détruit par sa propre dureté. Son histoire rappelle qu'aucune victoire obtenue au prix du vivant, qu'il s'agisse de la nature, des autres ou de soi-même, n'est une véritable réussite.

Le mot clé ici est *mesure* (dù 度) : la sagesse consiste à savoir jusqu'où aller sans franchir la limite où la puissance devient destruction. Dans la pratique énergétique, ce passage enseigne la retenue du feu interne : nourrir la lumière sans consumer l'huile. Celui qui « *tue trop de souffles* » dans sa hâte de purifier tombe dans le déséquilibre, comme Bái Qǐ tomba sous le poids de son propre excès. Le repentir du général, enfin, nous rappelle que le retour au Ciel commence toujours par la conscience de sa faute, le moment où le cœur, épuisé de combattre, s'incline enfin devant la Vie.





唐婁師德，克河源軍，使永和中，破蕃八戰七捷。優制褒美，授左驍衛郎將。高宗手詔曰：「卿有文武材幹，勿辭也。」累遷納言。一日，晨起入朝，忽見星官告侍者曰：「我一生謹慎，只因誤殺二命，今早死。」紀果卒。

**Táng Lóu Shīdé, kè Héyuán jūn, shǐ Yǒnghé zhōng, pò Fān bā zhàn qī jié. Yōu zhì bāoměi, shòu Zuǒ Xiāowèi Lángjiàng. Gāo Zōng shǒu zhào yuē: “Qīng yǒu wénwǔ cáigàn, wù cí yě.” Lěi qiān nà yán. Yī rì, chén qǐ rù cháo, hū jiàn xīng guān gào shìzhě yuē: “Wǒ yīshēng jǐnshèn, zhī yīn wù shā èr mìng, jīn zǎo sǐ.” Jì guǒ sǐ.**

Sous la dynastie Táng, Lóu Shīdé prit le commandement de l'armée du Héyuán. Durant l'ère Yǒnghé, il livra huit batailles contre les tribus étrangères et remporta sept victoires. Il reçut des éloges impériaux et fut nommé général de la garde gauche (Zuǒ Xiāowèi Lángjiàng). L'empereur Gāozōng lui adressa une ordonnance écrite de sa propre main :

*« Vous possédez les talents du civil et du militaire, ne refusez pas cette charge. »*

Il fut ensuite promu au poste de Nàiyán (ministre-conseiller). Un matin, alors qu'il se préparait à se rendre à la cour, il vit un esprit stellaire lui apparaître et dire à son serviteur :

*« J'ai été prudent toute ma vie, mais pour avoir par erreur causé la mort de deux êtres, je mourrai ce matin. »*

Et, comme il l'avait prédit, il mourut sur-le-champ.

### **Commentaire :**

Lóu Shīdé (婁師德, env. 630–700) fut un général et homme d'État de la dynastie Táng, originaire du Héběi. Il servit sous les règnes de Táng Gāozōng 唐高宗 et de Wǔ Zétiān 武則天, se distinguant à la fois par sa bravoure militaire et son intégrité morale. Ses victoires contre les tribus du nord-ouest consolidèrent la frontière du Héyuán. L'empereur, admiratif, loua son double talent, civil et martial, et le promut à des fonctions politiques.

Cependant, malgré une vie exemplaire, le récit retient un événement karmique : la mort prématurée de Lóu Shīdé, annoncée comme la conséquence d'une erreur, celle d'avoir fait périr deux vies par inadvertance. Dans la perspective du *Tàishàng Gǎnyìng Piān*, cet épisode montre que même le sage et le juste ne peuvent échapper à la loi subtile de résonance morale : aucune action, aussi minime soit-elle, ne disparaît sans effet dans le tissu du Ciel.

Dans une lecture intérieure, Lóu Shīdé incarne l'adepte qui a presque atteint la perfection du *Jīng* 精, du *Qì* 氣 et du *Shén* 神. Il a « *vaincu sept fois sur huit* », c'est-à-dire qu'il a dompté presque toutes les passions internes, mais reste une trace d'imperfection : les « *deux vies tuées par erreur* ». Celles-ci symbolisent les deux souffles qu'un alchimiste peut détruire sans le vouloir, le *Yīn Qì* et le *Yáng Qì*, lorsqu'ils ne sont pas parfaitement harmonisés. Son humilité et sa conscience anticipée de la mort révèlent l'état de transparence du *xīn* 心, où le pratiquant perçoit la résonance de ses actes jusque dans le Ciel. L'apparition du « *fonctionnaire stellaire* » (*xīng guān* 星官) n'est pas extérieure : c'est la manifestation du *Shén* céleste interne qui annonce la dissolution de son *mandat vital* (*mìng* 命). Ainsi, Lóu Shīdé est l'image du pratiquant parvenu au seuil de l'Unité, mais qui, par une infime dissonance, perd l'équilibre cosmique.

Ce récit enseigne la responsabilité subtile de toute action, même involontaire. Dans notre monde moderne, il rappelle que la prudence, la droiture et la bienveillance ne doivent jamais se relâcher, pas même dans les détails apparemment insignifiants. Pour le praticien du *Qì Gōng* ou de la médecine chinoise, c'est un avertissement contre l'usage irréfléchi de la force : une simple erreur de geste ou d'intention peut créer une onde durable dans le champ vital.

La parole du général « *J'ai été prudent toute ma vie, mais j'ai causé la mort de deux êtres* » résonne comme un miroir de conscience : elle nous invite à cultiver la *vigilance bienveillante* (*mìng niàn* 明念), où chaque pensée devient un acte du Ciel. Dans la Voie, la victoire véritable n'est pas de vaincre l'ennemi, mais d'éviter, même par erreur, de blesser le vivant.

---





# Discussion sur le Gǎnyìng Piān

---

Le *Tàishàng Gǎnyìng Piān*, relu entre autres à travers les explications de Xīng Dé (Lǐ Shīfù 李师傅), apparaît comme bien plus qu'un simple manuel moral. C'est à la fois une synthèse de la sagesse antique chinoise et une voie pratique pour l'homme contemporain. Le maître rappelle que la civilisation chinoise s'est construite sur l'idée que le gouvernement et la société doivent reposer sur la vertu, et que les actes humains trouvent leur écho dans l'ordre cosmique. En ce sens, la doctrine de la « rétribution » n'est pas une superstition : elle illustre la loi profonde des résonances entre Ciel, Terre et Humanité.

Xīng Dé insiste sur deux aspects. D'une part, la vigilance intérieure : il ne suffit pas d'éviter les mauvaises actions, il faut encore purifier ses pensées, car le *cœur* (心 *xīn*) est la racine de toute destinée. L'ombre du mal ou la lumière du bien se manifestent d'abord en nous-mêmes, avant de se refléter dans la société et dans le monde. D'autre part, l'ouverture universelle : la bonté ne doit pas être restreinte aux proches, mais s'étendre aux faibles, aux animaux, jusqu'aux plantes. L'homme est appelé à reconnaître son unité avec l'ensemble du vivant et à protéger l'harmonie du monde.

La perspective de ce traité est profondément pragmatique. Il ne s'agit pas d'une spéculation abstraite, mais d'un appel à réformer son comportement dans la vie quotidienne : être loyal et respectueux, compatir aux malheurs, partager ce que l'on a, éviter l'avidité et la cruauté, se réjouir des réussites d'autrui. Cette éthique du concret, qui rejoint la tradition confucéenne aussi bien que bouddhiste, fonde la possibilité d'une société harmonieuse. Pour Xīng Dé, c'est aussi la voie de l'alchimie intérieure : accumuler des mérites et cultiver la bonté, c'est préparer le terrain à la longévité et à l'immortalité spirituelle.

Dans un langage moderne, on pourrait dire que le *Gǎnyìng Piān* exprime une « loi d'attraction » antique : les pensées et les actes attirent des effets correspondants, non par magie, mais parce qu'ils inscrivent des résonances dans la trame même de la vie. Le texte met chacun devant sa responsabilité : bonheur et malheur n'ont pas de porte, c'est l'homme qui les appelle lui-même. Il ne s'agit donc pas de craindre un châtement extérieur, mais de comprendre que toute action nourrit un cycle dont nous sommes les premiers bénéficiaires ou victimes.

La pertinence du traité, et c'est ce que souligne Xīng Dé, demeure actuelle. Dans un monde troublé par l'avidité, la violence et l'indifférence, le rappel de la réciprocité cosmique, de la nécessité de corriger ses fautes et d'agir pour le bien, garde une force intacte. Le *Tàishàng Gǎnyìng Piān* devient ainsi un miroir : en y contemplant nos actes, nous voyons à la fois leur ombre et leur lumière. Sa finalité est claire : conduire l'homme à transformer ses fautes en occasions de progrès, à inverser la spirale du malheur en bénédiction, et à retrouver dans la Voie (道 *Dào*) le chemin de l'harmonie universelle.

Le *Tàishàng Gǎnyìng Piān*, lu à travers les commentaires de Xīng Dé, nous invite à considérer que l'éthique n'est pas un luxe, mais la charpente invisible qui soutient le destin des individus comme des sociétés. Si l'on transpose son message dans notre monde occidental contemporain, on y retrouve un appel universel à la responsabilité. Le texte nous rappelle que nos pensées, nos paroles et nos actes façonnent non seulement notre propre vie, mais aussi le tissu social et environnemental auquel nous appartenons.

À l'heure où les crises écologiques, les fractures sociales et les tensions spirituelles traversent nos sociétés, l'enseignement de la résonance (感應 *gǎnyìng*) sonne avec une acuité nouvelle. « Le bonheur et le malheur n'ont pas de porte : c'est l'homme qui les appelle lui-même » pourrait être lu aujourd'hui comme une critique de nos choix collectifs : l'épuisement des ressources, la montée des inégalités ou la perte de sens ne sont pas des fatalités, mais les conséquences directes de comportements érigés en systèmes.

Dans la tradition chrétienne, on retrouve l'idée que l'on récolte ce que l'on sème ; dans la philosophie grecque, la notion de justice cosmique (*dikè*) ; dans les sciences modernes, la prise de conscience que toute action entraîne une réaction systémique. Le *Gǎnyìng Piān* se relie ainsi à une sagesse universelle qui traverse les cultures et qui, loin d'être dépassée, nous presse aujourd'hui d'adopter une conscience élargie.

Pratiquer le bien, selon ce texte, ce n'est pas seulement rechercher des récompenses invisibles, mais contribuer à un champ de résonance positif où chacun est impliqué. Dans une perspective occidentale moderne, cela rejoint l'idée de responsabilité partagée, de solidarité et d'écologie intégrale. Le traité nous rappelle que nos gestes les plus quotidiens comme soutenir un proche, respecter le vivant, faire preuve de loyauté et de compassion, inscrivent une trace durable, dont les répercussions dépassent notre propre personne.

Ainsi, le *Tàishàng Gǎnyìng Piān* se présente comme un pont entre traditions orientales et aspirations occidentales : un appel intemporel à « semer » le bien dans un monde où la moisson appartient à tous. En ce sens, il demeure un texte fondateur, capable d'éclairer la conscience moderne et d'inspirer une éthique universelle qui résonne aussi bien dans le langage spirituel que dans celui des droits humains et de la responsabilité écologique.

Romain GOURMAND



# À propos du traducteur

---

Romain GOURMAND a découvert l'énergétique au travers de l'étude des arts martiaux traditionnels vietnamiens externes et internes, grâce à l'enseignement de son Maître Philippe DANG VAN SUNG, fondateur de l'école Nam Hồ Quyền.

La pratique du Qì Gōng 氣功 martial ayant aiguisé sa curiosité, il décida, avec l'appui enthousiaste de son jury de thèse, notamment du Pr Christophe CURTI, de soutenir la thèse *Approche de la Médecine Traditionnelle Chinoise et applications dans les pathologies chroniques* pour obtenir le diplôme de docteur en pharmacie en 2010, à la Faculté de Pharmacie de Marseille (13).

Parallèlement, il devint professeur de Võ Cổ Truyền Việt Nam (arts martiaux vietnamiens) et de Qì Gōng en 2013, au sein de l'école Nam Hồ Quyền, à Marseille (13), dans laquelle il enseigne toujours.

Voulant pousser plus loin sa compréhension de l'Énergétique Traditionnelle Chinoise, il commença à étudier celle-ci au sein du Collège S.F.E.R.E., à Meyreuil (13). D'abord diplômé en Énergétique Traditionnelle Chinoise en 2018, il harmonisa ses connaissances en passant le Diplôme National de Médecine Traditionnelle Chinoise de la CFMTC l'année suivante.

Depuis lors, Romain GOURMAND s'évertue de mettre en pratique sa philosophie de médecine complémentaire entre occident et orient, en étant à la fois docteur en pharmacie et praticien de Médecine Traditionnelle Chinoise, membre de la Fédération Nationale de Médecine Traditionnelle Chinoise (FNMTC), laquelle est membre de l'ETCMA (European Traditional Chinese Medicine Association) et de la CFMTC (Confédération Française de Médecine Traditionnelle Chinoise).

Membre du Registre des Praticiens des Sinergéticiens Franco-Européens (ANSF - R.E.F.S.), il est également conférencier, auteur, formateur en Médecine Traditionnelle Chinoise et en Qì Gōng au sein du Collège S.F.E.R.E. et intervenant en Qì Gōng et en Médecine Traditionnelle Chinoise au sein de l'École de Shiatsu des Bouches-du-Rhône E.S.B.R., à Carry-le-Rouet (13).

Romain GOURMAND est l'auteur du livre *Voyage dans les Cartes du Corps Daoïste*, de la collection *Les Classiques du Daoïsme*, et le co-auteur avec Jean-Pierre GUILIANI de la collection *Alchimie des Énergies dans la Tradition Chinoise* (5 tomes).



# Bibliographie

---

## Jacques PIALOUX

- Le Diamant Chauve Plus ou la tradition des évidences ; théorie générale de l'énergétique fondée sur le Yi King. Ed. Fondation Cornélius Celsus (1993)
- *Guide d'acupuncture et de moxibustion*. Ed. Fondation Cornélius Celsus (1997)
- *Le Dragon de Jade* : Jacques Pialoux et Jacques Martin-Hartz, atlas d'acupuncture. Ed. Fondation Cornélius Celsus (2001)
- L'âme du dragon. Précis d'astrologie énergétique et ésotérique. Ed. Fondation Cornélius Celsus (1997)
- $t = 0+1$  – Big Bang et Tradition – Ed. Arbre d'Or

## Dr Romain GOURMAND

- Voyage dans les Cartes du Corps Daoïste. Traductions et Commentaires. Ed. Independently published (2025)
- Le Livre du Centre de Laozi (Lǎozǐ Zhōng Jīng, 老子中經). Ed. Independently published (2025)

## Jean-Pierre GUILIANI, Dr Romain GOURMAND

- Alchimie des Énergies dans la Tradition Chinoise. Tome 1. Ed. Arkhana Vox (2021)
- Alchimie des Énergies dans la Tradition Chinoise. Tome 2. Le Langage du corps du consultant. Ed. Arkhana Vox (2021)
- Alchimie des Énergies dans la Tradition Chinoise. Tome 3. Zheng Gu. Harmonisation ostéo-articulaire et tissulaire. Ed. Arkhana Vox (2022)
- Alchimie des Énergies dans la Tradition Chinoise. Tome 4. Thérapeutique de l'Humain entre Ciel et Terre. Ed. Arkhana Vox (2022)
- Alchimie des Énergies dans la Tradition Chinoise. Tome 5. Le Dào dans l'Unité des Grandes Traditions. Ed. Arkhana Vox (2023)

## Catherine DESPEUX

- *Le chemin de l'éveil*. Ed. L'Asiathèque (2020)
- Taoïsme & Connaissance de soi. Ed. Guy Trédaniel (2012)
- Traité d'alchimie et de physiologie taoïste. Zhao Bichen. Ed. Les Deux Océans (2021)
- La respiration embryonnaire et les méthodes du Souffle. Sept écrits taoïstes des Tang (618-907). Ed. Les Belles Lettres (2024)

## Dr Jacques-André LAVIER

- *Nei Tching Sou Wen*. Ed. Pardès (2009)
- Bio-énergétique chinoise. Ed. Aluna (2020)

## Dr Henning STRØM

- Analogies entre les points d'acupuncture et l'empire chinois traditionnel. Ed. You Feng (2008)
- Livre de la Voie et de la Vertu. Dao De Jing à l'usage des acupuncteurs. Ed. You Feng (2018)
- Le Petit Monde Merveilleux des Points d'Acupuncture. Le Nom de Chacun des 361 Points des 14 Méridiens exprimant ses Caractéristiques et ses Relations avec les autres Points. Ed. You Feng (2018)

**Lucien TENENBAUM**

- Écrire, parler, soigner en chinois. Ed. You Feng (2008)

**Philippe LAURENT**

- *L'esprit des points*. Ed. You Feng (2017)

**Kyrl RYJIK**

- *L'idiot chinois* Tome 1. Ed. You Feng (2014)
- *L'idiot chinois* Tome 2. Ed. You Feng (2014)

**Martine LARBAT**

- Pour une nouvelle alliance avec le vivant. L'écologie à la lumière des sagesses anciennes. Ed. Almora (2022)

**Isabelle ROBINET**

- Introduction à l'alchimie taoïste. De l'unité à la multiplicité. Ed. Cerf (1995)
- Histoire du taoïsme des origines au XIV<sup>e</sup> siècle. Ed. Cerf (1991)
- *Les commentaires du Tao To King jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle*. Collège de France. Institut des hautes études chinoises (1981)

**Patrick CARRE**

- Le Livre de la Cour Jaune. Ed. Du Seuil (1999)

**Fabrizio PREGADIO**

- The Seal of the Unity of the Three. Ed. Golden Elixir Press (2011)

**Cyrille J.-D. JAVARY – Pierre FAURE**

- YI JING Le livre des changements. Ed. Albin Michel (2014)

**Peter DEADMAN – Mazin AL-KHAFAJI**

- Manuel d'Acupuncture. Ed. SATAS (2003)

**Jerry Allan JOHNSON**

- Traité de Qi Gong médical selon la médecine traditionnelle chinoise. 5 volumes. Ed. Chariot d'Or

**Henri MASPERO**

- Mélanges posthumes sur les religions et l'histoire de la Chine, vol. III Études historiques. Ed. Presses Universitaires de France (1950)

**Kristofer SCHIPPER**

- Le Corps Taoïste. Ed. Fayard (1997)

**Louis WAN DER HEYOTEN**

- Qi Gong de la santé intégrale. Augmenter votre énergie d'une façon exceptionnelle. Ed. Lanore (2011)

**Ying Yang CHUNG**

- *Danse avec l'Univers*. Ed. Independently published (2019)

**Xing De**

- *Les 49 Barrières à la Pratique du Dao* - traduit par Benoit AMOYEL. Ed. purple cloud press (2024)
- *Tai Shang's treatise on Action and Response. The Eastern Ancient Law of Attraction* – translate by Johan HAUSEN. Ed. Purple Cloud Press (2020)

**Farzeen BALDRIAN-HUSSEIN**

- Procédés Secrets du Joyau Magique. Traité d'alchimie taoïste du XI<sup>e</sup> siècle. Ed. Les Deux Océans (2019)



## Dans la même collection

---

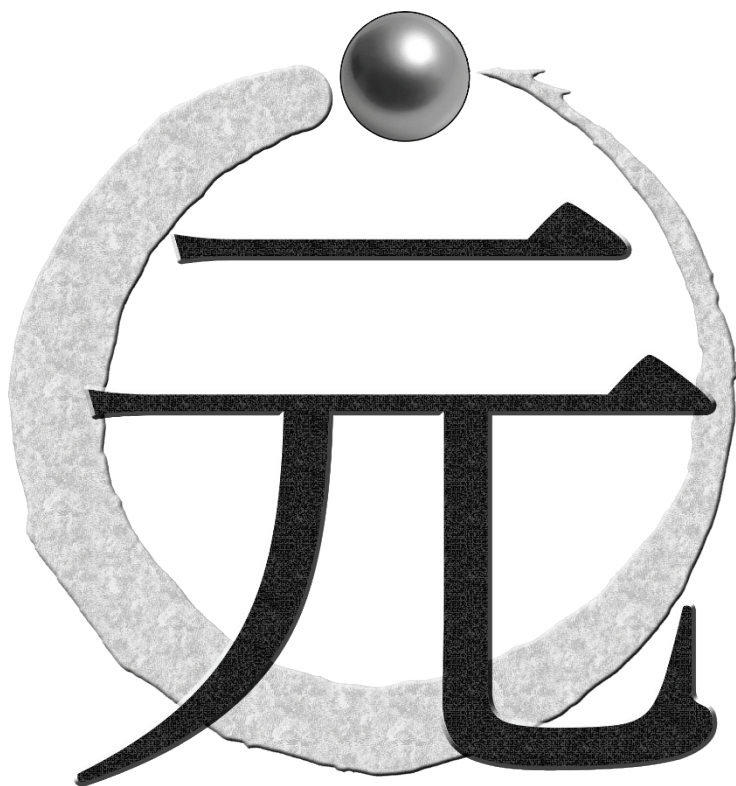
### *« Les Classiques du Daoïsme »*

#### **Déjà parus :**

- Le Livre du Centre de Laozi (Lǎozǐ Zhōng Jīng, 老子中經)
- Traité du Très-Haut sur l'Action et la Réponse de Laozi (Tàishàng Gǎnyīng Piān 太上感應篇)

#### **À paraître :**

- Principes de la Nature et de la Vie (Xìng Mìng Guī Zhǐ 性命圭旨) de Zhōnghé Zhēnrén
- Le Classique de la Cour Jaune (Huáng Tíng Jīng 黃庭經)



# Sommaire

---

|                                                                                            |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Avant-propos éditorial .....                                                               | 3   |
| Biographie de Xīng Dé (興德) .....                                                           | 7   |
| Préface .....                                                                              | 9   |
| Texte originel du Très-Haut Seigneur Lǎo .....                                             | 11  |
| Table des matières illustrée du Traité des Réponses et des Rétributions du Très-Haut ..... | 61  |
| Introduction à la partie illustrée du <i>Tàishàng Gǎnyìng Piān</i> .....                   | 63  |
| Rétribution de la piété filiale suprême .....                                              | 65  |
| 趙居先 – Zhào Jūxiān .....                                                                    | 67  |
| 董永 – Dǒng Yǒng .....                                                                       | 71  |
| 劉殷 – Liú Yīn .....                                                                         | 75  |
| Rétribution de l'absence de luxure .....                                                   | 79  |
| 何澄 – Hé Chéng .....                                                                        | 81  |
| 王華 – Wáng Huá .....                                                                        | 85  |
| 袁公 – Yuán Gōng .....                                                                       | 89  |
| Rétribution de l'amour de la justice .....                                                 | 93  |
| 曹薰 – Cáo Nài .....                                                                         | 95  |
| 實禹鈞 – Dòu Yǔjūn .....                                                                      | 99  |
| 商輅 – Shāng Lù .....                                                                        | 105 |
| 費文 – Fèi Wén .....                                                                         | 109 |
| 馬涓之父 – Mǎ Juān zhī Fù - Le père de Mǎ Juān .....                                           | 113 |
| 張彥明 – Zhāng Yànmíng .....                                                                  | 117 |
| 張百戶 – Zhāng Bǎihù .....                                                                    | 121 |
| 鍾離瑾 – Zhōng Líjīn .....                                                                    | 123 |
| 于令儀 – Yú Lìngyí .....                                                                      | 127 |
| 寧崇禮 – Níng Chónglǐ .....                                                                   | 131 |
| Rétribution bénéfique d'un Premier ministre .....                                          | 135 |
| 應尚書 – Yīng Shàngshū .....                                                                  | 137 |
| 裴度 – Zhuāng Dù .....                                                                       | 141 |

|                                                 |     |
|-------------------------------------------------|-----|
| 趙抃 – Zhào Biàn.....                             | 145 |
| 司馬光 – Sīmǎ Guāng .....                          | 149 |
| 張齊賢 – Zhāng Qíxián.....                         | 153 |
| 王恉 – Wáng Tún .....                             | 157 |
| 馮琦之父 – Féng Qí zhī fù – Père de Féng Qí.....    | 161 |
| 李昉 – Lǐ Fǎng .....                              | 165 |
| 王旦 – Wáng Dàn.....                              | 169 |
| 王旦 – Wáng Dàn (autre épisode de sa vie).....    | 173 |
| 趙普 – Zhào Pǔ.....                               | 177 |
| Rétribution néfaste d'un Premier ministre ..... | 181 |
| 王安石 – Wáng Ānshí .....                          | 183 |
| 蔡京 – Cài Jīng.....                              | 187 |
| 楊再思 – Yáng Zàisī.....                           | 191 |
| 李林甫 – Lǐ Línfǔ .....                            | 195 |
| 盧多遜 – Lú Duōsùn .....                           | 199 |
| 丁謂 – Dīng Wèi.....                              | 203 |
| Rétribution bénéfique d'un Grand Général.....   | 207 |
| 鄧禹 – Dèng Yǔ .....                              | 209 |
| 曹彬 – Cáo Bīn .....                              | 213 |
| 何真 – Hé Zhēn .....                              | 217 |
| 許進 – Xǔ Jìn .....                               | 221 |
| Rétribution néfaste d'un Grand Général .....    | 225 |
| 白起 – Bái Qǐ.....                                | 227 |
| 婁師德 – Lóu Shīdé .....                           | 231 |
| Discussion sur le Gǎnyìng Piān .....            | 235 |
| À propos du traducteur .....                    | 239 |
| Bibliographie .....                             | 241 |
| Dans la même collection .....                   | 243 |
| Sommaire .....                                  | 245 |